

Académie royale  
des  
Sciences d'Ostre-Mer

CLASSE DES SCIENCES NATURELLES  
ET MÉDICALES

Mémoires in-8°. Nouvelle série.  
Tome XIV, fasc. 2.

Koninklijke Academie  
voor  
Overzeese Wetenschappen

KLASSE VOOR NATUUR- EN  
GENEESKUNDIGE WETENSCHAPPEN

Verhandelingen in-8°. Nieuwe reeks.  
Boek XIV, aflev. 2.

# La Répartition de la population dans la dépression des rivières Mufuvya et Lufira (Haut-Katanga)

Essai d'une géographie du peuplement en milieu tropical  
et ses applications pratiques

PAR

**J. WILMET**

DOCTEUR EN SCIENCES GÉOGRAPHIQUES  
CHARGÉ DE RECHERCHES DU F.N.R.S.

*Publié avec le Concours de la Fondation de l'Université de Liège  
pour les Recherches scientifiques au Congo, au Rwanda et au Burundi  
(F.U.L.R.E.A.C.)*



80A, rue de Livourne,  
BRUXELLES 5

Livornostraat, 80A,  
BRUSSEL 5

1963

PRIX : F 250  
PRIJS :





# La répartition de la population dans la dépression des rivières Mufuvya et Lufira (Haut-Katanga)

Essai d'une géographie du peuplement en milieu tropical  
et ses applications pratiques

FAR

**J. WILMET**

DOCTEUR EN SCIENCES GÉOGRAPHIQUES  
CHARGÉ DE RECHERCHES DU F.N.R.S.



---

Mémoire présenté à la séance du 15 juillet 1961.  
Rapporteurs : MM. F. JURION et O. TULIPPE.

---

# La répartition de la population dans la dépression des rivières Mufuvya et Lufira (Haut-Katanga)

---

## RÉSUMÉ

Le peuplement de la région située au nord de Jadotville dans le territoire de Kambove est irrégulièrement réparti et les formes en sont très variées. Il est le résultat d'un ensemble complexe de causes, parmi lesquelles il faut mentionner surtout la répartition des qualités de sols et des eaux de surface parmi les facteurs du cadre naturel, les faits de mise en place originelle, l'histoire administrative et le développement des relations villes-campagnes parmi ceux du milieu humain.

Le peuplement s'organise autour de noyaux d'occupation ancienne dont la conservation et l'évolution constituent une des conditions essentielles du progrès économique et social.

## SAMENVATTING

De bevolking der streek ten noorden van Jadotstad in het Kambove - gebied is onregelmatig gespreid en haar aspecten zijn uiterst wisselend. Zij is het produkt van een ingewikkeld complex van oorzaken, waaronder eerst en vooral de spreiding van de vruchtbare gronden dient vermeld, evenals de lokalisering van het hydrografisch systeem, voor wat de elementen der natuurlijke omgeving betreft, en, in verband met het menselijk milieu, de wijze waarop die Bantoestammen zich hebben gevestigd evenals de administratieve geschiedenis en de ontwikkeling van de betrekkingen tussen stad en land.

De bevolking gebeurt rond de oorspronkelijk bestaande kernen waarvan de bewaring en de ontwikkeling een der essentiële voorwaarden uitmaken van de economische en sociale vooruitgang.

## SUMMARY

The settlement of the region situated north of Jadotville in the Kambove-territory has been irregularly distributed and its aspects are highly diversified.

It is the product of an intricate amount of causes among which we will mention above all the scattered fertile soils, the localisation of the hydrographic system as far as the agents of the natural environment are concerned, and in regard with the human surroundings, the way those Bantu tribes primitively settled, the administrative history and the development of the town-country relationship.

The settlement sets up around formerly occupied nuclei the conservation and the evolution of which constitute one of the essential conditions of social and economic progress.

*A la mémoire de mon Père,  
combattant de Tabora*

## AVANT-PROPOS

Ce travail est le fruit d'une expérience.

En avril 1957, nous fûmes désigné pour une mission au Katanga, au service de la FULREAC (Fondation de l'Université de Liège pour les recherches scientifiques au Congo et au Rwanda-Burundi). Notre secteur d'action était situé de part et d'autre du chemin de fer B.C.K., sur le tronçon reliant Élisabethville à Jadotville.

Nous nous étions notamment proposé d'analyser l'influence du rail sur le peuplement. Dès le contact avec le terrain, il fallut constater que cette influence était inexistante. En effet, la zone du rail au Katanga, du moins dans la section choisie, était un désert humain.

Mais l'aspect du peuplement se modifiait considérablement, dès qu'on quittait la zone des crêtes proprement dite. Pourtant, la densité de la population variait selon les régions envisagées. Certaines vallées au sud d'Élisabethville étaient habitées; d'autres, dans le bassin de la Haute-Lufira au sud de Jadotville, étaient quasi désertes. Vers le nord, les affluents du Luapula coulaient dans une région inhabitée; vers le nord-ouest, ceux de la Lufira traversaient une dépression assez peuplée.

Ainsi zones désertes et zones peuplées se succédaient irrégulièrement dans l'espace. Les principes édificateurs de cet assemblage étaient inconnus pour la plupart. Dès lors, il nous sembla que toute étude géographique du milieu humain devait débiter par la description des formes de la répartition des hommes et l'analyse des facteurs écologiques qui orientaient cette répartition. Cette étude devait être suffisamment approfondie pour éviter tout déterminisme hâtif. Cette condition limitait nécessairement le champ d'investigations.

Nous étions donc résolu, dès le début du travail, à considérer celui-ci comme un échantillonnage. Nous étendîmes ensuite l'investigation de proche en proche, jusqu'aux limites d'un petit compartiment physique où étaient développées certaines formes

d'occupation humaine et notamment des densités de population plus élevées que partout alentour.

Comme on le verra, ces densités ne sont pas uniquement dues à un cadre naturel déterminé. Celui-ci a favorisé un peuplement à présent bien diversifié, dont les formes actuelles ne reflètent pas nécessairement telle ou telle caractéristique du substrat physique. Au contraire, la société primitive perfectionne ses techniques pour échapper à des conditions strictes de milieu. C'est pourquoi, nous l'avons considérée dans son évolution. Et ici, la méthode est assez neuve pour qu'on s'y arrête.

1. En Europe, l'utilisation du retour au passé et l'étude des formes d'évolution sont devenues classiques, pour l'analyse d'un paysage rural, d'un peuplement ou d'un type d'habitat.

En Afrique centrale, semblable expérience n'avait jamais été tentée, du moins de manière systématique. L'étude de la tradition orale, par exemple, était pratiquée surtout par des ethnologues qui l'envisageaient pour elle-même ou dans son contexte socio-politique. Par ailleurs, le géographe tropical ne s'était jamais intéressé aux archives de Territoire, seuls documents historiques du patrimoine congolais.

Nous avons fait appel à la tradition orale pour la période antérieure à la colonisation belge ou pour compléter les documents d'archives de l'époque coloniale. Une grande prudence a guidé nos interrogatoires, et des recoupements nombreux ont été effectués auprès de personnes étrangères à l'action du récit ou au lieu de celle-ci. Nous avons eu recours aussi aux études des ethnographes improvisés, mais parfois très consciencieux, que sont les missionnaires et les agents du personnel territorial.

Pour la période récente enfin, outre les archives dont il a été question, nous avons fait appel à l'examen des photos aériennes pour retrouver les vestiges matériels des peuplements, comme les ruines de villages ou les anciens chemins. Un échantillonnage préalable [82] (\*) confronté avec les travaux du pédologue et du botaniste de la mission FULREAC [10] avait prouvé la valeur de la technique utilisée.

\* Les chiffres entre [ ] renvoient à la bibliographie *in fine*.

2. Dans l'examen des aspects actuels du peuplement, il a fallu aussi adopter de nouvelles techniques, comme transformer ou adapter certains concepts.

Jean BRUNHES, dans sa *Géographie humaine*, définit le « Semis fondamental de peuplement » comme une « distribution des installations humaines ». Il en résulte que peuplement et habitat sont confondus ; cette manière de voir, satisfaisante en Europe, n'a aucun sens en Afrique centrale, où la maison n'est pas le lieu de résidence d'une famille, mais un simple dortoir dont les occupants peuvent représenter une famille entière ou se réduire à un de ses membres.

Dès lors, l'unité fonctionnelle de l'habitat n'est plus la maison, mais le quartier de village, voire même le village entier. C'est pourquoi les recensements ne sont pas effectués par habitation, ce qui n'aurait aucune utilité ; ils sont fournis sur fiches individuelles ou par village.

Il a donc fallu adopter des techniques de représentation du peuplement s'écartant des figurations classiques du « semis des maisons ».

Cette conception a une conséquence importante : elle dissocie l'étude du semis de peuplement au sens africain, c'est-à-dire des villages, de celle de l'habitat au sens européen. Le « village » n'est plus un assemblage de huttes plus ou moins précaires, mais le lieu d'agglomération d'un ou de plusieurs groupes. Il en résulte que l'itinérance de l'habitat n'est qu'une forme de la mobilité des hommes. Elle en évoque seulement certains aspects.

Notre travail fait cependant certains emprunts à la géographie de l'habitat : les *sites* et leur valeur seront envisagés dans les causes de la répartition des hommes. Les termes d'*agglomération* et de *dispersion* seront repris dans le vocabulaire technique des formes de peuplement. Ces termes doivent être envisagés dans le contexte ci-dessus défini :

— L'*agglomération* apparaît comme un regroupement d'une branche clanique autour d'un père de famille, dont le village, — fait symptomatique —, porte le nom ;

— La *dispersion*, comme une tentative de l'individu pour échapper aux servitudes du groupe.

Quant au site, ses implications écologiques en font, dans une société primitive, un agent très important de localisation des hommes.

Nous avons effectué ces emprunts dans le cadre d'une étude de répartition humaine, sans trop tenir compte de subdivisions particulièrement vaines dans la synthèse nécessaire à l'explication du peuplement.

Le présent mémoire fut entrepris en 1957 en pleine euphorie économique du Katanga ; il enregistra la récession de 1958 et se termina sur le terrain en 1959, au milieu des soubresauts avant-coureurs du naufrage de juillet 1960. La succession rapide des événements et les bouleversements politiques et sociaux de l'époque actuelle pourraient lui ôter toute valeur et le reléguer au sein des documents historiques de l'époque coloniale.

Nous espérons prouver au lecteur qu'il n'en est rien ; plus que des faits épars, ce sont des principes constants et spécifiquement bantous que nous avons tenté de définir. Leur valeur est donc liée à la pérennité de ce milieu. Par ailleurs, l'expression évolutive que nous avons assignée à nos déductions, nous permettra, en fin de travail, d'élaborer avec prudence certains avis concernant l'avenir du peuplement de la dépression Mufuvya-Lufira.

Il nous reste un agréable devoir à remplir ; c'est celui d'évoquer les noms des maîtres et amis qui nous ont épaulé durant l'élaboration de ce travail.

Deux personnes nous ont particulièrement soutenu dans notre tâche : nous voulons nommer M. le Professeur O. TULIPPE et M. le Recteur M. DUBUISSON, Président de FULREAC. Qu'ils trouvent ici le témoignage de notre respectueuse gratitude.

Nous serions particulièrement ingrat, si nous omettions d'associer à ces remerciements la FULREAC, qui nous a permis d'effectuer un fructueux séjour au Katanga et le Fonds National de la Recherche Scientifique, qui nous a accordé un mandat d'Aspirant.

M. le Professeur P. GOUROU a bien voulu s'intéresser à notre travail et nous a fait bénéficier de ses conseils et de son expérience ; qu'il en soit ici remercié.

Nous désirons remercier aussi M. A. DEBRA, Directeur du Service Agronomique de l'Union Minière qui, au début de notre mission, en 1957, nous fit profiter de son expérience de broussard et de chercheur, en travaillant avec nous sur le terrain. En 1959,

M. J. DERRIKS, qui dirigeait le service géologique de l'U.M.H.K., à Jadotville, voulut bien mettre un matériel de campement à notre disposition et nous rendit maints services.

L'administration communale de Jadotville nous vint aussi en aide, en mettant ses services à notre disposition ; elle nous procura un véhicule à bon compte pour nos prospections en brousse. Nous tenons à signaler la sympathie agissante de M. A. VAN COTTHEM, Secrétaire communal de Likasi.

Nous avons aussi une dette de gratitude envers le personnel territorial de Kambove ; l'Administrateur comme les agents furent très bienveillants à notre égard ; ils ouvrirent largement pour nous leurs dossiers, leurs statistiques et leurs archives. Sur le terrain, ils nous facilitèrent la tâche en nous permettant de séjourner dans leurs gîtes ou leurs maisons de passage.

M. VAN CAUWENBERG, Directeur de la SOGEFOR, mit à notre disposition les cartes et archives de la Société ; il nous permit également de parcourir le lac de Mwadingusha en canot et de le survoler à basse altitude. Nous associons à ces remerciements le Directeur de la Centrale de Mwadingusha, M. SEYDEL, dont l'affabilité et la courtoisie sont proverbiales.

Parmi les chercheurs de la FULREAC, certains nous ont amicalement assisté dans les moments difficiles et notamment M. N. MAGIS, M. M. STREEL et M. P. BOURGUIGNON.

Enfin, *last but not least*, notre reconnaissance va aussi à M. Justin KASONGO, notre clerc, maraîcher à Luambo I, qui fut un collaborateur dévoué et un interlocuteur confiant. Qu'il trouve ici la mise au point que nous souhaitions tous deux, lorsque éclairés par une fidèle *Coleman*, nous échangeons nos observations dans la moiteur des gîtes, au long de soirées rythmées par le chant des grillons ou la palpitation du tambour.





## PREMIÈRE PARTIE

### LE CADRE GÉNÉRAL DE L'ÉTUDE

#### SECTION I.

#### Un problème de peuplement.

##### 1. SITUATION.

A 39 km au nord de Jadotville, au Haut-Katanga, il existe une vaste dépression allongée suivant une direction nord-ouest sud-est (*carte 1*).

Elle est comprise entre les monts Dipompa-Koni au nord, et les surfaces élevées du plateau de Kando-Lukanga et de la haute Lufira vers le sud ; ses limites est et ouest sont respectivement les collines de l'interfluve Luapula-Lufira, à l'est du bassin de la rivière Luembe d'une part, et d'autre part, les premiers contre-forts du plateau des Bianco à l'ouest de la rivière Dikulwe.

Astronomiquement, elle est traversée par le 27<sup>e</sup> méridien est de Greenwich et le parallèle de 10° 30' sud.

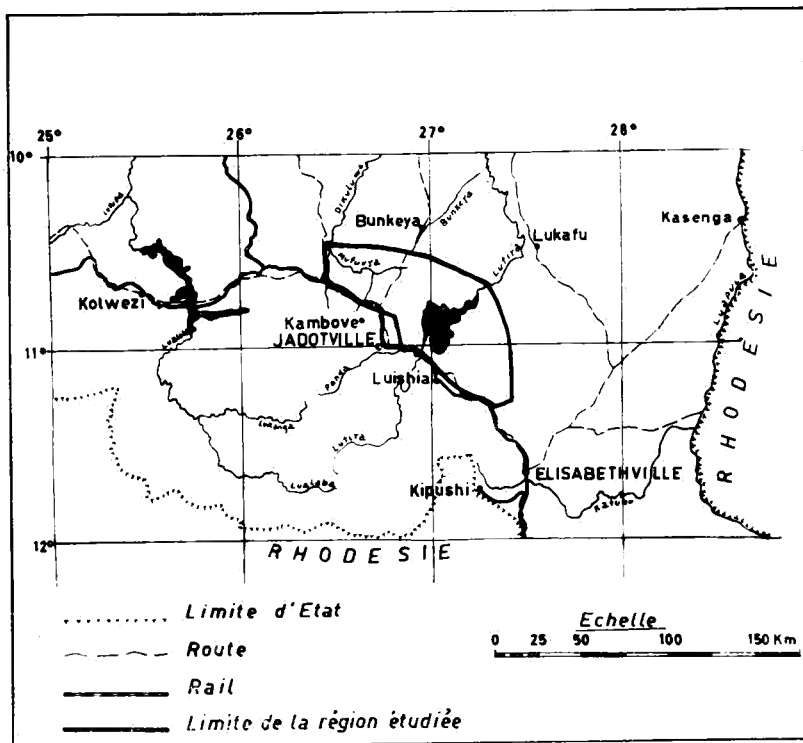
Sa superficie totale est de quelque 4 000 km<sup>2</sup>.

Elle occupe la partie septentrionale du territoire de Kambove.

##### 2. PLACE DU TERRITOIRE DE KAMBOVE DANS LE PEUPLEMENT DU HAUT-KATANGA.

Le territoire de Kambove est, au sein du Haut-Katanga, un territoire de superficie moyenne (*Tableau I*).

Sa position assez centrale, le nombre et la richesse de ses mines en ont fait depuis longtemps le lieu de convergence des caravanes, l'endroit le mieux situé pour le recrutement des travailleurs industriels.



CARTE 1. — Situation de la région étudiée.

C'est pourtant un des territoires les moins peuplés en population vraiment rurale. Le *tableau 1* en fournit la preuve. Il appelle les constatations suivantes :

a. Près de 47 % des habitants du Territoire sont extra-coutumiers. Plus de 25 % étaient employés en 1956 dans les carrières de Shinkolobwe : à présent cette population vient grossir les rangs des travailleurs de la mine de Kambove dont on recommencera bientôt l'exploitation.

b. Il existe une certaine parenté entre les chiffres du territoire de Kambove et ceux de son voisin septentrional, Lubudi, où 44,5 % de la population sont aussi extra-coutumiers ; ces chiffres sont dépassés cependant par Kolwezi et Kipushi qui comptent respectivement 77,57 % et 59,47 % de population extra-coutumière.

Tableau I. — Population indigène par territoire.

Territoire	Population totale	Superficie en km <sup>2</sup>	Population coutumière			Densité popul. coutum.		Population extra-coutumière		Écart de la densité globale à la densité des popul. coutum.	Densité générale
			Nombre	% popul. totale				Nombre	% popul. totale		
Kambove	53 883	22 656	28 774	53,40		1,27		25 109	46,60	1,10	2,37
Jadotville	73 605	44	—	—		—		73 605	100	—	1 672,84
Lubudi	37 382	17 861	20 750	55,50		1,16		16 632	44,50	0,93	2,09
Kolwezi	81 241	23 421	18 224	22,43		0,77		63 017	77,57	2,69	3,46
Kasenga	43 513	26 675	40 532	93,14		1,51		2 981	6,86	0,12	1,63
Elisabethville	171 447	747	—	—		—		171 447	100	—	229,51
Kipushi	43 428	12 059	17 605	40,53		1,45		25 823	59,47	2,15	3,60
Sakania	33 972	21 677	28 820	84,83		1,32		5 152	15,17	0,24	1,56
Mitwaba	37 280	25 892	31 145	83,54		1,20		6 135	16,46	0,23	1,43

Encore, dans ce calcul, n'est-il pas tenu compte de l'agglomération de Jadotville ! Sinon le nombre des ruraux n'atteindrait plus que 19,69 % de la population comprise dans les limites du territoire ; c'est-à-dire qu'il serait proche de celui de Kolwezi.

Ce travail concerne donc une partie peu importante des habitants du Haut-Katanga.

c. Quant aux densités rurales pures, elles représentent à Kambove une moyenne parmi les différents chiffres du Haut-Katanga.

d. Une autre comparaison est également intéressante : c'est celle des densités globales (ruraux et extra-coutumiers) avec les densités rurales pures. L'écart entre les deux est considérable (2,69) pour un territoire comme Kolwezi, dont l'agglomération n'est pas encore séparée de la campagne environnante par un statut urbain ; il est encore très important pour Kipushi (2,15) ; à Kambove, il est de 1,10.

Mais il existe des territoires nettement plus ruraux que Kambove. Pour ceux-ci, l'écart des deux chiffres est très faible : 0,24 à Sakania ; à Mitwaba : 0,23 ; à Lubudi : 0,93.

De là proviennent les expressions désabusées de « région rurale pourrie » ou de « désert humain » fréquemment rencontrées à propos du Territoire chez des observateurs locaux.

Ce jugement doit être nuancé ; car si, pour l'ensemble du plateau, cette appréciation est partiellement exacte, l'étude de régions plus restreintes fait apparaître une grande variété dans la répartition des hommes.

Le territoire de Kambove fournit dans sa partie septentrionale un exemple d'une pareille diversité.

### 3. IMPORTANCE DE LA POPULATION DANS LA RÉGION ÉTUDIÉE PAR RAPPORT AUX ZONES VOISINES.

La dépression s'étend en tout ou en partie sur le domaine de 7 groupements coutumiers <sup>(1)</sup> (tableau II).

Ces 7 groupements comptaient au 1<sup>er</sup> janvier 1958 une population de 17 296 habitants.

(1) Le groupement est une unité administrative de création européenne couvrant approximativement le domaine d'un ancien groupe coutumier à base clanique.

Tableau II. — Territoire de Kambove : population par groupement (Recensement clôturé au 31 décembre 1957).

*A. Population des groupements de la dépression.*

	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total
I. — <i>Secteur des Basanga</i>					
Basanga de Pande	1 752	2 116	1 575	1 517	6 960
II. — <i>Secteur de la Lufira</i>					
Groupement Katanga-Nord	407	495	345	358	1 605
Groupement Poyo	421	529	321	296	1 567
Groupement Kisunka	757	627	614	684	2 682
Groupement Lukoshi	669	723	554	544	2 490
Groupement Kiembe	353	362	343	314	1 372
Groupement Mulandi	164	155	156	145	620
Total partiel intéressant les 7 groupements de la dépression	4 523	5 007	3 908	3 858	17 296

= 63 % de la population du Territoire.

*B. Population des groupements non compris dans la dépression.*

	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total
I. — <i>Secteur des Basanga</i>					
Basanga de Mukumbi	610	810	700	731	2 851
II. — <i>Secteur de la Lufira</i>					
Groupement Katanga-Sud	466	577	524	455	2 022
Groupement Tenke	172	138	113	113	536
Groupement Ngalu	111	86	125	99	421
Groupement Mwabesa	100	84	91	75	350
III. — <i>Secteur des sources du Lualaba</i>					
Groupement Inafumu Mayonde	65	79	83	90	317
Groupement Shamalenge	347	408	464	417	1 636
Groupement Kikuyu	220	292	300	303	1 115
Groupement Mubambe	277	281	325	311	1 194
Total général pour le Territoire	6 891	7 762	6 633	6 452	27 738

De cette population, 14 735 habitaient dans la dépression proprement dite <sup>(1)</sup>. Ce chiffre représente 53 % de la population

(1) L'origine des chiffres sera critiquée p. 36.

purement coutumière du Territoire (donc à l'exception de la population flottante), qui était à l'époque de 27 738 personnes.

Si l'on compare la superficie de la région étudiée à celle de tout le Territoire (environ 4 000 km<sup>2</sup> contre 22 656 km<sup>2</sup>), on s'aperçoit que *la moitié* des habitants de celui-ci sont répartis sur une surface inférieure au *cinquième* de sa superficie totale. Il en résulte que, si la densité générale du territoire est de 1,27, celle de la dépression est de 3,6 ; pour le reste du territoire, elle s'élèverait alors à 0,5.

La dépression Mufuvya-Lufira est donc 7 fois plus peuplée en habitants coutumiers que le reste du territoire de Kambove.

Cet écart très important constitue un problème.

Pourquoi cette concentration dans la plaine du nord ?

A-t-elle toujours existé ? Est-elle due aux genres de vie ? Aux conditions du milieu physique ? A des causes historiques, politiques, ethniques ?

a. La comparaison établie entre la dépression et le reste du territoire se maintient telle quelle, si l'on compare la densité générale qu'on y a trouvée à celle d'autres groupements du territoire.

Le *tableau III* en fournit la preuve ; il est illustré par la *carte 2*.

Tableau III. — Densité de la population dans la dépression comparée aux groupements voisins.

Nom du groupement	population	Superficie en km <sup>2</sup>	Densité
Mukumbi	2 851	1 677	1,7
Katanga Sud	2 022	2 247	0,9
Tenke	536	1 787	0,3
Ngalu	421	842	0,5
Mwabesa	350	1 167	0,3
Mayonde-Shamalenge	1 953	2 790	0,7
Kikuyu	1 115	2 230	0,5
Mubambe	1 194	1 990	0,6
Dépression Mufuvya-Lufira	14 735	4 000	3,6

b. Cette carte nous fournit en outre des indications concernant les densités des parties de groupements situées en dehors de la dépression proprement dite ; on constate que ces chiffres sont, eux

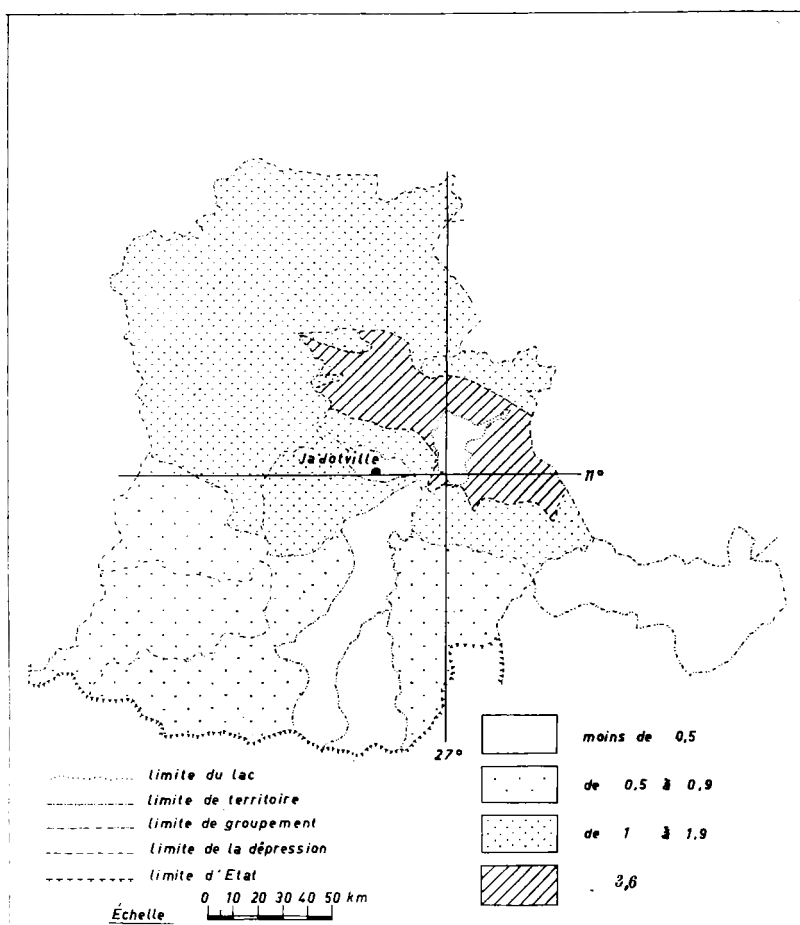
aussi, nettement inférieurs à la densité générale de la dépression.

Un contraste se marque donc dans le peuplement, de part et d'autre des collines qui bordent la région. Les question posées plus haut pour le territoire se maintiennent jusqu'à l'échelle du groupement.

Il y a donc là un problème de peuplement qui mérite une étude.

c. En est-il de même pour les groupements voisins situés en dehors du territoire de Kambove ?

Cette comparaison (*carte 2*) est encore à l'avantage de la région étudiée.



CARTE 2. — Densité de la population dans la dépression par rapport aux groupements voisins.

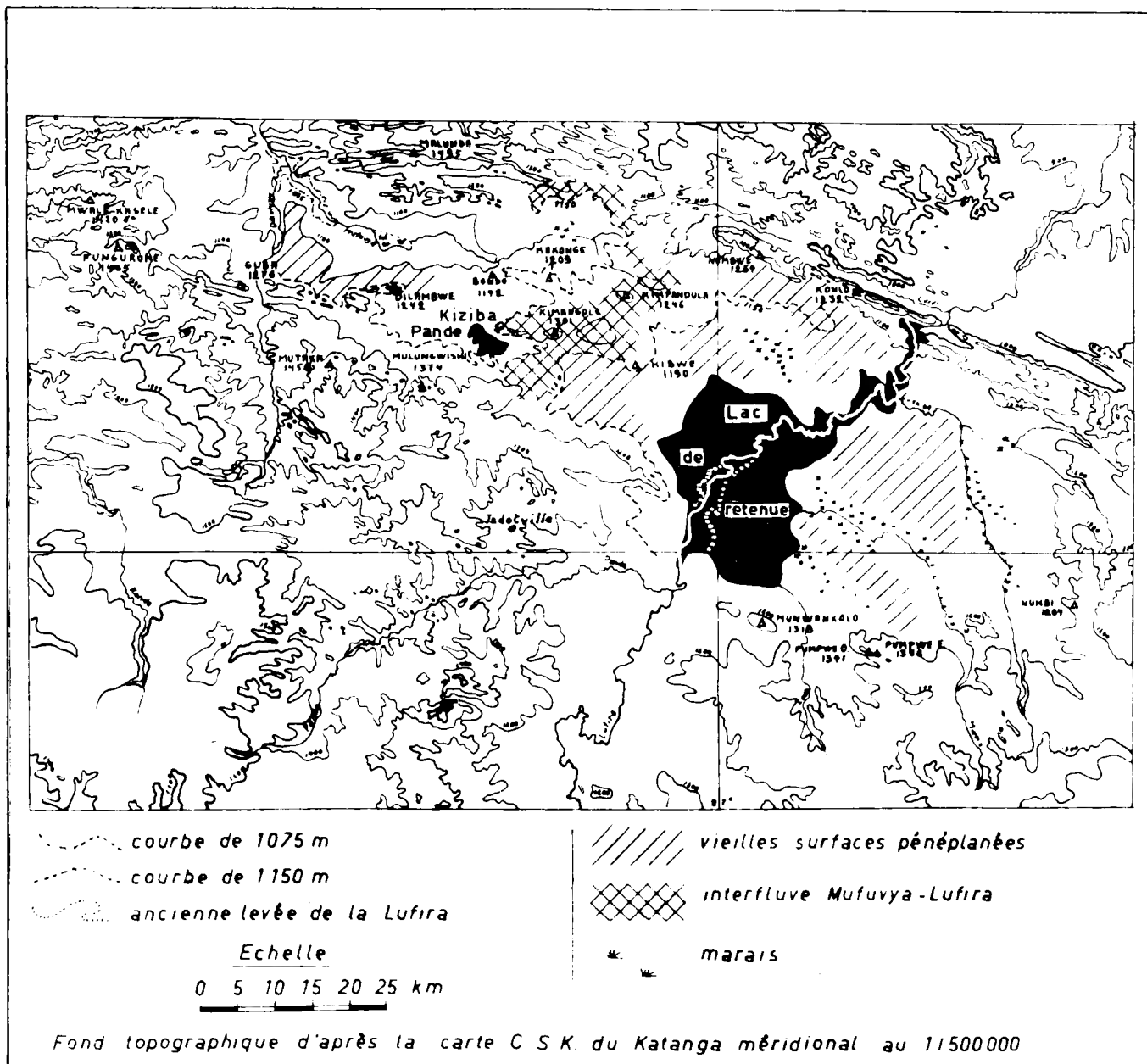


## 18 LA RÉPARTITION DE LA POPULATION DANS LA DÉPRESSION

De tels exemples suffisent à justifier l'intérêt de ce travail. Celui-ci poursuivra les deux buts suivants :

1° Montrer *comment* et *pourquoi* un tel peuplement s'est établi dans cette zone de la Haute Lufira ;

2° A l'aide des conclusions de l'étude théorique, fournir des indications sur les conditions d'aménagement des hauts-plateaux.



CARTE 3. — Le relief de la dépression Mufuvya-Lufira.



## SECTION II.

### **Caractéristiques du milieu physique, de l'économie et de l'évolution administrative.**

#### 1. LE CADRE NATUREL.

##### *A. Le relief (carte 3).*

La dépression contraste d'une manière très remarquable avec les unités de relief environnantes : les altitudes, l'allure générale en sont caractéristiques.

1<sup>o</sup> *La dépression proprement dite.* Le fond en est situé vers 1 100 m.

A l'ouest, une rivière marécageuse s'y traîne, la Mufuvya <sup>(1)</sup>. A l'est, un lac y est établi, lac artificiellement créé par le barrage des chutes Cornet sur la Lufira.

Entre les bassins des deux rivières dont nous venons de parler, s'étend une crête de partage située entre 1 150 et 1 175 m, et vers laquelle on monte d'une manière insensible de part et d'autre. Cette crête est très surbaissée et ne se marquerait guère dans le paysage, si elle n'était surmontée çà et là de buttes hautes de 50 à 100 m <sup>(2)</sup>. La zone de partage ainsi décrite a une orientation sud-sud-ouest-nord-nord-est.

Le bassin de la Mufuvya, à l'ouest de cette zone, est parsemé, dans sa partie centrale de buttes souvent allongées s'ordonnant en reliefs structuraux (*carte géologique*). Cet alignement a une direction ouest-Est. Son altitude varie de 1 140 m à 1 240 m environ (Dilambwe : 1 242 m, Bondo : 1 142 m, Kakonge :

(1) Et non Mufufya, orthographe erronée ne correspondant pas à la prononciation locale.

(2) Certaines de ces buttes sont en relation avec l'apparition dans le substratum de roches plus résistantes (Kimandula, 1 241 m) ; mais les autres sont des collines résiduelles de même nature que le sous-sol environnant (Kimangolo 1 301 m).

1 209 m, Kibwe : 1 190,5 m). Il se raccorde à l'est à la crête de partage séparant les deux bassins.

De part et d'autre de cet alignement central, on peut distinguer deux unités :

- a. La plaine de la Mufuvya proprement dite constituée par :
  - un amphithéâtre amont très large, s'étendant vers le nord, de l'alignement central aux monts Dipompa ;
  - une partie moyenne (1 100 - 1 075 m), où le cours de la rivière divaguant, reçoit ses affluents méridionaux principaux par une large interruption dans les collines centrales ;
  - un cours aval (1 075 m) recreusé à travers de vieilles surfaces subhorizontales (1 100 - 1 125 m) ;

b. Un bassin sud où sont situés la plupart des affluents méridionaux de la Mufuvya : il est compris entre le front septentrional du plateau de Kando-Lukanga et l'alignement central. Il comporte une série de cuvettes drainées par une plaine centrale (plaine de la Kanikwa) située vers 1 100 m. Une de ces cuvettes est encore occupée par un grand étang, le Kiziba Pande, en voie de lent comblement.

Le bassin sud débouche dans la vallée de la Mufuvya par une plaine de plus de 7 km de largeur perçant les collines centrales.

Dans le bassin de la Lufira, la pénéplanation est plus poussée et on ne trouve plus guère de buttes résiduelles.

Une grande partie de la plaine est noyée par le lac de retenue qui, selon MARTHOZ [47], en occupe environ 446 km<sup>2</sup>. La profondeur de ce lac est faible (quelque 2,6 m en moyenne) et le tracé de la rivière y est maintenu par des levées naturelles de 4 à 5 m de hauteur qui émergent jusqu'à plus de 30 km à l'intérieur du lac <sup>(1)</sup>.

Dans sa partie aval, le lac s'étrangle en un chenal, raccordé à la plaine par un étroit goulot d'un bon kilomètre de largeur. Ce chenal est creusé par la Lufira à partir du niveau de base des anciennes chutes ; il est encaissé entre des rives peu élevées qui le dominent d'une vingtaine de mètres.

Dans cette plaine débouchent de nombreux affluents de la Lufira. Leurs vallées amonts sont étroites et les flancs en sont re-

(1) A la cote maximum d'inondation, elles sont elles-mêmes immergées ou à fleur d'eau, mais ce niveau est rarement atteint.

dressés ; au débouché dans la dépression, ils possèdent des vallées très larges aux flancs peu inclinés, parsemés de levées de crues très surbaissées. Ils aboutissent au lac par des deltas marécageux <sup>(1)</sup>.

2° *Les reliefs limitrophes.* De part et d'autre de la dépression, on atteint des reliefs plus vigoureusement dessinés.

Les monts Dipompa, au nord, s'allongent suivant une direction ouest-est, depuis la Dikulwe jusqu'au bassin de la Bunkeya ; leur sommet, le mont Malunda (1 495 m) est situé à l'intérieur du massif, dans le bassin de la Konka <sup>(2)</sup>. Seul, le flanc méridional de ces chaînes, en grande partie quartzitiques, nous intéressera ici. Il est fortement latéritisé et présente, sur le versant orienté vers la Mufuvya, des pentes très raides. Cà et là, cependant, quelques vallées (Konka, Kakoma, Diunga, etc...) brisent la pente forte de ce glaciais. Elles sont pourvues de cônes alluviaux assez importants.

Les monts Dipompa sont poursuivis à l'est par les monts Koni. Ceux-ci, un peu plus importants et plus élevés dans le bassin de la Bunkeya (Numbwe 1 254 m), se réduisent, dans le bassin de la Lufira, à une chaîne unique, dont l'altitude n'atteint nulle part 1 250 m (Koni ouest 1 232 m) ; peu imposants, lorsqu'on les observe du sud, ils présentent au nord de fortes dénivellations vers la vallée de la Luivi située à plus basse altitude (moins de 950 m vers l'aval) <sup>(3)</sup>.

En contrebas de cet alignement de collines, vers le sud, on traverse deux unités de relief différentes :

- à l'est, s'étend l'étroit bassin de la Kiteshi vers 1 150 m ;
- à l'ouest de cette rivière, de vieilles surfaces d'érosion se déploient largement. Elles sont quelque peu entamées, toutefois, dans leur partie méridionale, par un amphithéâtre hydrographique fossilisé, le marais des Kisungu, à peine marqué dans la topographie générale.

<sup>(1)</sup> La partie sud de ce bassin a été étudiée par A. STREEL-POTELLE [67].

<sup>(2)</sup> Bien qu'on n'accorde généralement ce nom qu'à la chaîne méridionale, nous l'étendrons à tout le massif qui possède une épaisseur moyenne d'une vingtaine de kilomètres.

<sup>(3)</sup> J. CORNET les considère plus comme la terminaison de la plaine supérieure, que comme de véritables collines [16, p. 59-60].

## 22 LA RÉPARTITION DE LA POPULATION DANS LA DÉPRESSION

Au sud de la dépression Mufuvya-Lufira, s'étend le plateau de Kando-Lukanga.

Aux approches de notre région, le plateau méridional est disséqué, surtout à l'ouest, par l'érosion d'un réseau hydrographique vigoureux. Les collines, dominant la dépression et issues de cette érosion, culminent entre 1 458 m (Mutaka) et 1 374 m (Mulungwishu).

A l'ouest de la dépression, au delà de la vallée de la Dikulwe, on distingue les contreforts du plateau des Bianco dans leur partie méridionale et le raccord de ce plateau à celui de Kando-Lukanga.

Tout ce rebord oriental des Bianco est déchiqueté par l'érosion régressive des affluents de la Dikulwe.

A la limite est de la région, se situe la crête de partage entre le bassin de la Lufira et celui du Luapula. Cette crête de partage est très morcelée, tant sur le versant vers la Lufira que sur celui du Luapula. Elle est, en outre, peu élevée, dépassant rarement 1 300 m (Niumbi : 1 284 m, collines de la Kipa : plus ou moins 1 350 m).

### B. *Le climat.*

Le climat de la région est excessif.

*Température.* La température moyenne annuelle est de 21 à 23°C, selon les stations (Kapolowe : 21°C, Mwadingusha : 22°C).

La température moyenne mensuelle atteint son maximum en octobre, où elle dépasse 24°C et son minimum, 16°C environ, en juillet <sup>(1)</sup>.

Les températures moyennes diurnes maxima et minima sont très éloignées de ces chiffres : elles oscillent entre 32°C en octobre et 5 à 7°C en juillet.

Les températures minima absolues sont atteintes en juin-juillet, où il gèle parfois le matin à la surface du sol. Selon nos observations, ce gel est pourtant moins fréquent que sur les plateaux méridionaux.

*Vents.* Au cours de la saison sèche, vers juillet-août, l'alizé du

<sup>(1)</sup> Ces valeurs sont des moyennes établies à partir des stations les plus rapprochées, car on ne possède pas encore de données sur la température dans la région.

sud-est est particulièrement violent. Ce vent, soulevant la poussière est particulièrement irritant pour les yeux et le système respiratoire.

*Pluies.* La quantité totale annuelle des précipitations est variable ; elle est comprise entre 1 000 et 1 250 mm.

Cette variation constitue un lourd handicap pour l'agriculture. Elle peut compromettre parfois les réserves aquifères qui alimentent les rivières.

Un autre handicap est la longueur de la période écologiquement sèche (moins de 80 mm par mois) qui atteint 5 à 6 mois selon les endroits ; dans la région de Mwadingusha notamment, l'installation de la saison des pluies se fait plus tardivement.

Enfin, les pluies sont caractérisées par leur irrégularité. En principe, la saison humide commence en octobre et se termine en avril. Mais après un ou deux orages locaux, les pluies quotidiennes peuvent se faire attendre jusqu'au 15 novembre. Il en est de même pour la fin de cette saison qui peut varier entre la mi-mars et la fin d'avril.

Au mois de janvier, on constate un certain espacement des périodes de pluie ; l'intervalle entre deux de celles-ci est parfois de 15 jours. Cet intervalle ne peut toutefois pas justifier l'appellation « petite saison sèche » qu'on donne parfois à cette période. Le climat se rapproche donc plus d'un type sénégalien à saison sèche assez courte (Aw6 de BULTOT), que du type soudanien.

Dans la partie orientale, l'énorme réserve d'eau du lac de Mwadingusha, estimée [47] à 1 267 millions de m<sup>3</sup>, ne joue guère de rôle dans l'accroissement des précipitations ; la quantité d'eau qu'elle reçoit est quasi égale à l'évaporation qu'elle subit (1 400 mm de précipitations pour 1 280 mm d'évaporation annuelle au centre du lac) et son influence sur la pluviosité des régions littorales est peu sensible ; dans celles-ci, les précipitations varient de 1 000 à 1 300 mm, ce dernier chiffre étant valable seulement pour la région marécageuse des Kisungu au nord du lac.

Au contraire, au contact des plateaux du sud, il se produit un accroissement plus sensible de la quantité d'eau tombée ; les plu-

(<sup>1</sup>) Ces chiffres ont été trouvés dans des documents aimablement communiqués par les services techniques de la Société générale des Forces hydro-électriques du Katanga.



viomètres accusent annuellement une hauteur de 1 200 à 1 300 mm, sur ces reliefs.

Le handicap majeur de la région est donc le manque de précipitations pluvieuses durant une grande partie de l'année. Au contraire, au début de la saison humide, les pluies diluviennes, tombant brutalement sur un sol durci par 6 mois de sécheresse, provoquent un ruissellement brutal sur les pentes entourant la dépression. Une masse appréciable d'alluvions et de colluvions est emportée dans la plaine, où l'insignifiance du relief produit un brutal ralentissement des eaux et le dépôt des sédiments au pied des collines. Par ailleurs, cette horizontalité du terrain y provoque un engorgement très important du sol au cours de la saison des pluies. D'immenses étendues (plus de 50 % de la surface totale) sont transformées en marais intermittents : plaine de Kanikwa, de la Keshye, de la Dilomba, de la Mufuvya dans le bassin occidental ; marais des Kisungu, de Kayamba, de Fwembe, du Kilemba, de Tufi-Tufi dans le bassin oriental (*carte 4*).

#### C. Les eaux de surface (*carte 4*).

Les conditions climatiques et morphographiques qui viennent d'être exposées, expliquent l'aspect et le régime des cours d'eau.

Les facteurs les plus importants sont : la *répartition des pluies*, l'*évaporation* et les *conditions topographiques régionales*.

a) Les conditions climatiques produisent l'assèchement des ruisseaux et des rivières de faible débit au cours de juillet et août. Elles réduisent considérablement le débit des rivières les plus importantes <sup>(1)</sup>.

En général, les débits minima se situent en novembre, juste après le début de la saison des pluies ; à ce moment, les nappes n'ont pas encore pu se réalimenter. Mais à partir de juin-juillet, les débits sont extrêmement réduits <sup>(2)</sup>. Cependant, dès cette époque, une certaine stabilisation survient, qui dure jusqu'en

<sup>(1)</sup> Le débit de la Lufira aux chutes Cornet peut varier de 197 m<sup>3</sup>/s (chiffre extrême de 1931) à 7,7 m<sup>3</sup>/s (débit extrême turbiné en 1944) [57, p. 555].

<sup>(2)</sup> Un calcul des débits minima pour deux rivières importantes de la région nous a donné 200-165 l/s, respectivement pour les mois de juin et septembre 1957 pour la Lupembashi et 1/2 m<sup>3</sup>/s environ en septembre pour la Luafi, affluents de la Lufira [84]. A la même époque, la Mwera, autre affluent de la Lufira, a un débit à peu près double de celui de la Luafi.



septembre ; puis après une légère diminution vers octobre-novembre, ils augmentent assez rapidement.

La plupart des affluents des deux rivières principales sont dans ce cas : leurs débits n'atteignent pas  $1 \text{ m}^3/\text{s}$  en saison sèche.

Au contraire, en saison des pluies, l'augmentation de ce débit est extrêmement important.

Bien que nous ne possédions pas de chiffres pour la plupart des rivières à cette époque, cet accroissement est manifeste. Des crues subites inondent les marais, affouillant les rives emportant les arbres des galeries.

Mais à cette époque, le sol imprégné d'eau pâtit plutôt qu'il ne bénéficie de ce déchaînement des rivières.

L'assèchement de leurs lits, au cours des mois d'été boréal, s'effectue de deux façons :

— Par descente des sources d'amont en aval, le cours supérieur s'asséchant avant le cours moyen. Cette descente des sources correspond à la baisse de la nappe aquifère dans les collines bordières de la dépression ;

— Par évaporation du cours inférieur dans la plaine.

b) Beaucoup de rivières se comportent comme des oueds à la saison sèche. Abondamment anastomosées dans leur cours inférieur, elles subissent une *évaporation* extrêmement violente <sup>(1)</sup>. La *carte 4* montre une série de rivières dont la partie inférieure s'assèche en été.

Dans leur cours inférieur, ces rivières n'ont pratiquement plus de lit apparent [23, p. 72] ; il n'existe plus qu'un lit majeur, la vallée elle-même est partiellement remblayée par des sédiments inorganiques et tourbeux (la Kalonga, la Luafi, Lupembashi, Mwera dans le bassin de la Lufira ; la Konka, Kakoma, Kimano, Keshye, Lukashya dans le bassin de la Mufuvya).

c) Les *conditions topographiques* sont elles aussi la cause de cet assèchement. En effet, à la pente forte des vallées dans les glacis septentrional et méridional, succède l'étalement des surfaces planes de la dépression.

<sup>(1)</sup> A Mwadingusha, l'évaporation annuelle sur le lac est supérieure au total des précipitations (1 550 mm contre 1 232 mm) [57, p. 125].

Les rivières coulent au milieu de celles-ci et, parfois même, sont surélevées entre leurs digues naturelles. Le ralentissement du cours et les dépôts de sédiments provoquent des diffluences, des anastomoses et la formation de marais.

L'étalement de la masse d'eau a pour effet d'intensifier l'évaporation de celle-ci. Il en résulte, au cours de l'été boréal, un assèchement progressif des rivières dans leur partie aval, au fur et à mesure que leur débit diminue.

*Remarque : Le lac de Mwadingusha.* La plus grande surface d'eau dans la région est le lac de retenue de la Lufira, appelé aussi lac de Mwadingusha.

Sa superficie est d'environ 446 km<sup>2</sup> (MARTHOZ [47]) <sup>(1)</sup>.

Le volume d'eau retenu est au maximum de 1 267 millions de m<sup>3</sup>, selon le même auteur.

Ce lac constitue une source importante d'évaporation <sup>(2)</sup>.

Cette intensité de l'évaporation est en relation avec la faible profondeur du lac (8 m maximum ; 2,80 m environ de profondeur moyenne) par rapport à la surface.

L'étendue du lac a d'ailleurs varié depuis 1930, date de l'édification du premier barrage de Mwadingusha ; le barrage a été relevé à 4 reprises.

Voici les chiffres donnés par MARTHOZ [47, p. 10].

Tableau IV — Variations de l'étendue du lac de Mwadingusha.

Années	Cote du barrage	Réserve utile en millions de m <sup>3</sup>	Surface du lac en km <sup>2</sup>
1930	1 101,65	33	24
1934	1 102,40	96	140
1938	1 105,15	1 025	435
1947	1 105,48	1 110	442
1948	1 105,75	1 267	446

<sup>(1)</sup> L'estimation de la surface du lac varie d'après les auteurs. Dans MARTHOZ, on trouve 446 km<sup>2</sup>, altitude 1 105,75 m au maximum, réserve 1 267 millions de m<sup>3</sup>. Des documents de la SOGEFOR lui donnent 410 km<sup>2</sup> de surface et 1 063 millions de m<sup>3</sup> à la cote 210 ; DEVROEY [25] mentionne 438 km<sup>2</sup> comme surface et 1 160 millions de m<sup>3</sup> de réserve. Nous adopterons les chiffres de MARTHOZ qui a dirigé la construction du barrage.

<sup>(2)</sup> L'humidité relative de l'air dans les parages variant de 70 à 30 % entre février et septembre, cette évaporation est extrêmement importante en saison

C'est la surélévation de 1938, qui a étendu le plus la superficie inondée. Cette inondation a d'ailleurs noyé le cours inférieur d'un certain nombre de rivières.

L'élévation du niveau de base des rivières débouchant de la plaine a provoqué l'engorgement périodique d'étendues considérables situées en dehors des rives mêmes du lac.

#### D. *L'eau dans le sol.*

Si les possibilités en eau offertes en saison sèche par les rivières sont réduites, les réserves des nappes phréatiques le sont un peu moins. Le Kundelungu inférieur, formation géologique la plus répandue dans la région, est aquifère [28 bis, p. 21].

Les zones alluviales qui s'étendent en piedmont des collines entourant la dépression le sont aussi ; les cuvettes de la plaine contiennent, elles aussi, des nappes.

Les nappes les mieux alimentées et les plus régulières sont celles du Kundelungu. Quant aux autres, elles sont affectées au cours de la saison sèche par des baisses de niveau assez importantes dépassant 3 à 4 m dans de nombreux cas.

#### E. *Les sols (carte 5).*

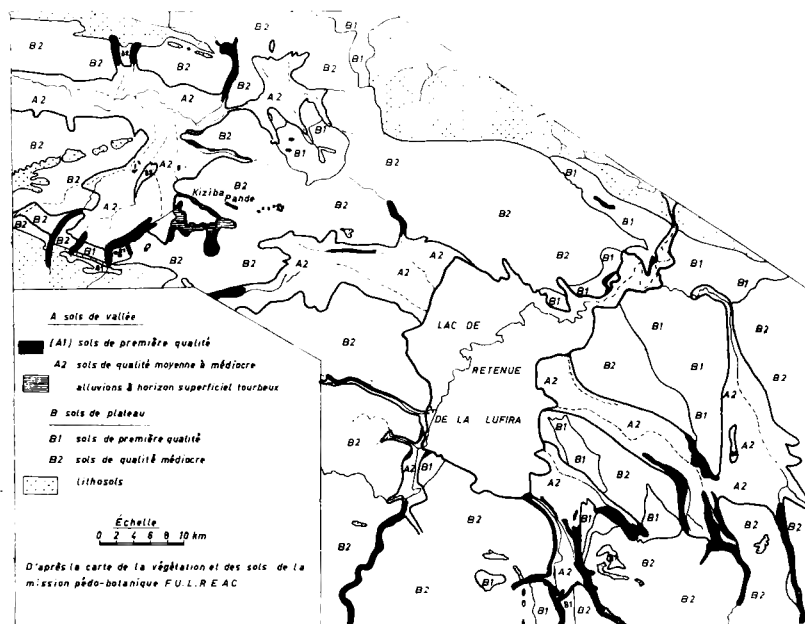
Une étude pédologique partielle de la région a été effectuée [10] ; un levé de reconnaissance phytogéographique complet également [10] ; les corrélations sol-végétation ont été établies, et il a été possible, sans risque d'erreurs graves, d'étendre les grands traits du levé pédologique à la région entière par extrapolation à partir de la carte phytogéographique. Des recoupements et des levés partiels effectués par le pédologue, ont d'ailleurs vérifié ça et là l'exactitude de cette extrapolation.

L'interprétation géographique du document obtenu concerne la répartition des types de sols possédant des qualités agronomiques comparables.

A cet égard on a distingué :

— Parmi les *sols de vallée* (sols éventuellement irrigables) ;

sèche et pose des problèmes à la Société exploitant le barrage. On estime que, par an, 550 millions de m<sup>3</sup>, soit 30 % du débit annuel des conduites forcées, sont perdus dans la retenue par évaporation (MARTHOZ, cité par ROBERT [57, p. 547]).



CARTE 5. — Répartition des qualités des sols.

- A.1. Les sols de très bonne qualité (alluvions et colluvions limoneuses brunes ou brun-grisâtres) ;
- A.2. Les sols de qualité médiocre (sols argileux gris et sols hydromorphes) ;
- A.3. Les sols tourbeux qui apparaissent dans certaines vallées remblayées ou au suintement de la nappe aquifère aux têtes de source ;

— Parmi les sols de plateau ou de versant :

- B.1. Les sols rouges et les sols bruns profonds, assez bons : les meilleurs des sols de plateau ;
- B.2. Latosols jaunes, jaune-rougeâtres, gris hydromorphes, sols sableux : médiocres.

Sols rocaillieux, sans valeur agronomique.

*Les sols de plateau* sont très répandus dans la dépression (carte 5) : on les trouve sur les anciennes surfaces d'érosion qui forment les interfluves, ainsi que sur les versants des collines en-

vironnantes ; sur les chapelets de collines résiduelles ou les reliefs structuraux du bassin de la Mufuvya, ainsi que sur l'interfluve Mufuvya-Lufira.

Ils occupent plus de 50 % de la superficie totale dans le bassin de la Lufira et une proportion à peu près égale dans la Mufuvya.

Parmi ces sols, 90 % environ sont de très médiocre qualité agronomique ; les 10 % restants sont répartis de manière fort *inhomogène*.

On les trouve surtout à l'extrême nord-est de la dépression, sur la rive nord du lac de retenue, dans les presqu'îles et la baie du chenal terminant le lac (sols bruns profonds), par endroits sur la rive gauche de la Luembe, sur l'interfluve Kalonga-Mwera ainsi que sur la rive gauche de la Luafi ; dans la Mufuvya, ils sont encore moins répandus, et occupent partiellement le piedmont des collines méridionales dans la région de la Mulungwishi et en partie, le bord sud de la dépression de la Kabungu.

Ces sols sont, en général, de qualité moyenne à très moyenne ; ils n'offrent que très localement des possibilités d'irrigation, par suite de leur position topographique.

*Les sols de vallée* nous intéressent surtout dans ce travail, particulièrement les alluvions et colluvions limoneuses brunes qui forment la classe de qualité I.

La *carte 5* montre que ces sols sont peu répandus.

La répartition des alluvions est liée à celle du réseau hydrographique, mais toutes les rivières ne possèdent pas d'alluvions fertiles et celles qui en possèdent, n'en sont pourvues que sur une partie de leur cours. De même les colluvions sont limitées au bas des versants.

La constatation qui s'impose à l'examen de la carte, est que ces sols de première qualité sont situés uniquement en placages, souvent allongés, au débouché des rivières principales dans la plaine.

Cette position est parfaitement logique (voir p. 26 et 27).

Mais ces placages ne sont guère étendus vers l'aval. Ce fait est dû au régime hydrologique extrême qui règne à l'aval surtout, par suite d'un drainage naturel insuffisant [28<sup>bis</sup>, p. 20].

La stagnation des eaux à la surface du sol au cours de la saison des pluies, suivie d'une forte descente de la nappe en saison sèche, y produit une gleyification très prononcée.

On trouvera les placages d'alluvions fertiles le long des collines bordières :

— au sud, surtout au débouché des vallées de la Dilomba, Mulungwishi, Kalabi (en bordure de l'étang Kiziba-Pande) dans le bassin de la Mufuvya ; Lufira, Lupembashi-Luafi et Mwera dans le bassin de la Lufira ;

— au nord, le long des vallées les plus importantes débouchant des monts Dipompa : Konka, Kakoma, Kitana ; quelque peu le long des rivières Ndakata et Kabale.

Bien entendu, les sols situés en contrebas des levées d'alluvions subissent eux aussi une gleyification plus ou moins poussée. Ils forment, selon leur état de drainage, la catégorie 2, qui comprend des sols hydromorphes et aussi des alluvions lourdes grisâtres tapissant les grandes vallées comme la Mwera, la Lupembashi-Luafi, probablement le fond du lac de la Lufira, certaines parties de la Mufuvya et la rive gauche de la Mulungwishi dans le compartiment sud (voir p. 20) du bassin de la Mufuvya.

Ces sols sont, par leur compacité et leur mauvaise économie en eau, peu propices à la mise en culture.

*Les sols de la dépression sont en général médiocres ; les bons sols et les sols moyens sont non seulement limités en surface, mais éparpillés dans l'étendue de la région.*

La répartition des bons sols est limitée au piedmont nord et sud de la région, au débouché des vallées principales.

On notera, dès à présent, la conjugaison des facteurs pédologique et hydrographique, puisque les meilleurs sols sont justement situés au bord des rivières pérennes (p. 26 et 27).

#### F. Végétation.

Une carte de reconnaissance de la végétation a été levée (STREEL [10, carte hors texte]). En suivant cet auteur ainsi que LHOAS [43] et SCHMITZ [62], nous noterons la présence de quelques grands paysages végétaux :

a. La forêt claire de type zambézien (forêt à *brachystegia div. sp.*) en position topographique correspondant aux sols de plateau, à l'écart des vallées proprement dites ;



b. La savane steppique (à *Loudetia*) ou arbustive (*Isoberlinia*) sur les sols non alluviaux à régime hydrologique extrême ;

c. La savane boisée (à *Pterocarpus polyanthus*-, à *Acacia div. sp.*) sur divers types de sols alluviaux ;

d. Enfin divers types de savanes (*Themeda triandra*, *Hyphantenia div. sp.*) sur les sols alluviaux plus ou moins engorgés à la saison des pluies.

On peut donc ramener la végétation de la région aux trois paysages suivants : la forêt claire à *Brachystégia* en dehors des vallées, la savane boisée et la savane, steppique ou non, suivant la nature du sol et son économie hydrique, dans les plaines proprement dites.

Outre ces trois grands paysages, qui constituent la végétation actuelle et sont probablement anthropiques, il existe des reliquats d'une ancienne forêt périguinéenne à espèces différentes, semi-caducifoliée et plus dense (lianes).

Cette forêt persiste en îlots dans les zones les moins parcourues par l'homme (rive gauche Luembe, interfluve Kalonga-Mwera par exemple), ainsi qu'aux points de suintement de la nappe et dans les galeries conservées de certaines rivières.

Le type habituellement rencontré sur plateau est appelé *Muhulu* par les indigènes [63].

## 2. ENVIRONNEMENT ÉCONOMIQUE DE LA RÉGION ÉTUDIÉE.

La région étudiée est située à la périphérie nord (*carte géologique à l'annexe I*) des écaillés de charriage de schisto-dolomitique, riches en minerais de cuivre et substances associées.

A la limite sud du pays se dessine donc un cordon de mines dont plus aucune n'est exploitée actuellement (Kamwali, Shandwe, Luishia, Kamatanda, Kalabi). Il faut pénétrer plus avant dans les plateaux, dans la région de Kambove proprement dite pour retrouver une mine en exploitation. Le résultat est, qu'à présent, la dépression présente un *caractère rural prédominant*.

En dehors des mines, les exploitations industrielles sont rares ; elles se trouvent d'ailleurs à la limite de la région étudiée.

A Mwadingusha même se trouvent le barrage et les installations de la Centrale Francqui ; en contrebas, depuis 1948, fonction-

ne une seconde centrale, Bia, qui est alimentée par un petit lac de régularisation, le lac de Koni.

La population employée pour l'entretien de ces deux barrages et des postes européens de Mwadingusha et Koni s'élevait en 1956 à 484 hommes avec leurs familles, soit au total 1 488 personnes.

A Mulungwishi, sur la rivière du même nom, se trouvent une exploitation industrielle (carrière de Lukunki), une mission protestante avec école, un colon agricole, 2 magasins de traite et une halte du B.C.K. (1). L'ensemble groupe 910 personnes.

Enfin, à Luambo, se trouvent un camp du B.C.K., un colon agricole et quelques magasins ; la population y était en 1956 de 248 habitants.

Le centre minier de Luishia qui, en 1955, possédait une population de 3 500 personnes environ, est à présent abandonné.

Il résulte de ces observations que, outre les 15 000 habitants coutumiers de la région, quelque 3 000 personnes y résidaient en 1956, population quelque peu réduite depuis lors, notamment à Mwadingusha. Cette population flottante participe à l'économie de la région. On en reparlera plus loin.

### 3. ÉVOLUTION DE LA RÉGION DU POINT DE VUE ADMINISTRATIF (2).

L'histoire administrative de la région commence en 1910 avec la création du poste de Kambove.

Dès l'origine cependant, ou à peu près (1913), la région est divisée administrativement ; la création du Territoire de Lubumbashi enlève à Kambove la juridiction sur la partie de la plaine située au sud-est de la Lufira et au sud de la Luembe approximativement.

Puis en 1921, on assiste à la création du Territoire de Luishia, duquel dépendra la partie sud-est ci-dessus décrite.

Cette situation perdurera jusqu'à la création du Territoire de Jadotville en 1932, où les deux parties de la dépression seront réunies sous la même juridiction.

Enfin, en 1957, le chef-lieu dont dépend le Territoire, passera de Jadotville à Kambove (3).

(1) Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga.

(2) D'après les notes recueillies au chef-lieu du Territoire.

(3) Jadotville et la région suburbaine étant érigées en district urbain.



## DEUXIÈME PARTIE

### ANALYSE

#### SECTION I.

#### **Les faits de répartition.**

##### REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

##### *A. Peuplement et habitat en milieu bantou.*

Avant d'étudier la répartition de la population, il y a lieu de poser un certain nombre de principes valables dans le monde bantou et qui ne correspondent pas aux critères d'étude du peuplement européen.

1. L'unité de peuplement n'est pas la maison ; le groupe familial vit dans un certain nombre de cases composant, soit un *village entier*, soit une *partie de village*.

La maison n'a pas pour le paysan bantou l'importance que nous lui attribuons dans les pays tempérés ; rapidement bâtie, elle est aussi abandonnée facilement. Elle est avant tout un dortoir et une remise pour les ustensiles ménagers et agricoles ; elle sert également de salle de repas pour les hommes, chez les populations qui nous occupent. Les femmes libres et les enfants pubères possèdent la leur. Enfin, les cases restent debout très longtemps après le départ de leurs habitants. Il n'est donc pas possible d'établir un rapport plus ou moins valable entre le nombre de cases d'un village et la population qui l'occupe (*annexe 5*).

2. *L'unité de base dans l'étude du peuplement est le village. Que représente le village au Haut-Katanga ?*

C'est essentiellement le lieu où vivent en commun les membres

d'une ou de plusieurs lignées (*dîmi*, pluriel *mêmi*) ou parties de lignées <sup>(1)</sup>.

Dans la plupart des cas, il s'agit d'un certain nombre de fragments de lignées ; la lignée complète est exceptionnelle.

Un certain nombre d'étrangers à la lignée, au clan et même à l'ethnie est venu, au cours de la période récente, s'ajouter à cette unité sociale de base. Selon son importance, cet apport extérieur a pu ou non assimiler le substrat selon l'endroit étudié.

### B. *Origine des données numériques.*

Les chiffres dont nous nous servons, sont extraits des recensements de l'Administration territoriale. Nous avons évidemment pris les chiffres du dernier recensement effectué dans la région en 1957 et au début de 1958. Ce travail a été fait par un personnel compétent et dévoué, mais surchargé de besogne ; craignant que des erreurs importantes se soient glissées dans les chiffres, nous les avons vérifiés suivant nos possibilités, des deux manières suivantes :

1) En effectuant nous même des recensements dans certains villages très bien connus ;

2) En vérifiant si les recensements administratifs comprenaient bien tous les villages existant dans la région (*voir annexe 2*).

Ce travail nous a permis de constater que :

1. Les chiffres de population mentionnés étaient très voisins de ceux de nos propres recensements ;

2. Certaines lacunes existaient dans le dénombrement des lieux habités récents ; il pouvait s'ensuivre des erreurs locales dans le calcul de la répartition de la population.

Nous avons tenté dans toute la mesure du possible de tenir compte du fractionnement des villages.

Ainsi que nous venons de le montrer le comptage des cases s'avérait une méthode peu précise : nous avons donc tenté de dénombrer les habitants.

<sup>(1)</sup> Les populations envisagées ici sont matrilineaires ; la lignée est donc constituée des individus descendant par les femmes d'un ancêtre commun.

Ce travail fut possible dans un certain nombre de ces nouveaux villages, pour lesquels nous avons des données précises : les fiches de recensement du village ancien dont ils relèvent administrativement.

Pour les autres, nos enquêtes ont abouti à des estimations ; leur nombre est faible (8 villages), si bien que l'erreur que nous avons pu commettre ne compromet pas les résultats du travail.

Nous n'avons pas tenu compte de la population des cinq camps de pêche les plus récents (installés depuis 1958) du lac de la Lufira. La population y fluctue trop pour qu'un chiffre trouvé un jour ne devienne fantaisiste un mois après <sup>(1)</sup> (voir p. 151).

On retiendra donc de tout ceci que la carte par points localise la *population par lieu habité appelé village* ; que la plupart d'entre eux sont recensés par l'Administration ; toutefois, quelques uns se sont fragmentés récemment en une série de villages plus petits qui n'ont pas encore été reconnus comme tels par les agents du service territorial. Nous avons tenu compte de cet essaimage.

## 1. DONNÉES NUMÉRIQUES GLOBALES ET ÉVOLUTION DU NOMBRE DES HABITANTS.

### a. *Les recensements actuels.*

En 1957, 14 735 personnes environ habitaient la dépression des rivières Mufuvya et Lufira (voir chiffres par groupement au *tableau V*).

Ce chiffre a été établi sur la base des statistiques administratives contrôlées de la manière décrite plus haut.

De ces 14 735 habitants, 11 350, soit 77 %, vivaient dans la partie située dans le bassin de la Lufira, c'est-à-dire dans la région du lac de retenue de Mwadingusha. Il faut dire que cette région, lac y compris, occupe les 2/3 de la dépression proprement dite.

Une telle concentration a-t-elle toujours existé ?

Pour le savoir, nous avons consulté les archives de territoire et d'une manière générale tous les documents chiffrant l'importance de la population depuis l'époque la plus ancienne possible, c'est-à-dire depuis la colonisation. Bien entendu, nous nous som-

(1) Ces 5 camps sont : Kalimaundu-Kibwe-Tembo-Mazembe I et II.

Tableau V. — Population des 7 groupements résidant dans la dépression en 1957.

	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total
Groupe ment de Lukoshi	669	723	554	544	2 490
Groupe ment de Kiembe	353	362	343	314	1 372
Groupe ment de Kisunka	757	627	614	684	2 682
Groupe ment de Mulandi	164	155	156	145	620
Groupe ment Katanga-Nord	354	368	265	282	1 269
Groupe ment Poyo	311	344	229	184	1 068
Groupe ment Pande	1 211	1 587	1 209	1 107	5 214
Total pour la dépression Mufuvya-Lufira	3 919	4 186	3 370	3 260	14 735

mes trouvé, comme tout chercheur travaillant en milieu congolais, devant des données très fragmentaires et souvent sujettes à caution. Nous renvoyons à l'*annexe 2* pour l'étude critique de ces documents.

*b. L'Évolution depuis la fin de la guerre (voir tableau VI).*

I. Évolution générale.

De 1948 à 1953, les chiffres globaux ne sont guère comparables, car les recensements n'ont pas été faits dans toutes les chefferies chaque année mais seulement dans une partie d'entre elles. On note cependant l'extraordinaire accroissement au cours de la décade 1948-1958, qui voit une augmentation de plus de 60 % de la population totale.

2. L'Évolution dans les différents groupements.

Le *tableau V* montre également l'évolution relative dans chacun des groupements. On remarque que certains d'entre eux sont caractérisés par une augmentation lente et progressive de leur population (Kiembe, Poyo).

D'autres, au contraire, sont caractérisés par des variations subites : Pande, en 1954, augmente de 821 unités (1/7 environ de la population) ; Katanga, à la même époque, de 425 ; Kisunka double presque de 1956 à 1957. Mulandi s'accroît de plus de 20 % dans le même temps.

Ces mouvements de progression se font sentir de manière diverse et à des périodes diverses selon les groupements. Il semble

Tableau VI. — Évolution depuis 1948 de la population des 7 groupements dont tout ou partie du domaine se trouve dans la dépression.

Année	Katanga	Lukoshi	Kiembe	Kisunka	Poyo	Mulandi	Pande	Total
1948	2 131	1 356	656	905	1 166	142	5 405	11 741
1949	2 131	1 356	656	1 128	1 166	142	5 405	11 964
1950	2 131	1 356	729	1 128	1 166	142	5 405	12 037
1951	2 131	1 564	729	1 270	1 269	142	5 524	12 629
1952	3 497	1 564	944	1 270	1 269	240	5 231	14 015
1953	3 350	2 051	1 076	1 401	1 468	261	5 859	15 466
1954	3 775	2 119	1 130	1 484	1 576	279	6 690	17 053
1955	3 833	2 397	1 166	1 622	1 671	338	6 831	17 858
1956	3 777	2 404	1 265	1 465	1 666	499	6 831	17 907
1957	3 627	2 490	1 372	2 682	1 567	620	6 960	19 318 <sup>(1)</sup>

donc, que les phénomènes qui les provoquent, soient de nature différente, ou qu'ils agissent avec une intensité inégale, selon le terroir envisagé.

### c. La population avant 1945.

Avant les années 1936-1938, les données sont fort imprécises, parce que les recensements ne s'étendaient jamais à la totalité des groupements au cours d'une année ; ils ne visaient, la plupart du temps, qu'un certain nombre de villages à l'intérieur de ceux-ci, et correspondaient aux déplacements de l'administrateur <sup>(2)</sup>. En 1932, la région compte environ 12 500 habitants ; en 1938, ce nombre n'est plus que de 11 100. En 1945, il en reste quelque 10 000. Avant 1932 il n'est plus possible de fournir un chiffre global de population.

Nous possédons, cependant, grâce à l'étude des archives du territoire de Kambove, des données partielles sur l'évolution de la population dans certains groupements (voir *annexes 3, 4, 10*).

La comparaison des documents permet de se faire une idée

<sup>(1)</sup> L'écart (2 022) avec le chiffre du *tableau IV* provient partiellement du fait que, ici, la chefferie de Katanga n'a pas été subdivisée en Katanga-Nord et Sud (subdivision récente).

<sup>(2)</sup> L'Administration ne fut autorisée à se servir de véhicules automobiles qu'en 1936.



assez exacte de l'évolution générale de la population dans la dépression.

Leur commentaire sera repris en détail dans la deuxième section.

Depuis 1890 jusqu'en 1915 à peu près, la région se repeuple. Il semble qu'ensuite, il se soit produit une diminution très importante du nombre d'habitants jusqu'en 1930 environ.

Cette diminution est particulièrement importante dans le groupement de Katanga, qui, au cours de la période s'étendant de 1921 à 1927, perd la moitié de ses habitants.

En 1930, se produit un repeuplement très appréciable de la brousse et la région en bénéficie. Puis on assiste à une légère diminution jusqu'en 1938, qui voit un nouveau retour à la brousse ; mais ces deux dernières variations sont peu marquées.

Vers 1943-1944, nouvelle diminution ; l'amplitude de variation reste de l'ordre de 10 % cependant ; mais, comme nous le verrons, ces 10 % constituent une portion importante de la population active [*annexe 3*].

Il résulte de ces considérations, qu'on peut diviser l'évolution de la population dans la région étudiée en deux grandes phases : avant la guerre de 1940, et après celle-ci.

Des variations cycliques du nombre d'habitants se produisent pendant la première période. La plus importante se déroule entre les années 1915 et 1930 où la région est vidée de son potentiel humain (voir p. 82).

L'évolution au cours de la deuxième période marque une augmentation presque continue à partir de 1952-1953 (voir *tableau VI*).

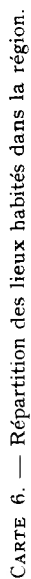
## 2. RÉPARTITION ABSOLUE DE LA POPULATION.

### A. Répartition des lieux habités (carte 6).

Dans les deux parties de la dépression, le peuplement est différent.

Dans le bassin de la *Mufuvya*, la population se répartit surtout à la bordure sud de la dépression autour du lac Kiziba Pande.

Le bourrelet des monts Dipompa est presque inhabité, sauf à ses extrémités ouest et est, dans les bassins de la Dikulwe et de la Bunkeya, peuplés de quelques villages.



Dans le reste de la région, le peuplement est lâche ou assez lâche selon les endroits et s'étire en chapelets le long des routes principales. Le centre est pour ainsi dire vide.

*Dans le bassin de la Lufira*, les choses sont plus compliquées. On observe la concentration de la population le long des rives du lac. La partie ouest semble de loin la plus peuplée.

La rive est, par contre, a un peuplement fort dispersé en petits groupes de villages séparés par des zones vides.

La rive nord est peuplée dans sa partie orientale vers Mwadingusha ; elle l'est beaucoup moins dans sa partie centrale, et tout l'angle nord-ouest est vide.

Sur la rive sud, les villages sont situés dans la zone centrale ; les extrémités est et ouest sont inhabitées.

A l'intérieur des terres, la répartition des villages est fort caractéristique : groupements de villages isolés au milieu de zones vides, le plus souvent étirés le long des routes.

Enfin, comme dans la Mufuvya, la population se concentre le long de la bordure sud de la dépression. A l'ouest cette limite correspond d'ailleurs à la rive du lac.

Par contre, l'extrémité nord vers les monts Koni est déserte sur le versant Lufira, fait analogue à celui que nous notions dans le bassin de la Mufuvya ; mais ici le phénomène est plus prononcé.

En résumé, les villages de la dépression sont localisés à sa limite sud, et par endroits, sur les rives du lac de retenue de la Lufira.

Le reste se répartit en quelques petits groupements dans la Lufira, en villages isolés jalonnant les routes dans le bassin de la Mufuvya.

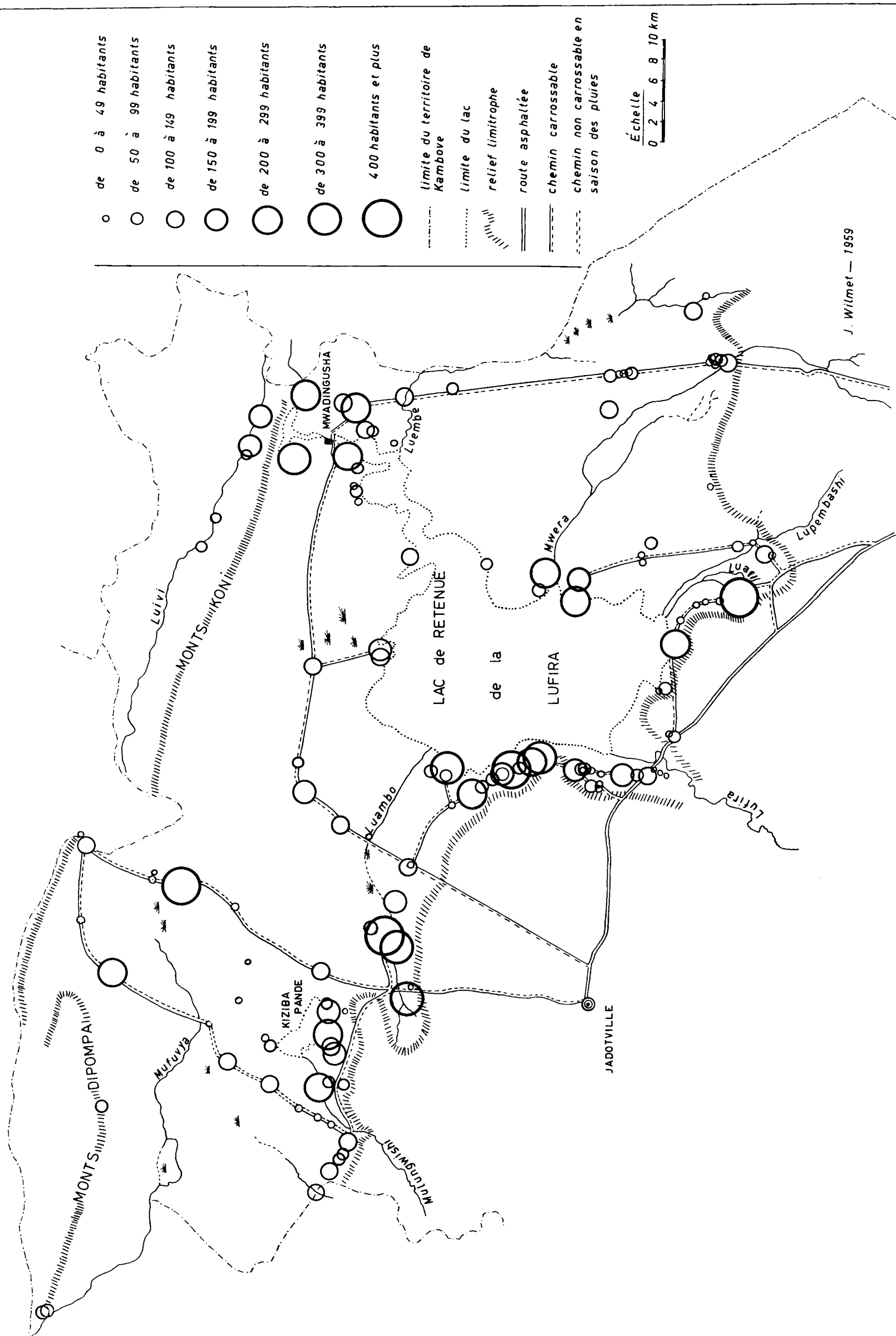
La bordure septentrionale est presque inhabitée.

Le peuplement de la région paraît donc, dès l'abord, comme une série de taches ; tout alentour s'étendent des zones presque inhabitées où, seuls, quelques villages se relayent le long des routes.

Reprenons rapidement la localisation de ces taches de peuplement.

1. La bordure méridionale : on y distingue 6 groupes de villages :

- a) Entre la Dilomba et la Mulungwishi le long de la route de Kolwezi ;
- b) Sur la rive sud de l'étang Kiziba Pande ;



CARTE 7. — Importance absolue des lieux habités.



- c) Dans le cours moyen de la rivière Luambo ;
- d) La plaine côtière du lac entre la Mission de Kapolowe <sup>(1)</sup> et l'embouchure de la Luambo dans le lac (nous en avons déjà parlé plus haut) ;
- e) La rive gauche de la Lufira entre la Mission de Kapolowe au nord et la route asphaltée d'Élisabethville à Jadotville au sud ;
- f) Enfin, la plaine des rivières Luafi-Lupembashi.

2. Le seul ensemble de villages quelque peu important au nord apparaît dans la région de la Mwadingusha.

3. L'embouchure de la Mwera est également entourée de villages.

4. A l'est, enfin, deux groupes de villages se trouvent à la route de Mwadingusha dans la région de la Mwera et sont situés l'un près de celle-ci, l'autre, plus au nord, au delà de l'interfluve entre la Mwera et la Luembe, vers cette dernière rivière.

#### B. Importance des lieux habités (carte 7).

Nous comptons 131 villages dans la région ici étudiée (voir les chiffres à l'*annexe 2*). Leur importance est extrêmement variable puisqu'elle va de 1 (Kitsheni) à un millier d'habitants (Mwewa).

Notre série statistique (*figure 1*) ne comprend pas les « camps de pêche » du lac de Mwadingusha : la raison de cette omission a déjà été exposée plus haut (p. 37).

##### — 1) Analyse du diagramme de distribution.

La *figure 1* représente la distribution.

Les classes inférieures à 100 habitants représentent 63 % des fréquences <sup>(2)</sup>. C'est pourquoi, nous avons subdivisé l'écart de classe 1 n 100 en trois écarts inégaux, qui permettront dans la suite d'analyser plus facilement certains aspects de la répartition des villages.

<sup>(1)</sup> Ou Mission bénédictine Saint-Gérard.

<sup>(2)</sup> La moyenne se situe pourtant au dessus de 100 (111 exactement), ce qui est dû à l'importance de quelques villages de plus de 300 habitants (9 % des fréquences).

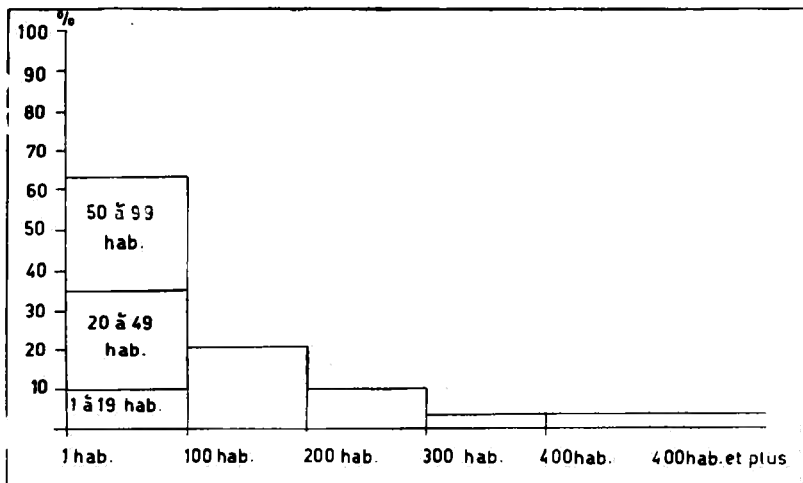


FIG. 1. — Distribution des classes de villages en % de la population totale.

La classe de 50 à 99 est la mieux représentée ; elle groupe 37 % des villages.

Le village courant de la région est donc le *petit village* ; il comprend 10 à 15 familles et une vingtaine de huttes.

C'est le village fonctionnel de l'agriculture coutumière katan-gaise à l'heure actuelle ; il est souvent typique de la structure sociale en foyers domestiques comprenant une lignée.

Cependant l'intérêt doit se porter aussi sur le bas de l'échelle, c'est-à-dire à la classe de 1 à 19 habitants : elle est relativement mal représentée (9 % des fréquences) ; c'est un stade extrême d'évolution comme nous le verrons.

Entre le village le plus courant de moins de 100 habitants et le micro-village qui vient d'être défini, il y a encore place pour une troisième catégorie qui s'établit entre 20 et 50 habitants. Cette classe est largement représentée dans la distribution (25,1 %). Elle correspond à un stade d'évolution des villages survenu depuis la colonisation.

Au delà, c'est le *gros village à quartiers* où les relations sociales sont plus complexes ; ce type de villages comprend plusieurs lignées.

— 2) Répartition des villages selon leur importance.

a. Les très gros villages (plus de 200 habitants) sont situés pour la plupart dans le bassin de la Lufira ; 4 seulement, soit moins du 1/4 se trouvent dans la Mufuvya. Presque tous les autres sont établis autour du lac de Mwadingusha. Seuls Katanga et Lukoshi, chefs-lieux de groupement d'ailleurs, n'en sont pas riverains, de même que trois autres situés dans la vallée de la Luambo.

b. Les villages d'importance moyenne (100 à 200 habitants), plus nombreux d'ailleurs (20 % du total), sont répandus de manière plus égale dans les deux compartiments de la dépression.

c. Les petits villages (moins de 100 habitants), les plus fréquents dans la région (63 %), ont une disposition assez particulière. Rarement isolés, ils sont souvent concentrés en une auréole satellite autour de plus gros centres d'habitat. Cette concentration de « satellites » est particulièrement visible autour des chefs-lieux de groupement, ou sur les routes de passage entre deux gros villages.

Exceptionnellement, on trouve de petits villages isolés ; la plupart du temps, ils sont au bord du lac ; mais on en voit parfois aux « marches » des territoires des chefferies.

Ainsi se marquent les caractéristiques les plus importantes du peuplement dans la région : *fragmentation* dans le milieu agricole ; présence de *gros centres d'habitat* autour du lac de retenue.

C'est un fait très important et sur lequel on reviendra dans la suite.

### 3. LA DENSITÉ DE LA POPULATION.

Le contraste de densité qui marque la dépression par rapport aux régions avoisinantes a été mis en évidence. Dans ce paragraphe, on étudiera surtout comment la densité varie à l'intérieur de la région.

Le problème qui se pose est de choisir une unité de surface, la plus menue possible, de manière à faire apparaître les variations dans l'intensité du peuplement d'un endroit de la région à l'autre. Il s'agit, en somme, de préciser le mieux possible les différences aperçues sur la carte de répartition absolue.

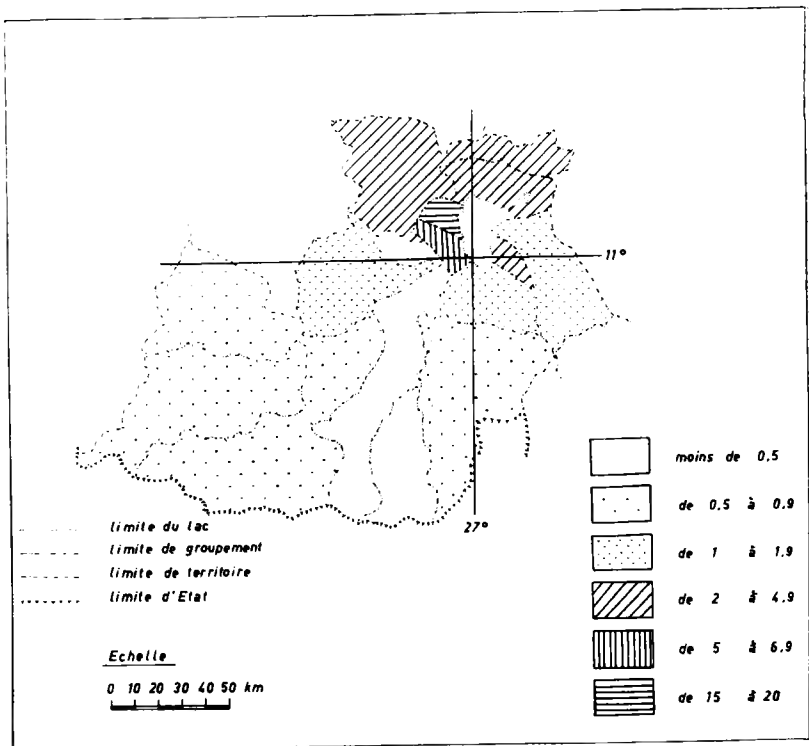
Nous avons utilisé 4 systèmes de représentation.



A. *Densité par unité administrative (carte 8).*

Nous avons utilisé ce type de représentation, en adoptant comme unité territoriale de référence, le groupement tel que le conçoit l'Administration. Ce procédé est actuellement utilisé par l'équipe du Professeur GOUROU pour l'étude générale des densités au Congo. Une autre unité administrative, la circonscription, ou chefferie, ou secteur, avait été utilisée pour un travail préliminaire effectué par M. P. GOUROU [32].

Le procédé par groupement permettra d'aller plus avant dans la représentation de la répartition relative de la population.



CARTE 8. — Densité par groupements.

— Commentaire de la carte.

1. On remarque la supériorité des densités dans les groupements de la partie nord (voir p. 16). Ce sont précisément ceux qui englobent la dépression.

Les limites de ces groupements, correspondent plus ou moins aux limites ethniques : celles de clans lundaïsés ayant acquis des droits fonciers au cours de l'histoire (voir p. 78).

Ce sont :

a) Dans la partie ouest, le groupement des Basanga Bena Nzovu dont le chef est Pande.

Ce groupement occupe le bassin de la Mufuvya et l'extrémité est de celui de la Lufira aux environs de la rivière Luambo.

b) Le groupement Katanga, au sud du lac de retenue, dont le territoire est administrativement subdivisé en Katanga Nord et Katanga Sud ; cette deuxième partie n'intéresse pas notre région.

c) Le groupement Poyo, à l'ouest du précédent et au sud-ouest du lac.

d) Le groupement Kisunka, au nord du précédent, sur la rive occidentale du lac.

e) Le groupement Lukoshi, qui occupe la partie nord-est du territoire, le bassin de la Luivi non compris.

f) Le groupement Mulandi, le plus petit de tous, situé en grande partie sur l'interfluve entre les rivières Kalonga au sud et Mwera au nord ; il est coïncé entre le groupement Katanga du Sud et

g) Le groupement Kiembe, occupant le centre et le sud de la partie extrême orientale de la dépression depuis la rive est du lac de retenue jusqu'au delà de la rivière de Luembe.

2. Il existe une différence assez importante entre les groupements situés à l'ouest du lac et les deux groupements de Katanga et Kiembe à l'est ; ces derniers ont des densités apparentées aux groupements du sud du territoire, mais néanmoins supérieures à la plupart d'entre-eux.

3. La densité la plus grande est celle du groupement Kisunka ; elle est réellement très importante pour le milieu rural katangais. Le groupement Poyo est un peu moins densément peuplé.

Les densités les plus élevées sont donc localisées sur le littoral occidental du lac de retenue.

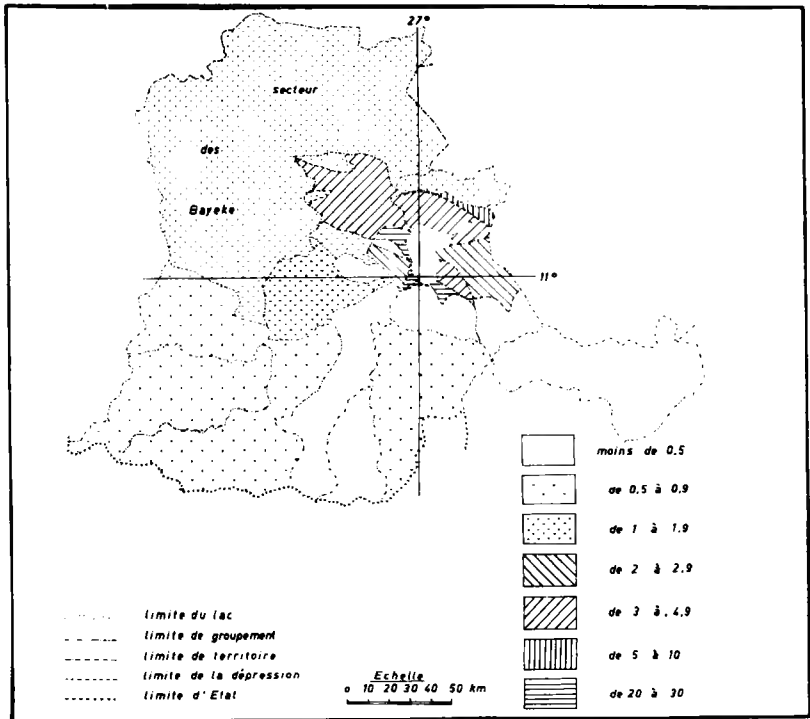
4. On note enfin une grande homogénéité des densités dans toute la partie ouest et nord-ouest du territoire.

*B. Densité des parties de groupements comprises dans la dépression (carte 9).*

Les remarques faites p. 16 concernant les différences de densités entre l'intérieur de la dépression et les régions avoisinantes, obligent de constater que la méthode de calcul par groupement n'est pas satisfaisante : en effet, un certain nombre de ceux-ci débordent les reliefs limitrophes au nord comme au sud.

Nous avons donc essayé de tenir compte de ces différences régionales en calculant la densité pour les parties de ces groupements situées à l'extérieur et à l'intérieur.

Les résultats de ce calcul sont figurés à la *carte 9*.



CARTE 9. — Densités des parties de groupements comprises dans la dépression.

— Commentaire de la carte.

1. On constate de nouveau que les densités sont beaucoup plus faibles dans les parties externes des groupements que dans

la région envisagée, sauf au nord de Lukoshi, aux alentours du lac de Koni. Ailleurs, les densités des portions extérieures s'apparentent à celles des groupements voisins.

2. Les différences, que nous notions sur la carte précédente entre la partie nord-ouest et la partie sud-est de la dépression, sont beaucoup moins accusées. L'écart était dû à la faiblesse du chiffre de densité dans le compartiment nord-ouest, dont la portion extérieure à la dépression est fort étendue en surface.

3. La subdivision fait apparaître des densités plus élevées encore dans les portions des groupements à l'intérieur de la dépression. Par ailleurs, les différences de superficie vont du simple au décuple (Poyo - Groupement Basanga).

Il en résulte, que ce système qui assure cependant une meilleure représentation de la répartition relative du peuplement, n'est pas encore parfait.

### C. Densités par groupes de terres (carte 10).

Nous avons essayé un autre système de représentation des densités basé cette fois sur la répartition de groupes ayant des droits sur une certaine partie des terres d'un groupement.

Nous avons en somme tenté de subdiviser les groupements en unités plus petites : les groupes de terres. Malheureusement cette subdivision n'existe pas partout ; elle est limitée au groupe de Pande (groupement des Basanga), spatialement le plus étendu.

Que représentent ces groupes de terres ?

C'est l'espace sur lequel un *mukabwa* (chef de terres) exerce les droits fonciers. Ce *mukabwa* a ce pouvoir par délégation du chef du groupement qui supervise son administration (1).

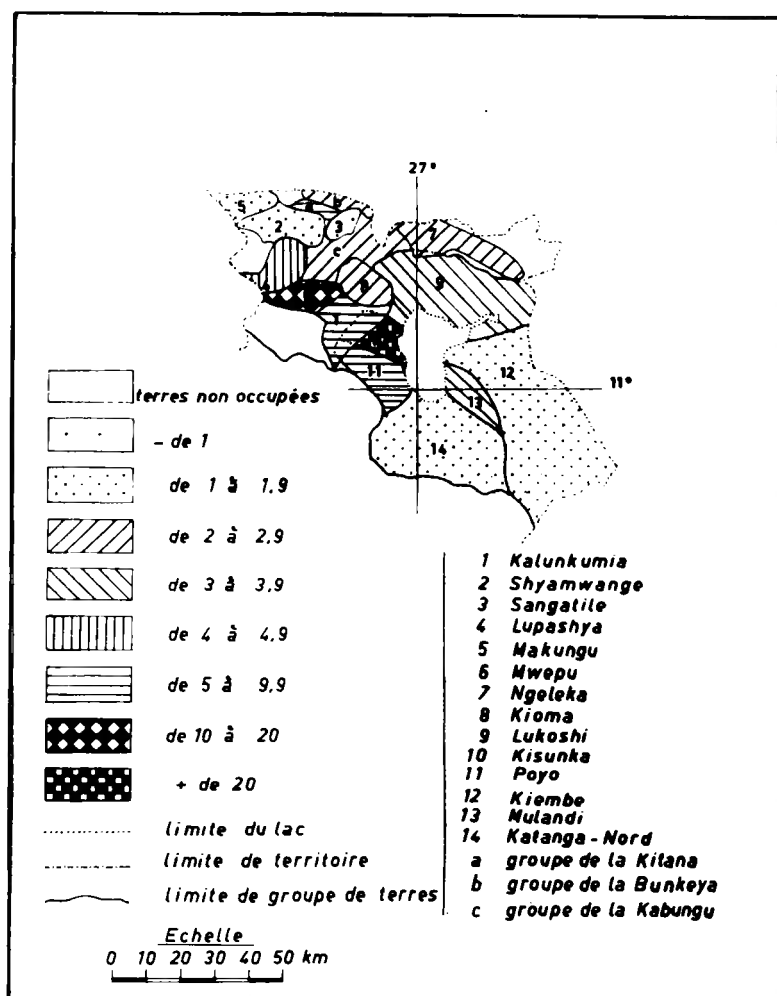
Les *Bakabwa* sont souvent ignorés de l'Européen, mais ils exercent un pouvoir réel et leur avis est toujours demandé en cas de contestation (*annexe 8*).

En dehors du groupement Pande, nous ne connaissons pas d'autres chefs de terres que les chefs de ce groupement ; il est vrai que la plupart des autres groupements sont peu nombreux, et le chef principal n'a pas cru bon de démembrer son autorité au profit de notables.

(1) Aussi un colon demandant concession, est-il mis en présence du *mukabwa*, qui ne pourra accorder celle-ci qu'avec le consentement du chef principal ; ce dernier ne peut toutefois l'accorder sans en avoir référé au *mukabwa*.

Une autre difficulté est que toutes les terres ne sont pas réparties entre les Bakabwa. Il en est qui relèvent directement du chef du groupement. Nous les avons distinguées selon leur position géographique en trois groupes qui sont repris à la carte.

Enfin, il est des espaces qui, bien que dépendant du groupement, sont totalement vides d'habitants et ne font l'objet d'aucune utilisation, fût-ce même la cueillette. Nous les avons distingués également.



CARTE 10. — Densité par groupe de terres.

Il résulte de ces considérations que la subdivision partielle, que nous avons opérée, ne résout pas encore le problème de l'égalisation des superficies de comparaison.

Elle constitue néanmoins un pas de plus dans l'approche d'une représentation idéale pour le groupement de Pande.

— Commentaire de la carte.

1. On ne remarque guère de changements dans les six autres groupements par rapport à la première carte (densités par groupements).

Toutefois, le groupement de Kisunka possède une densité plus élevée parce qu'il est amputé d'une certaine portion de sa superficie au profit du groupement Pande, la limite administrative et la limite de terre ne coïncidant pas.

Cette augmentation provient de ce que la surface amputée est inhabitée.

Il en est de même pour le groupement Poyo. Toutefois, la partie ainsi détachée est relativement plus petite que dans le cas du groupement Kisunka et le rapport habitants/superficie n'est donc guère modifié.

2. Le groupement Pande est constitué de zones très peu peuplées : ce sont les territoires situés dans la plaine centrale au nord-ouest du territoire. La partie méridionale est composée de terroirs à fortes densités (4, 6, 1), surtout le groupe central du Kiziba Pande (6). L'interfluve, au contraire, a une densité moindre (groupes 8 et c).

Enfin la vallée de la Kitana (groupe a) se distingue des groupes environnants par sa densité plus forte.

Il résulte de ces observations que ce système de calcul illustre davantage les conclusions de l'étude de répartition absolue. Les nuances du peuplement y sont beaucoup mieux traduites.

#### D. Répartition relative par courbes d'isodensités (carte 11).

Nous avons enfin tenté de donner une représentation meilleure de la densité de la population en utilisant le système des courbes d'isodensités <sup>(1)</sup>. L'explication de cette méthode figure à l'annexe 6.

(1) Utilisé pour la première fois, à notre connaissance, par M. J. ALEXANDRE pour une étude sur Herstal [1], le système fut adopté après une conversation avec M. le Professeur GOUROU, qui nous suggéra d'en tenter l'application.

## — Commentaire de la carte.

1. Mieux encore qu'une carte par points, la densité représentée par des courbes permet de montrer l'aspect discontinu du peuplement. Même dans la zone limitrophe du sud, la plus peuplée, répétons-le, le compartimentage observé plus haut est conservé.

Dès qu'on quitte cette zone méridionale, d'immenses surfaces vides apparaissent et l'occupation humaine revêt la forme d'îlots.

Cet aspect est manifeste dans la Mufuvya. Dans le bassin de la Lufira, il est moins évident autour du lac, où un nouveau compartimentage apparaît, divisant le littoral en sections habitées plus ou moins densément et en parties désertes.

Une grande continuité du peuplement est sensible dans le chenal de la Lufira en amont de Mwadingusha ; un des mérites de ce système de représentation est de souligner cette continuité.

2. Les densités les plus fortes se trouvent au centre du littoral occidental du lac (130) ; au nord et au sud, les densités diminuent ; les sommets secondaires qu'on y trouve encore, sont de densité égale aux plus fortes concentrations humaines de l'*hinterland* (50 – 70) ; une seule exception, le noyau de Luambo 1 et 2 (110) dont la forme arrondie trahit l'isolement dans une zone de densité inférieure.

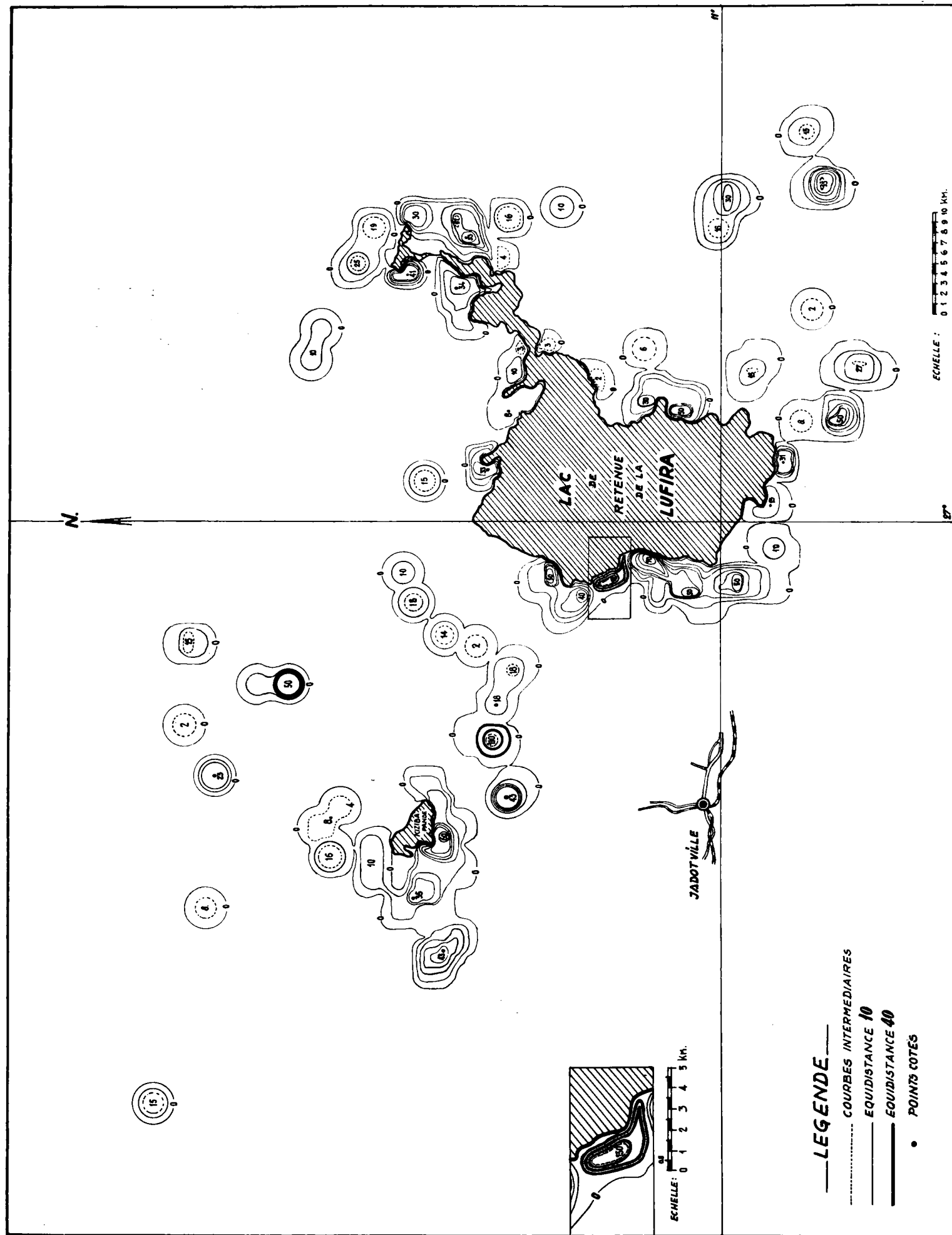
Enfin, la région du Kiziba Pande offre l'image de la concentration la plus forte et la moins discontinue de population de toutes les terres non riveraines du lac de retenue.

Cette zone s'étire d'ailleurs au nord et à l'ouest de l'étang ; moins élevées au nord, les densités sont encore très importantes à l'ouest aux environs de la Mulungwishi et de la route de Kolwezi (43).

En conclusion, la *carte d'isodensités* reflète fidèlement les traits saillants de la *carte de répartition absolue* ; mais en plus, elle montre mieux l'organisation du peuplement et en chiffre plus nettement les valeurs relatives.

On retiendra de l'examen de cette carte :

- a) L'opposition des densités entre le lac et les terroirs de l'intérieur et surtout l'aspect moins morcelé du peuplement sur le littoral ;



CARTE 11. — Répartition relative de la population par courbes d'isodensités.





- b) La valeur élevée des densités au bord du Kiziba Pande et dans la moyenne Luambo ;
- c) La dissection du reste de l'*hinterland* en zones désertes et en noyaux habités.

#### CONCLUSIONS.

Ces différents systèmes de représentation des densités avec leurs inconvénients nous permettent, malgré tout, de constater la variété très grande de la répartition de la population au sein de la région étudiée.

Les écarts très importants entre terroirs voisins nous incitent à penser qu'il existe des terroirs attractifs vers où les hommes se sont dirigés ; que le peuplement s'organise suivant certaines lignes directrices marquées par les trainées de villages observées dans la répartition absolue ; qu'il existe des régions de faible peuplement dont les densités sont dans la norme de l'Afrique centrale et où les villages sont dispersés ; qu'il y a des terroirs vides d'hommes aux extrémités de la dépression ; que les rives du lac de retenue sont inégalement pourvues d'habitants.

Dans la deuxième section, nous allons tenter de découvrir, quels sont les flux directeurs de ce peuplement, quelle est l'importance relative de chacun d'eux et la constance plus ou moins grande de leur influence.

## SECTION II.

### **Les facteurs de répartition de la population.**

#### INTRODUCTION.

La répartition et la densité de la population décrites dans les chapitres précédents sont très particulières.

Signalons :

- a.* Les densités de population fort différentes en dehors et au dedans de la dépression ;
- b.* La répartition absolue de la population en un semis de villages fort inégal à l'intérieur de celle-ci ;
- c.* Le nombre et l'importance de ceux-ci, variables selon l'endroit considéré.

Nous avons été amené ainsi à définir des zones de concentration des villages.

Le calcul des densités a confirmé les conclusions de l'examen de la répartition absolue. Il a précisé les zones de densités extrêmes.

Le caractère organisé de la répartition soulève des problèmes, notamment :

- a.* La concentration de la population en des endroits bien déterminés de la bordure sud ;
- b.* Le semis le long des routes, différent selon la région considérée ;
- c.* La répartition inhomogène le long des rives du lac de Mwa-dingusha ;
- d.* L'absence de population dans la Mufuvya centrale, ainsi que sur le versant sud des monts Koni, le nombre restreint d'habitants sur le versant sud des monts Dipompa.

Bref, c'est l'organisation du peuplement et ses causes que nous allons étudier.

On envisagera principalement les facteurs suivants :

1. Le cadre naturel ;
2. La démographie ;
3. La socio-ethnographie ;
4. Les activités humaines.

## I. Influence des facteurs physiques.

### A. Le rôle du relief (*carte 3*).

L'introduction physique nous a dessiné les grands traits du relief. Nulle part, dans la dépression, il ne présente un caractère nettement répulsif vis-à-vis de l'installation des hommes.

Les pentes sont faibles, sauf sur les contreforts des collines centrales de la Mufuvya ; encore ne sont-elles inhabitables que très localement.

Quatre zones de relief ont attiré les hommes :

1. Les pentes faibles, 1 à 2 %, au contact des collines environnant la dépression, avec les plaines intérieures. La localisation à la limite sud est presque partout typique de cette influence.

2. Les anciennes surfaces d'érosion sur *leur rebord vers la dépression*, ainsi que les replats de l'interfluve entre les deux bassins sur le versant Mufuvya.

Ce type de localisation caractérise la plupart des villages de la région de Lukoshi et un certain nombre de villages de la route de Luambo à Mitwaba. Le peuplement espacé le long des routes, dont il a été fait mention plus haut, est le plus généralement localisé sur ces surfaces. Nous avons déjà entrevu cette forme de peuplement dans l'étude sur le Territoire de Luiza en 1954 [81, p. 351].

3. Les replats et les flancs peu inclinés des larges vallées alluviales (moins de 1 %) ; cette localisation est surtout fréquente dans le bassin de la Lufira.

La disposition en cuvettes de la Mufuvya n'a permis que rarement pareille disposition (par exemple dans la vallée de la Keshye). Mais les bords des cuvettes ont été colonisés (rive sud du Kiziba Pande, du marais de Bondo, collines dominant la plaine de la Kanikwa).

4. Les levées naturelles des rivières : cette localisation est plutôt citée ici pour mémoire. Peu de villages sont actuellement dans une telle position, sauf quelques-uns à l'embouchure de la Mwera dans le bassin de la Lufira.

Jadis ces levées ont été occupées (*carte 20*).

Le long de la Lufira elle-même, à présent, elles sont partiellement ou totalement noyées dans la retenue et habitées seulement par des éléments isolés de la population, ou temporairement, par des pêcheurs travaillant dans la région.

Il résulte de ces considérations que la plaine intérieure elle-même a été évitée, plutôt que recherchée, par l'homme pour y fixer ses villages. Mais par ailleurs on le voit occuper toutes les formes de relief légèrement déclives qui l'entourent.

Il y a là un compromis qui n'est certes pas dû uniquement à ce relief lui-même, mais aux conditions hydrographiques et pédologiques qui vont être examinées ci-après.

L'importance de ce compromis prendra toute sa valeur au chapitre suivant ; il permettra de définir la zone de peuplement idéale en fin de travail.

## **B. Rôle des facteurs hydrologiques et hydrographiques.** (*carte 12*).

1. *Les eaux de surface.* Elles sont fort mal réparties (voir p. 24).

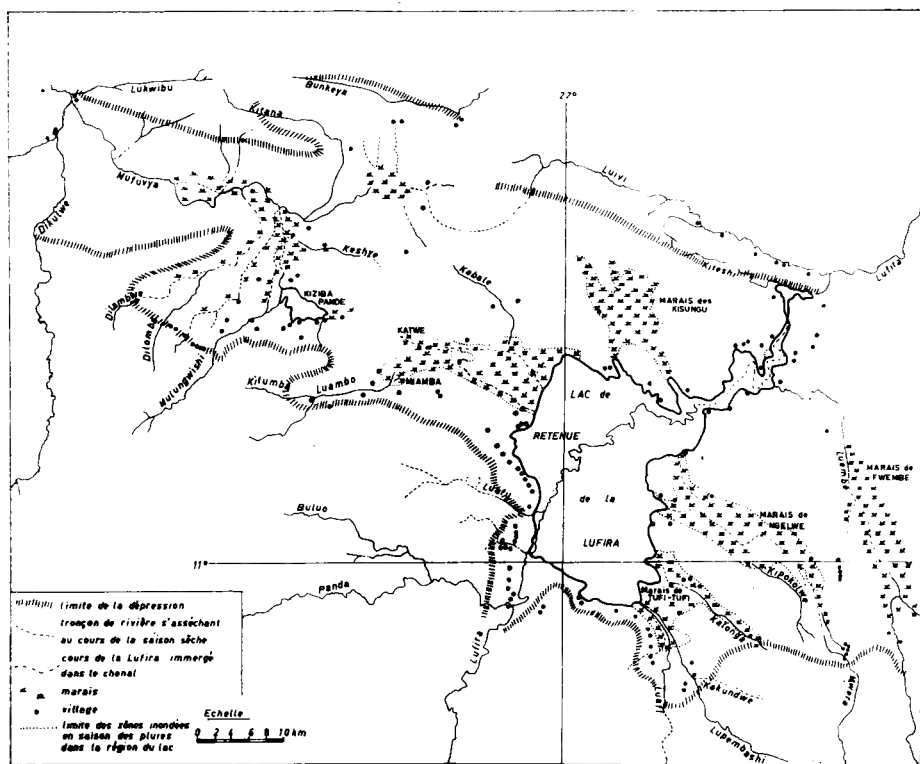
La plupart des villages doivent puiser leur eau dans des mares, des étangs ou des marais ; cette eau n'a de potable que le nom.

La superficie de ces étangs naturels diminue sans cesse au cours de l'été, pour atteindre son étendue minima vers les mois de novembre et décembre.

2. Le paysan tente aussi d'exploiter les *nappes souterraines*, les conditions hydrologiques s'avérant assez favorables localement.

Sur tout le pourtour de la région, et notamment dans le piedmont des collines, la nappe aquifère n'est pas très profondément enfouie dans le sol : un puits de 5 à 6 mètres suffit en général pour l'atteindre. Cette nappe est évidemment sujette à des variations saisonnières dont l'amplitude atteint dans les cas extrêmes 3 à 4 mètres. L'endroit où elle se rapproche d'avantage du sol doit donc être choisi.

Certains indigènes sont spécialisés dans cette prospection qui, en général, tient plus du bon sens que de la magie. C'est à eux que le chef du village s'adresse avant tout déplacement de l'habitat. La plupart du temps, le puits sera creusé dans le lit à sec d'un petit ruisseau (Mwimbwa pour Mangombo, Katepe pour Lupashia et Makito etc.) ; mais parfois le puits est creusé à quelque distance de la vallée, comme à Kinsamba, juste en contrebas du village.



CARTE 12. — Répartition des villages par rapport au réseau hydrographique.

— Commentaire de la carte 12.

a) Dans la Mufuvya : L'ouest de la plaine Mufuvya est habité ; la Dikulwe et ses affluents principaux sont pérennes et les villages ont eu des possibilités d'installation assez riches.

Pour le village de Makungu, par exemple, nous connaissons, par la tradition orale 17 emplacements auprès de marais, rivières

ou têtes de source du réseau de la Dikulwe. La moindre mare, à 20 km à la ronde, est connue de ces chasseurs habitués d'ailleurs à y guetter le gibier assoiffé en fin de saison sèche.

Le sud du bassin est plus favorisé, du moins dans sa partie centrale. La réponse de l'homme aux conditions hydrologiques y est assez remarquable. Le débouché du moindre ruisseau est souligné par la présence de villages, qui sont autant de relais sur la route de Kolwezi-Jadotville.

Cependant, l'influence du réseau routier marque secondairement la position du village sur le cours d'eau.

Plus importants en nombre sont les habitants des bords du Kiziba Pande. Cet étang ne s'assèche jamais et est alimenté par la Mulungwishi ; il ne faut pas voir, ici non plus, l'influence des seules conditions hydrologiques ; dans ce cas également, d'autres éléments, agricoles, historiques et sociaux ont déterminé ce rassemblement d'hommes sur les rives du grands étang.

A l'est, le peuplement est très localisé et peu important, si on excepte le chef-lieu Pande. On peut expliquer cet état de fait par l'absence presque complète de rivières sur l'interfluve Mufuvya-Lufira, surtout dans sa partie centrale et sur le versant Mufuvya.

Dans tout le nord-est de la région, la Bunkeya, seule rivière pérenne, constitue un élément de fixation des populations aux confins septentrionaux du territoire des Basanga.

Au nord de la Mufuvya proprement dite, il n'existe que deux villages, Kapanda et Shyamwange, qui s'alimentent respectivement à la Kitana et à la Kakoma, toutes deux pérennes.

Dans le centre de la plaine, les choses vont un peu différemment : la plupart des rivières ont un aspect d'*oued* en saison sèche et ne parviennent pas à la Mufuvya.

Plus favorisés seraient les paysans installés aux abords de cette dernière rivière ; ils sont, paradoxalement, très peu nombreux.

Si impératif que soit le facteur « eau », son influence est donc concurrencée par d'autres éléments.

Le besoin d'eau est particulièrement pressant pendant toute la saison sèche ; par contre, l'élément liquide devient une véritable calamité dès le mois de janvier. A ce moment, toutes les rivières débordent, les plaines de Bondo, de la Kanikwa, de la Lukashya, de l'entre Katepe-Silomba, de la Kabunda, de la Mupapasi regorgent d'eau. C'est pourquoi on évite d'établir les

villages dans des plaines elles-mêmes ; on en occupe les bords (Matafu, Saya) ; on s'installe sur des petites levées naturelles (Lupashya, Saya, Shenteli, Shiampenge, Pitrosi, T. P. Katepe, Kimbwa, etc...), sur les versants des collines (Dilomba, Shyamwange, Walunda), en dehors des zones d'inondation des vallées affluentes (Kapenga, Tambo II).

L'emplacement du village reflète donc un compromis entre le désir de s'alimenter facilement en eau et celui d'éviter les marais intermittents.

*b) Dans le bassin de la Lufira*, il faut distinguer deux formes de peuplement : celui des habitants des rives du lac de retenue et celui des paysans de la zone non bordière.

Chez les premiers, le problème de l'eau ne se pose pas. Pour l'établissement de ces villages, le problème de la qualité de l'eau n'a pas l'importance que nous lui attribuerions. Peu soucieux de la qualité de son eau, l'indigène la puise directement dans le lac.

A l'intérieur des terres, le problème est plus aigu ; sauf dans les grandes plaines alluviales, l'eau est rare et, même à l'intérieur de celles-ci, sa captation comporte par endroits certaines difficultés.

1) *Dans les bourrelets de collines* qui entourent le lac, l'eau est rare, particulièrement dans la région comprise entre la Buluo et la Luambo, ainsi qu'au sud-est dans la région de la haute Lupembashi-Luafi-Mwera.

Le rebord sud des monts Koni est rigoureusement arhéique sauf au nord-est de la vallée de la Kiteshi. Ce sont des zones pour ainsi dire désertes.

Vers le sud, au contraire, la région est peuplée. Un certain nombre de villages sont établis à l'entrée de la Lufira, dans la plaine.

De fait, les conditions hydrologiques y sont infiniment meilleures.

2) *Dans les grandes plaines alluviales*, il n'existe aucun village à leur embouchure dans le lac.

Il serait donc erroné de croire, que ces grandes plaines sont intensément habitées, par suite de la facilité qu'on y trouve à se procurer de l'eau.

Certes, elles ont attiré l'homme, mais il s'est installé presque toujours à leur limite et à des endroits bien précis qui, s'ils sont



bien situés au point de vue de leur approvisionnement en eau, répondent à bien d'autres nécessités : pédologiques et économiques.

Comme exemple de cette influence répulsive des surfaces marécageuses, nous citerons les déplacements de villages opérés jusqu'à l'intérieur des terres par l'engorgement saisonnier des plaines alluviales consécutif à l'établissement de la Retenue de Mwadingusha.

La *carte 12* nous montre, grâce aux levés conjugués du botaniste STREEL et du géographe, les plages des vallées intérieures inondées en saison des pluies. Cet engorgement a provoqué le déplacement de plusieurs villages (Mangombo, Mwepo, Kapeya dans la vallée de la Kalonga ; Muketo, Mubemba dans celle de la Luambo).

Kiembe est le premier village qu'on rencontre en descendant de la zone des collines du sud-est vers la Mwera. Encore est-il en contrehaut de la rivière à son débouché dans la plaine. Si la plupart des villages de la chefferie sont concentrés en deux groupes, l'un dans la vallée de la Mwera et l'autre plus au nord au delà de la crête de partage avec la Luembe, ce n'est pas seulement pour assurer leurs besoins en eau, ni en vue des cultures de saison sèche, mais aussi pour profiter des avantages économiques de la route SOGEFOR qui traverse la région du sud au nord (voir p. 102).

Il est néanmoins significatif de constater qu'au delà de ces villages, on quitte les vallées, mais on voit aussi disparaître toute vie humaine jusqu'à la traversée de la Luembe ; or, celle-ci court parallèlement à la route mais 2 km à l'est.

Sa faible densité a permis ici à la population de choisir les meilleurs endroits.

La plaine des Kisungu est très faiblement habitée : c'est peut-être l'endroit où se marque le mieux cette alternance de sécheresse steppique et d'humidité de marais. La population peu abondante qui l'habite, s'est installée sur sa bordure occidentale ; l'eau n'y est pas plus abondante qu'à l'est de la plaine, mais les possibilités de l'économie halieutique sont ici l'élément attractif (voir p. 182).

La vallée de la Luambo est aussi un milieu bien curieux.

La répartition des hommes y a varié au cours de la période historique récente. Pourtant le cours inférieur est inhabité si on excepte le village de Muketo à 2 km de l'embouchure ; celle-ci est plutôt un delta marécageux qu'un net estuaire ; un petit

étang, le Tshangalele en occupait jadis un des bras. Dans le cours moyen, la présence de populations est due en partie à un essai de réorganisation agraire, basée certes sur la présence d'eau d'irrigation, mais tout autant sur la présence des terres les moins médiocres de la plaine entière.

#### Conclusion.

Dans le compartiment de la Mufuvya comme dans celui de la Lufira, l'eau joue un rôle très important dans la localisation des hommes ; c'est inmanquable dans une région où, pendant six mois au moins, il ne tombe pas une goutte d'eau.

Mais l'homme, en tenant compte des impératifs de ce facteur, a tenté, dans la mesure du possible, de conserver vis-à-vis de lui une certaine indépendance, soit qu'il ait été sollicité par d'autres éléments du milieu et certaines nécessités de ses techniques sociales, soit qu'il ait eu à se préserver du caractère excessif des conditions hydrologiques.

Il n'en reste pas moins vrai que l'eau joue dans la vie de ces hommes un rôle obsédant ; la preuve peut se trouver dans les nombreux lieux-dits qui signalent la moindre mare ou le moindre tapis d'herbes vertes marquant la présence d'eau à faible profondeur en saison sèche (Kinwabalembe, près de Kapaso).

Témoins de cette influence sont aussi les noms de certains villages désignant aussi la rivière qu'ils bordent (Kabale, Ndakata, Luambo), l'adjonction du nom du village à celui de la rivière (Mukata ya Dilomba, Pande ya Kabungu) ou les noms de marais qui évoquent l'origine d'une dynastie ou d'un peuple (Kiziba Pande, Kilemba).

Nous nous trouvons donc en présence d'un milieu où se fait encore puissamment sentir le déterminisme des conditions géographiques. Les efforts de l'homme pour y échapper sont freinés par l'insuffisance de ses techniques. Ainsi donc la zone d'établissement des villages est réduite ; la limite de l'inondation en saison des pluies en borne l'extension vers la plaine centrale, si ce n'est sur les levées naturelles ; en saison sèche, le lieu des points où l'on peut atteindre la nappe par un puits peu profond (5 à 6 mètres maximum), en marque la limite supérieure. Cette dernière limite est évidemment peu précise et varie en altitude d'un endroit à

un autre. Elle ceinture cependant notre dépression de vastes surfaces inhabitables.

— Influence des techniques européennes.

Les techniques de forage importées d'Europe avec la colonisation belge n'ont en rien modifié les rapports entre la répartition des hommes et les conditions hydrologiques.

L'Administration belge s'est efforcée d'améliorer la captation des eaux dans les endroits habités ; elle n'a pas eu comme intention d'étendre le peuplement en créant des conditions favorables dans de zones désertes.

Son but, comme nous le répéterons souvent dans la suite, a été de fixer la population sur place, ou d'amener une concentration de celle-ci autour des chefs-lieux de chefferies, le long d'axes routiers importants.

Il en résulte que son intervention n'a en rien modifié la trame du peuplement en fonction de techniques nouvelles d'exhaure des eaux souterraines.

Le *tableau VII* nous montre la répartition des puits d'eau potable forés en 1958 dans la dépression.

Tableau VII. — Puits forés dans la dépression.

	Village	Nombre de puits
Bassin Mufuvya :	Pande	3
	Kapenga	1
Bassin Lufira :	Luambo	1
	Kisunka	1
	Mwelwa	3
	Kishiala	1
	Mulandi	1
	Katanga	1
	Lukoshi	1
	Katobio	1
	Shakapote	1
	Kasumbalesa	1
	Kalebuka	1
	FULREAC (Mangombo)	1

Il est la démonstration des observations faites plus haut. Il montre aussi l'inégale répartition des forages entre les deux bassins constituant la dépression, la Mufuvya étant défavorisée par rapport à la Lufira (4 forages contre 14).

On note par ailleurs le pourcentage relativement élevé des forages sur le pourtour du lac (11 sur 18, soit 60 %).

Enfin, il faut constater ici combien ce nombre de forages est dérisoire par rapport aux besoins de la région. Nous reviendrons sur ce point dans les conclusions finales du travail.

### C. Le rôle des agents pathogènes.

C'est dans l'étude d'un milieu tropical, le rôle le plus difficile à définir. L'absence de statistiques générales valables, la complexité de l'écologie des agents pathogènes, l'apparition de phases épidémiques violentes dont l'origine est difficilement décelable, l'extrême variété et l'empirisme des avis enregistrés, le mutisme sage de nombreux spécialistes sont autant de difficultés à l'approche du problème.

— Les endémies et les épidémies.

Il n'existe plus à proprement parler dans la région étudiée d'endémies graves qui auraient de profondes répercussions sur le nombre et la répartition des hommes.

*La maladie du sommeil* par exemple, est pour ainsi dire inconnue. Les très rares cas enregistrés jusqu'ici étaient le plus souvent le fait de porteurs de trypanosomes venus de la basse plaine de la Lufira. La mouche *glossina palpalis* ne vit pas à l'altitude à laquelle nous nous trouvons.

Toutefois, nous sommes dans une région frontière de cette maladie. En particulier la vallée de la Lufira à Koni a été jadis le théâtre d'épidémies graves de trypanosomiase [66]. Dès qu'on descend en dessous de 1 100 mètres, il est possible de trouver *glossina palpalis* en suivant les galeries forestières bordant les rivières à leur sortie du plateau. On ne peut donc fixer à la maladie une limite altitudinale absolue puisque le simple fait de descendre de Katongo à Koni par les galeries fait passer l'individu dans une zone éventuellement endémique (1).

(1) D'autre part, il n'est pas sûr que *Glossina morsitans*, qui abonde dans notre région, surtout dans les endroits marécageux à inondations périodiques, ne puisse transmettre à l'homme *Trypanosoma rhodesiense*. A notre connaissance, ce n'est pas vérifié dans la région qui nous intéresse.

La localisation de la zone endémique est d'ailleurs parfois fort surprenante : un des chefs de notre région, PANDE MUMBA, dut, à la fin du siècle dernier, déplacer sa résidence de Koni à la Luivi pour échapper à la maladie. Or la Lufira à Koni est environ à 1 000 m d'altitude et le site de Pande Mumba à la Luivi à environ 1 025 m. La seule différence entre les deux rivières est que la végétation arborescente est moins développée le long de la Luivi.

La maladie du sommeil à sa limite altitudinale, n'a donc guère eu d'influence sur notre région ; au contraire, la position favorisée de la dépression y a attiré à certains moments de l'histoire les populations de la plaine de la Lufira au nord des monts Koni.

Vers 1910, on assiste à la migration des Yeke et de populations alliées Sanga, de Lukafu où était installé le poste de l'État, à Bunkeya, ancienne capitale de Msiri. Ce retour de populations à leur ancien chef-lieu eut pour cause une épidémie de trypanosomiase envahissant toute la région du poste de Lukafu <sup>(1)</sup>.

Une partie des Sanga (dont Kabale par exemple) a reflué à cette époque au delà des monts Dipompa vers le sud, c'est-à-dire dans la dépression des rivières Mufuvya et Lufira. Toutefois, l'importance réelle de cette migration nous est inconnue.

La *malaria* est endémique mais l'indice plasmodique de la région n'est pas spécialement inquiétant. Il n'existe aucun foyer hyperendémique, même dans la région du lac.

Les deux vecteurs principaux, *Anopheles gambiae* et *Anopheles funestus*, sont présents et leur répartition respective varie suivant l'endroit considéré en fonction de leur écologie propre.

D'autre part, la saison sèche constitue une période de remittance, le nombre des moustiques diminuant progressivement du mois de juin au mois d'octobre.

En général, l'indigène fait montre d'une certaine accoutumance à l'égard de l'endémie. Mais cette résistance, sorte d'auto-vaccination, n'existe pas chez les enfants en bas âge. La mortalité due à la malaria est, chez eux, particulièrement élevée (1/3 des décès).

La difficulté de la lutte réside dans l'impossibilité de rompre le cycle homme-anophèle. La désinsectisation des huttes est certes

<sup>(1)</sup> Le poste de l'État fut d'ailleurs également déplacé à Bunkeya pour la même raison.

un progrès, mais la prophylaxie chimique n'est guère développée, les indigènes n'usant d'anti-malariques que lors d'une forte crise.

Il faut accorder une certaine importance à la *Variole épidémique*. Elle a eu par le passé des conséquences catastrophiques sur le peuplement de certaines chefferies. Elle est encore à l'heure actuelle la cause du décès de dizaines de personnes, dans la région du lac notamment. Son importance a certes décru, mais l'effort déployé pour sa prophylaxie ne rencontre pas dans bien des cas l'assentiment et une discipline sociale suffisante de la masse indigène <sup>(1)</sup>.

Les archives de l'État Indépendant nous signalent que, avant 1910, trois épidémies de variole ont ravagé la chefferie de Lukoshi. Ces épidémies se déclarent à un moment d'anarchie complète provoquée par les razzias des Wabundu et les incursions des pillards Baluba ; l'hécatombe est telle qu'en 1912 le Commandant BRASSEUR dénombre encore 250 habitants dans la région <sup>(2)</sup>.

En 1924, une nouvelle épidémie frappe toute la population du Territoire de Luishia. La population de la chefferie de Katanga passe en un an de 3 253 à 2 980 habitants ; celle de Kiembe de 1 738 à 1 516.

Dans chacune des chefferies l'épidémie fait une centaine de victimes chez les enfants <sup>(3)</sup>.

En 1935 une nouvelle épidémie ravage la région. L'Administration en profite pour procéder au regroupement de certains villages atteints par le fléau, comme ceux de Mangombo-Mwepo en chefferie de Katanga.

*Les affections gastro-intestinales* et notamment la bilharziose. Elles sont très répandues, mais causent peu de décès parmi la population actuelle [28, p. 42-43].

Les baignades fréquentes dans les rivières infestées par les cercaires et le manque total d'hygiène provoquent la bilharziose chez la plupart des enfants. Bien qu'en principe cette affection ne

(1) La sorcellerie, notamment, joue encore un rôle néfaste dans cette lutte en créant chez bien des paysans une réaction de méfiance à l'égard de la vaccination. Cette méfiance peut aller jusqu'à la panique et la fuite en brousse lors du passage de l'agent sanitaire.

(2) En 1957 la chefferie comptait 2 443 habitants.

(3) La diminution de la population masculine ne s'explique pas seulement par la variole, car, à l'époque, un grand nombre d'hommes émigraient seuls chaque année vers le centre industriel de Likasi.

soit pas mortelle, les troubles qu'elle provoque chez ces jeunes organismes diminuent leur résistance à d'autres maladies.

*Les carences alimentaires.* Le milieu indigène est particulièrement démuné contre cette forme de la faim : la malnutrition.

Les plus graves sont certainement les carences en protéines animales et en matières grasses. Beaucoup moins fréquentes dans la région du lac, qui jouit de possibilités meilleures, pêche et standing de vie permettant l'achat d'huile de palme, elles sont manifestement plus répandues dans la Mufuvya, dont les principales ressources en protéines animales sont fournies par la chasse. Les restrictions apportées à l'exercice de celle-ci dans la partie occidentale de la plaine (p.129) n'ont pas, à notre avis, contribué à rétablir l'équilibre de l'alimentation. Il est heureux, dans une certaine mesure, que le braconnage existe, pour autant qu'il est destiné à l'alimentation du village <sup>(1)</sup>.

La sous-alimentation qualitative est donc la seule forme de faim ordinaire existante dans la région ; normalement, les indigènes de la région sont suffisamment nourris <sup>(2)</sup>.

Au contraire, chez les enfants en bas-âge, une nutrition inadéquate produit de fréquents accidents intestinaux et l'apparition du kwashiorkor.

Toutefois, l'équilibre quantitatif lui-même est précaire.

Lors de la création de la réserve de chasse de la Mufuvya, les populations de plusieurs villages furent déplacées peu avant les récoltes. La famine qui s'en suivit emporta trois enfants ; la région de Shiampenge, où ces populations furent transplantées, était incapable de fournir immédiatement le surplus alimentaire nécessaire aux nouveaux venus, par ailleurs fort désargentés.

En 1931, la partie orientale de notre région a subi une invasion de sauterelles ; leur centre de dispersion primaire était au lac Moero ; le centre secondaire dans les marais de Fwembe sur la Luembe.

Une partie notable des récoltes fut détruite en chefferie de Kiembe, notamment la totalité des cultures de Kingombe et Kalasa.

La production générale de la région était si faible, que le chef de poste dut faire parvenir 4,5 tonnes de farine de manioc et maïs à la

<sup>(1)</sup> Il en existe un autre destiné à la vente et dont l'effet est de produire des hécatombes dans les troupeaux de la région. Ce braconnage est d'ailleurs aussi bien pratiqué par les Européens que par les autochtones.

<sup>(2)</sup> C'est la conclusion à laquelle aboutissent les enquêtes nutritionnelles menées en 1957-1958 par la Mission FULREAC [39].

population sinistrée. Le même problème se pose, l'année suivante, pour la chefferie de Katanga où huit villages sont frappés par la disette à la suite d'un vol d'acridiens ; 17 % des cultures sont détruites et l'Administrateur doit prévoir l'envoi mensuel de 7 800 kg de vivres à ces populations. Ainsi, à cette époque, la marge de sécurité en vivres paraît relativement faible.

Quoique améliorée actuellement, depuis l'imposition des cultures de manioc, elle est encore par endroits relativement réduite.

*En résumé*, la région traitée ici a subi et subit encore, mais dans une mesure infiniment moindre, l'action d'agents pathogènes qui limitent l'accroissement de la population.

Parmi ces agents, il faut surtout mentionner :

- 1) Les maladies propres à l'enfance et les endémies contre lesquelles l'enfant n'a encore pu s'immuniser (malaria, affections gastro-intestinales) ;
- 2) Les formes malignes de certaines endémies et épidémies (la variole surtout) ;
- 3) Les calamités naturelles qui ont joué, surtout avant 1935, une action importante sur la démographie en privant certaines populations de vivres.

Comme on l'a vu, il n'a pas été possible de chiffrer les effets de ces fléaux.

Des exemples significatifs ont pu être relevés par-ci, par-là dans les rapports de route des agents ou certaines statistiques médicales. Celles-ci n'ont jamais qu'une valeur d'indication, de nombreux cas n'ayant pu être connus.

Ces indications permettent cependant de considérer comme suit l'évolution de la morbidité :

Au cours de la période de 1890-1920 la mortalité semble importante dans la région. L'insécurité des années 1890 et l'anarchie politique qui a suivi, provoquent l'extention de certaines endémies, à cause surtout des migrations de la population. La maladie du sommeil atteint les Basanga qui ont suivi les Bayeke à Lukafu. La variole décime les Bena-Ngoni.

Dans la période 1920 à 1930 ; peu de renseignements sont disponibles ; les épidémies et notamment la variole, font encore des ravages importants.

De 1930 à 1940, une lutte acharnée contre la maladie est en-



gagée ; il s'en suit une décroissance de la mortalité infantile ; le secours contre les calamités naturelles est organisé, puis des cultures réduisant le danger de famine sont imposées.

De 1940 à 1945 le personnel réduit du territoire n'a plus guère le temps de s'intéresser aux statistiques de morbidité. Aucun chiffre ne figure aux archives.

De 1945 à 1959, le rôle des complexes pathogènes sur la répartition des hommes paraît nul.

Les endémies existent mais sont sévèrement combattues et jugulées. Elles ne semblent plus avoir un effet limitatif sur le nombre des hommes.

## II. Le rôle du milieu humain.

### A. Facteurs démographiques.

Au cours de la première partie, un examen de l'évolution générale de la population a été établi. Il a révélé la présence de phases d'expansion entrecoupées de périodes de régression et une augmentation finale importante depuis les environs de 1955.

De plus, certains des groupements étudiés présentaient des variations assez particulières du nombre de leurs habitants.

Quelles causes déterminent cette évolution inégale du nombre des habitants de chaque groupe ?

On peut penser à une démographie inégalement satisfaisante. Nous avons donc tenté de réunir des chiffres concernant cet aspect du problème. Sans vouloir faire œuvre de démographe, nous nous sommes demandé si l'accroissement qui aboutit à la formation de la population *actuelle* provient du relèvement du taux de natalité ou de la diminution du taux de mortalité.

#### 1. NATALITÉ.

Il n'est malheureusement pas possible d'obtenir les taux de natalité par groupement. En 1957, le territoire de Kambove avait un taux moyen de natalité de 47 ‰ et un taux moyen de mortalité de 19 ‰. Le croît naturel est donc de 28 ‰, ce qui correspond à un doublement de la population en 25 ans [59].

Bien entendu, ce chiffre comprend une importante population

non rurale (Kambove-Shinkolobwe) et est plus élevé que celui du taux d'accroissement des ruraux purs.

Les sondages démographiques que nous avons effectués dans les villages d'agriculteurs de la région fournissent des chiffres compris entre 30 et 40 ‰.

Les chiffres mentionnés p. 39 indiquent cependant un quasi doublement de la population en 10 ans ; est-ce là une conséquence de la natalité ?

Au lieu du *taux de natalité*, donnée fatalement imprécise dans un pays où la statistique est encore dans l'enfance, nous avons considéré l'évolution du rapport du *nombre d'enfants à la population totale*.

Les résultats de ces calculs sont figurés par des graphiques de la *figure 2*.

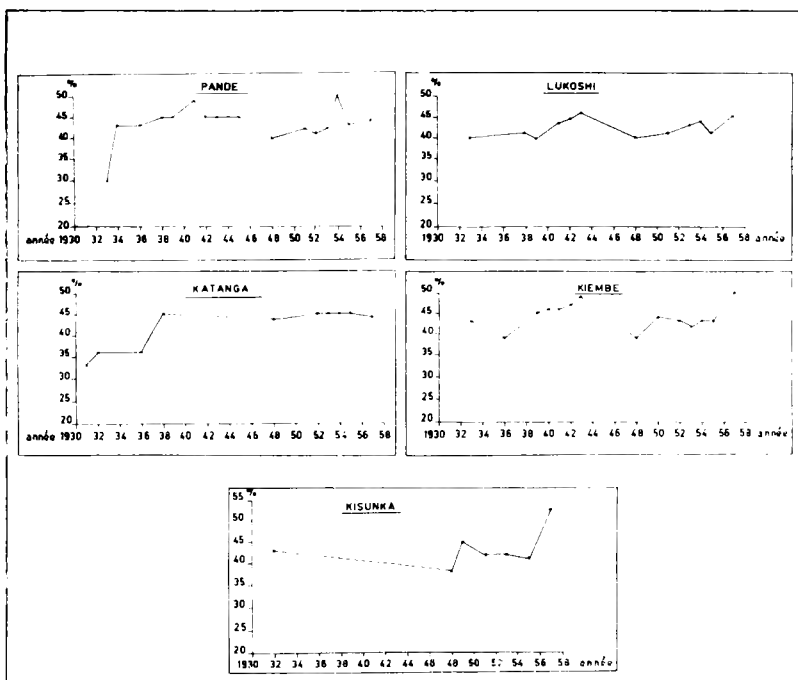


FIG. 2. — Évolution du pourcentage d'enfants par rapport à la population totale.

— Rapport enfants/population totale.

Les graphiques sont caractérisés par des variations brusques.

Toutefois ces variations sont d'amplitude relativement faible, sauf pour certains groupements et pour la fin de la période envisagée.

Ces variations brutales ne sont pas dues en premier lieu à l'accroissement de la natalité, ce qui produirait une courbe continue d'accroissement, mais à de fortes variations dans le nombre des adultes.

Ainsi, dans le cas du groupement Kisunka, l'accroissement du pourcentage d'enfants en 1957 est dû à l'arrivée dans la région de nouvelles familles provenant d'ethnies très prolifiques ; au cours de la période précédente, le pourcentage d'enfants avait diminué concurremment à l'augmentation du nombre des hommes. Ce fait insolite est dû à ce que les hommes nouveaux venus n'étaient pas encore accompagnés de leurs familles.

Nous avons illustré par des pyramides d'âge l'augmentation du pourcentage des enfants dans le groupement. Les diagrammes de la *figure a* et *b*, 3 en fournissent deux exemples.

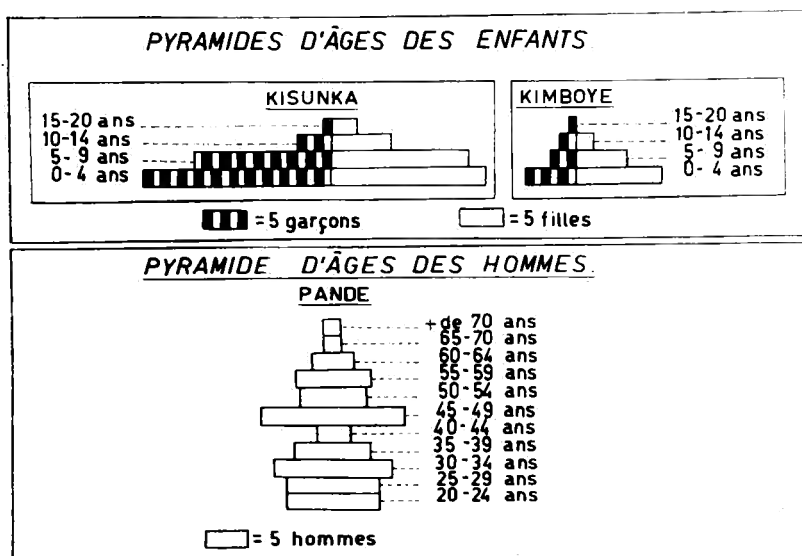


FIG. 3. — Pyramides d'âges :

a & b) Enfants à Kisunka et Kimboye ;

c) Pyramide d'âges des hommes à Pande.

On y note l'exiguïté de la classe de 15 à 20 ans, mais par contre, l'ampleur de la classe de 0 à 5 ans.

Les variations brutales que manifestent les classes ne peuvent s'expliquer par des phénomènes démographiques naturels.

Le cas du groupement de Katanga est aussi démonstratif (*figure 4*). On constate une augmentation assez sensible du nombre d'enfants vers 1952. Toutefois, le pourcentage des enfants dans la population n'est pas en forte augmentation ; ceci provient du fait que le nombre d'hommes a, lui aussi, augmenté à la même époque dans une mesure appréciable ; il s'agit donc pour une grande part d'enfants accompagnant leurs parents, ceux-ci revenant au village (<sup>1</sup>).

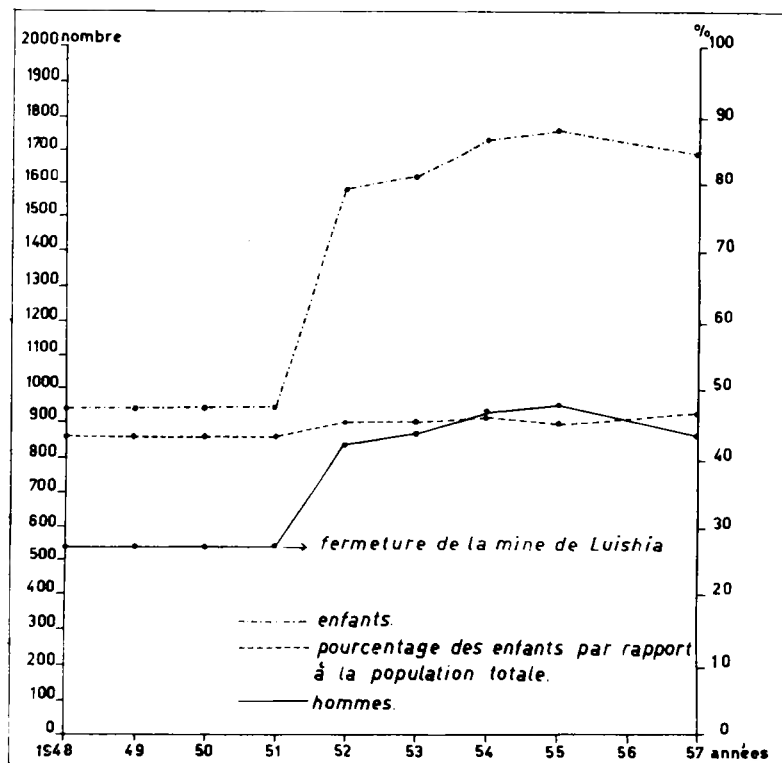


FIG. 4. — Évolution comparée du nombre des hommes et des enfants dans le groupement de Katanga (1948-1957).

L'augmentation subite du nombre des adultes ne provient-elle pas de la présence d'un grand nombre d'hommes très jeunes ?

(<sup>1</sup>) En effet, la fermeture de la mine de Luishia a entraîné le retour de bon nombre de travailleurs en milieu coutumier.

Une analyse de diagrammes établissant la structure par âges des hommes infirme cette hypothèse.

La pyramide d'âges pour les hommes du village Pande (*figure 3*) est démonstrative de l'évolution de la population. On y note l'irrégularité dans l'importance des classes. La faiblesse du nombre des hommes nés au cours de la première guerre mondiale ainsi qu'au cours de la période comprise entre 1920 et 1925. Le redressement des années 1930 est assez notable, mais la base est malgré tout étroite (classes les plus jeunes actuelles).

Par ailleurs, les rares données démographiques datant de l'époque de 1934, c'est-à-dire correspondant aux plus jeunes classes d'âges actuellement adultes, signalent des taux de natalité de 28 ‰, inférieurs aux taux actuels (A. T. K.).

Les effets de cette natalité étaient d'ailleurs, à l'époque, fortement compromis par une importante mortalité infantile.

## 2. LA MORTALITÉ.

On a défini plus haut (p. 63) l'influence de la morbidité sur le peuplement, en insistant sur l'importance des maladies infantiles. Quelques chiffres trouvés ça et là dans les documents administratifs permettent de s'en faire une idée.

En 1927, une enquête effectuée par sondages nous apprend que sur 1 283 enfants conçus, il y a eu 131 fausses-couches et morts-nés, soit plus de 10 % et que 376 sont décédés en bas-âge. On peut donc estimer qu'à cette époque 1 enfant sur 2 à peu près mourait en bas-âge ou à la naissance.

En 1930, le taux de mortalité infantile dans la sous-chefferie de Tambo (groupement de Pande) est de 48 ‰ ; il n'est plus que de 26 ‰ en 1934. [A. T. K.] Actuellement les taux de mortalité infantile dépassent encore 20 ‰.

## Conclusions.

Il serait faux de considérer que les accroissements de population que nous constatons actuellement sont dus au jeu de simples phénomènes démographiques.

L'augmentation n'est donc en rapport, ni avec une brusque augmentation des naissances à l'heure actuelle, ni avec une période d'expansion démographique il y a une génération.

Certes, le taux de natalité s'est amélioré et la mortalité infan-

tile a diminué : mais ces phénomènes sont assez récents en brousse et n'ont pas encore eu de profondes répercussions sur l'évolution de la population.

C'est vers d'autres facteurs qu'il faut se tourner pour trouver une explication satisfaisante au phénomène observé.

L'analyse des faits conduit cependant à une conclusion intéressante.

Si les variations de la population sont sous la dépendance de causes autres que la démographie, celle-ci s'adapte immédiatement à la nouvelle situation découlant de ces variations.

Dès que la population se reconstitue, le nombre d'enfants augmente également.

La démographie de la région témoigne donc d'une étonnante souplesse.

## **B. Les mouvements migratoires.**

### **Remarque préliminaire.**

Les déplacements de populations ont joué un rôle très important dans la constitution du canevas actuel de la répartition. Les deux chapitres précédents l'indiquaient déjà.

La mobilité géographique, très grande dans le monde bantou, a été et est encore l'élément le plus caractéristique du milieu humain dans le Haut-Katanga industriel.

L'industrialisation n'est cependant pas la seule cause de ces mouvements migratoires.

D'autres transformations économiques dépendantes ou indépendantes de l'industrie, des événements historiques antérieurs à la colonisation, les mesures administratives, la politique coutumière actuelle, les structures sociales enfin, ont aussi provoqué des déplacements de population.

Tous ces mouvements ont marqué de leur empreinte la répartition actuelle des hommes. Il est donc absolument indispensable de les considérer chacun en particulier.

Nous examinerons successivement, dans trois chapitres :

a) Les migrations liées au contexte historico-politique. Parmi celles-ci nous distinguerons :

— Les mouvements migratoires concourant à la mise en place des populations étudiées dans la région ;

— Les migrations résultant des conquêtes et de l'histoire politique ancienne ;

— Les mouvements de population liés à l'établissement de la colonisation belge ;

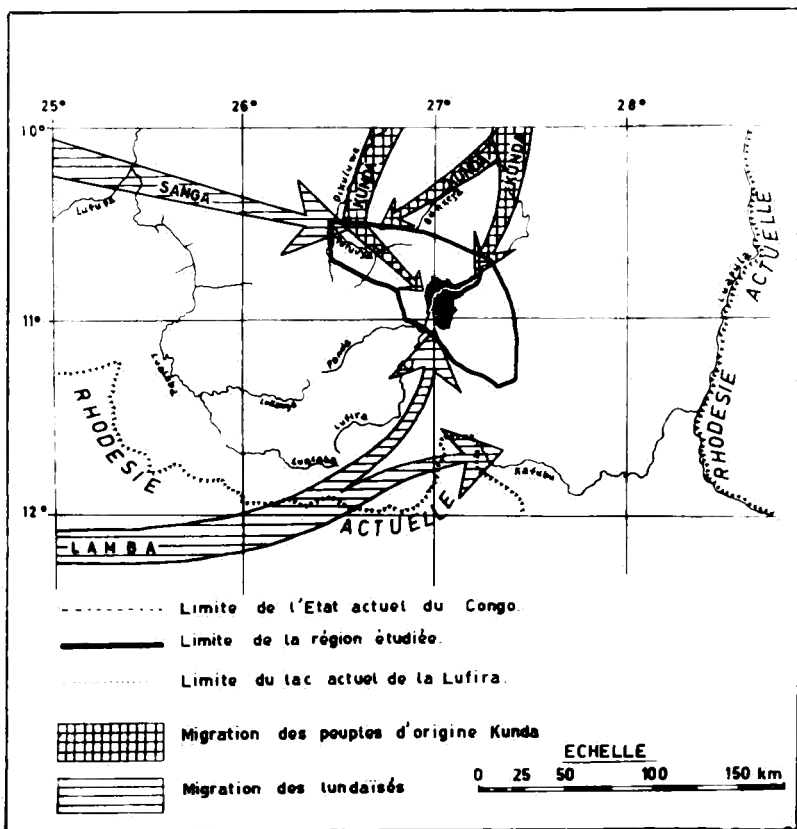
— Les déplacements de population dus à la politique coutumière actuelle.

b) Les migrations liées à l'évolution industrielle de la région.

c) Les migrations dues à des causes ethniques et sociales.

a. MIGRATIONS LIÉES À L'HISTOIRE POLITIQUE.

1. La mise en place des populations étudiées (carte 13).



CARTE 13. — La mise en place des populations étudiées.

L'exposé qui va suivre est principalement le fruit de recherches personnelles ; elles ont eu pour objet la reconstitution de la tradition orale des populations autochtones <sup>(1)</sup>. On a également consulté avec fruit et comme moyen de recoupement des renseignements verbaux fournis par l'indigène, l'histoire des premiers pionniers et des missionnaires, les rapports et publications du personnel territorial.

Parmi ces dernières, il faut signaler surtout le travail de M. F. GREVISSE, riche de renseignements précis [35].

Des observations personnelles d'ordre ethnographique ont été aussi utilisées pour confirmer certaines hypothèses.

On a consulté les travaux plus généraux de VAN MALDEREN [75], BAUMANN et WESTERMANN [4]. On a enfin pris l'avis de spécialistes de l'ethnographie, comme M. B. WALDECKER du Musée Léopold II d'Élisabethville et M<sup>lle</sup> O. BOONE du Musée de Tervueren.

Il est peu utile pour cette étude de savoir si oui ou non les premiers occupants de la région étaient pygmoides. De toute façon ils ont disparu.

Leurs successeurs, mieux connus, sont d'origine Kunda. Ils se sont maintenus jusqu'à présent dans la population locale. A une date totalement indéterminée, ils ont traversé les monts Dipompa et Koni en venant du nord. Ces Kunda se déplaçaient en petits groupes de chasseurs. Selon leurs dires, la région était déserte (voir *annexe 7*).

Dans la deuxième moitié du 18<sup>me</sup> siècle au plus tôt, c'est-à-dire au maximum il y a douze à treize générations de chefs, on assiste à la mise en marche vers l'est de populations lundaïsées (Aruund). Les guerriers proprement dits sont suivis ou accompagnés de colons agriculteurs.

L'objectif des conquérants est d'étendre leur aire d'influence au détriment des Bemba-Aushi, du Luapula-Moero. Les migrations se font selon deux voies distinctes.

L'une suit la crête de partage Congo-Zambèze ; y participent, des populations appelées Lamba et qui sont encore établies à l'heure actuelle dans le territoire de Kipushi et en Rhodésie du Nord.

En ce qui concerne la région ici étudiée, l'immigration de ces Lamba et apparentés se fait de manière très progressive. Les

(1) Plus de 80 interviews nous ont permis de démêler, dans une mesure convenant au but poursuivi, la trame confuse de cette période préhistorique.



groupes migrants sont le plus souvent réduits à une lignée, c'est-à-dire l'ancêtre commun accompagné de sa famille ; quelques « clients » le suivent également.

A la vague venant du sud-ouest, appartient aussi les Bantembushi de Kisunka.

L'autre voie de migration débouche dans la région par le nord-ouest, par le Lualaba ; c'est celle qui sera suivie, d'une manière générale, par les populations appelées actuellement Sanga et les groupes apparentés (comme les Bashimba Bena Nge) (voir *annexe 7*).

*Remarque.*

A l'époque où se produisent ces migrations, deux populations occupent déjà la région, outre les Kunda : ce sont les Bena Ngulube, confinées actuellement dans le groupement de Mulandi et des populations assez mystérieuses, vraisemblablement apparentées aux Kunda et occupant les gorges de la Lufira près des chutes Cornet.

Les migrations venues du sud-ouest et du sud aboutissent à l'installation de *plusieurs groupes apparentés dans les endroits suivants* : La Panda inférieure, la Lufira à son entrée dans la plaine de Kapolowe (actuellement recouverte en grande partie par le lac de retenue), le terroir appelé « Ditemba » le long de la Mwera à son entrée dans la plaine et le « Kilemba » entre les rivières Luafi et Lupembashi, la Lufira enfin aux abords des chutes Cornet (voir *annexe 5*).

Les migrations venues du Lualaba aboutissent elles aussi à un *peuplement par taches* ; les Bashimba Bena Nge, arrivés parmi les premiers, s'établissent au confluent de la Mufuvya avec la Dikulwe. Les Sanga, alliés par le sang aux Kunda, refoulent ceux-ci sur le versant méridional des monts Dipompa et s'établissent tout d'abord aux environs du marais de Bondo, près de la rivière Kipwisi, ensuite sur les rives du Kiziba Pande.

Les Bantembushi de Kisunka s'établissent près de l'embouchure de la Luambo, après avoir assimilé ou exterminé les Kunda qui s'y trouvaient [35, p. 97].

Des rapports d'allégeance, d'amitié, des conflits, se dessinent entre les nouveaux maîtres de la terre. Le peuplement reste limité à des îlots entre lesquels les limites territoriales sont mal définies.

Quant à l'importance de ce peuplement, nous n'avons obtenu aucun renseignement précis. Ses formes étaient quelque peu différentes de ce que nous connaissons actuellement : les puissants chefs de familles possédant une nombreuse « clientèle » rassemblaient leurs gens dans de gros villages, éventuellement palissadés en cas d'insécurité. Mais bon nombre de pères de famille résidaient dans leurs champs, groupant autour de leur case celles de leurs femmes et de quelques-uns de leurs enfants.

Les formes d'habitat devaient donc se rapprocher plus de l'agglomération que de la dispersion, celle-ci affectant le type nébuleuse autour de gros noyaux centraux.

— Conclusions.

a. Les endroits qui furent occupés, lors de la mise en place par des groupes sédentaires, sont précisément les plus densément peuplés actuellement, sauf la région de Luambo qui n'était colonisée que dans sa partie inférieure et par des groupes peu importants d'ailleurs.

b. La coïncidence des zones anciennement peuplées avec celle des plus fortes densités actuellement observées, n'est pas un phénomène fortuit. Il traduit l'attrait qu'exercent ces terroirs fertiles sur l'esprit de ces immigrants qui pratiquent l'agriculture.

En effet, il est remarquable de constater que les anciens chasseurs furent refoulés dans les zones en général les plus pauvres (*carte 5*).

SHYAMWANGE, chef des Kunda de la Mufuvya, n'occupe plus, lors de l'installation des immigrants, qu'une région étroite au pied des monts Dipompa, où les cônes alluviaux de la Konka et de la Kakoma, quoique fertiles, sont trop exigus pour nourrir une population nombreuse.

MULANDI, chef des Bena Ngulube est refoulé sur l'interfluve latéritisé de l'entre-Kalonga-Mwera.

Par contre les levées alluviales de la Lupembashi, de la Mwera, de la Lufira, les petites plaines alluviales de la Panda, de la Kansalabwe sont déjà mises en valeur par des lundaïsés.

Les abords du Kiziba Pande et de nombreux petits placages d'alluvions à l'embouchure des vallons affluents sont également occupés.

Au nord de la dépression, dans la vallée de la Kitana, s'édifie un village. Selon la tradition, PANDE, Chef des Sanga, s'y établit pour lancer ses attaques contre les Kunda de SHYAMWANGE, avant qu'un traité ne vienne mettre fin aux hostilités, en accordant la plupart des terres aux Sanga [35, p. 104]. Ce traité confirme que PANDE MUTWILA s'installera dans la plaine alluviale de la Kitana. On a vu que la Kitana constitue le seul placage important d'alluvions au nord de la dépression.

On peut donc dire que, dès cette époque, la plupart des terres fertiles sont reconnues et que les meilleures sont occupées (voir *annexe 8*).

Ainsi le découpage du territoire en « domaines d'usage » s'accroît ; ce découpage va d'ailleurs s'intensifier par la découverte d'une substance appelée à prendre une énorme importance dans la vie de la région : le *cuivre*.

## 2. Les migrations résultant de l'histoire politique ancienne.

A peu près déserte au cours des siècles précédents et parcourue par des groupes nomades de chasseurs, la dépression Mufuvya-Lufira connaît au début du XIX<sup>me</sup> siècle un essor à la fois sur le plan du peuplement, et de l'exploitation économique et de l'organisation politique.

Les conquêtes des Lunda et l'occupation de la région par les colons lundaïsés y introduisent l'agriculture ; la chasse et la pêche s'intensifient ; l'exploitation du cuivre et du sel aux confins du terroir (voir p. 95) lui apportent la prospérité économique. Cette prospérité économique, dont bénéficient surtout les pères de familles les plus puissants par la parenté et la « clientèle », tend à renfoncer leur pouvoir politique et assure une plus grande cohésion de ces groupes à peine sédentarisés.

C'est ainsi que sont nés les principaux *groupements* avec lesquels l'Administration aura commerce au XX<sup>me</sup> siècle. C'est en ce XIX<sup>me</sup> siècle également, que se précisent les limites de terres lorsque, après l'exorcisme des sols, la magie légalisera la conquête politique (voir *annexe 8*).

Comment se présente le peuplement vers le milieu du XIX<sup>me</sup> siècle ? Plus épars que l'actuel, surtout dans le bassin de la Lufira, il se répartit vraisemblablement comme suit :

*Bassin Mufuvya* : outre l'îlot primitif du Kiziba Pande, la partie nord est habitée ; y vivent PANDE et SANGATILE, un des

grands chasseurs attirés du chef ; la vallée de la Kabungu (Mufuvya supérieure) est déserte, la Mufuvya est occupée autour du marais de Bondo ; tous ces endroits sont le domaine des Sanga.

*Bassin de la Lufira* : outre des îlots primitifs signalés plus haut le peuplement s'est étendu au « Mutenda », entre la rive droite de la Lufira et le delta des rivières Lupembashi et Luafi ; les vallées de la Buluo, de la Panda, de la Kansalabwe sont occupées par le groupe de Poyo (Bena Bowa et Bena Mvula).

Le groupement de Katanga s'est mis en place dans le Kilemba [35, p. 97].

La Kalonga est vide.

La Mwera est occupée en deux points, « le Ditemba » à son entrée dans la plaine et le « Kisenga », sorte d'île formée par la diffuence de la Mwera et de la Kabunda à leur extrémité aval. Le reste des gens issus du Ditemba primitif se sont répandus dans la vallée de la Luembe, jusque fort loin en aval. Tout le nord de la région paraît vide. Quelques villages de Bena Ngoni s'égrènent sur les levées et les rives aval de la Lufira et de la Kitanga.

La basse Luambo paraît relativement bien peuplée ; TEMBWE, l'ancêtre des actuels Bena Nkalamu, s'est établi à l'emplacement actuel de Kimboye.

A cette époque apparaît MSIRI de l'Unyamwezi, le personnage capital de l'histoire du Katanga au XIX<sup>me</sup> siècle. De nombreuses études ont été faites sur l'homme et les événements politiques de son règne y sont retracés. Nous citerons les travaux de VERBEKEN [77], ARNOT [2], GRÉVISSE [36], et MUNONGO [51].

Au début de son règne, sa politique provoque l'essor du commerce de la région [77].

Toutefois, son despotisme retourne bientôt contre lui le populations qui l'avaient soutenu antérieurement. Il lutte successivement contre les Lamba, qui occupent le bassin de la Lufira, puis contre les Sanga occupant celui de la Mufuvya. Ces luttes ont pour résultat un dépeuplement considérable de la région.

Cependant les mouvements de population se font en sens divers. MSIRI, soucieux de prévenir les attaques de ses anciens alliés, établit tout autour du domaine Sanga des postes de surveillance. A la Dilomba, notamment, il établit le village de Mutaka qui défend à l'est la région de Nguba, anciennement possédée par les Sanga et dont il s'est emparé. Il y installe les Yeke, ses sujets. C'est ainsi que s'établissent vers l'ouest des enclaves

Yeke dans le domaine Sanga ; ces enclaves persisteront jusqu'à nos jours.

A la fin du règne de MSIRI, l'autorité de PANDE s'accroît considérablement et les Sanga se débarrassent en grande partie du joug des Yeke. Ils vont même jusqu'à lancer des attaques contre Bunkeya au moment où le capitaine BODSON arrive dans cette dernière cité et abat le chef YEKE (1892).

Une période d'anarchie suit la mort du tyran. La population, rassemblée dans une quarantaine de villages [77], le long de la rivière Bunkeya, se disperse. Une partie des Basanga vient se regrouper auprès du poste de Lofoi où se trouve le lieutenant LEGAT (expédition LE MARINEL 1890) <sup>(1)</sup>.

La période qui s'étend entre 1890 et 1910 est assez sombre. La population Sanga, qui se trouvait à Lofoi, est décimée par la maladie du sommeil (voir p. 64). Le poste est déplacé à Lukafu.

Une partie des Sanga survivants repasse les monts Dipompa pour venir repeupler la Mufuvya.

Nous entrons ici dans un nouveau stade du peuplement de la région, réalisé surtout après 1900, sous le contrôle de l'Administration belge.

En résumé, la fin du XIX<sup>me</sup> siècle est marquée, après une période d'essor au cours de laquelle la région subit une première mise en valeur, par un déclin économique complet. La dépopulation en est la conséquence.

Le bassin de la Lufira est à peu près vide d'habitants, sauf dans le groupement de Lukoshi où les habitants demeurés sur place sont décimés par l'esclavage, les guerres et la maladie.

Dans la vallée de la Mufuvya, les guerres incessantes, les prélèvements d'esclaves et l'attraction de Bunkeya, réduisent et rendent précaire toute occupation.

Par contre, on assiste à la bordure sud et ouest de la région à la mise en place de quelques groupes de Yeke, dont certains empiètent sur les possessions territoriales des Sanga.

### 3. *Les mouvements de population liés à l'établissement de la colonisation belge.*

C'est devant une population raréfiée, apeurée et malade que se trouvent les premiers pionniers de la colonisation.

<sup>(1)</sup> C'est à partir de ce moment que nos traditions orales ont pu être recoupées par des données historiques des archives du Territoire de Kambove.

Leurs carnets de route parlent constamment de villages abandonnés, de localités réduites à quelques cases, comme le village de Katanga (expédition BIA).

L'éparpillement des hommes est si complet que les caravanes parviennent difficilement à assurer leur ravitaillement, d'autant plus que l'agriculture a été complètement négligée pendant la période troublée [17].

Tout au cours de cette période, la région étudiée se repeuple lentement. On assiste *grosso modo* au *rétablissement du dispositif de peuplement* défini au cours du XIX<sup>me</sup> siècle, avec cependant, quelques endroits d'occupation nouvelle.

a) Progressivement les Lamba, à la suite de leurs chefs, abandonnent les plateaux du sud pour réoccuper les terroirs anciens dans la plaine ; ils sont peu nombreux mais leurs effectifs s'étoffent de tous les déserteurs des centres miniers (p. 99).

b) Les Sanga se réinstallent dans la Mufuvya. Des troubles éclatent pour la succession de PANDE et une partie des Sanga vont habiter dans la Luivi, rivière au delà des monts Koni, mais appartenant toujours au domaine Sanga ; elle reviendra ensuite sur la Kabungu (haute Mufuvya) tout en laissant cependant d'importants villages sur la Luivi.

c) La mission protestante de « Koni Hills » près de la Luivi regroupe autour d'elle des éléments venus de Mwashya et de l'aval de la Lufira.

Si la population augmente, elle occupe des villages très dispersés (voir chiffres à l'*annexe 10*) ; on constate cette tendance à l'individualisme, qui apparaît comme une constante de la mentalité régionale, dans le groupement de Katanga surtout.

#### 4. Les migrations liées à l'histoire administrative (1910-1959) <sup>(1)</sup>.

Il y a trois périodes essentielles dans l'histoire administrative de la région : une première débute vers 1910 et s'achève vers 1930 ; c'est la période d'autorité et de régime presque dictatorial ; une seconde va de 1930 à la guerre de 1940 ; c'est une période de fermeté compréhensive et bienveillante (paternalisme). L'autorité coutumière est restaurée dans une certaine mesure.

Après la période obscure de la seconde guerre mondiale, l'au-

(1) Source : les Archives du Territoire de Kambove.

torité territoriale décline sans que celle des chefs coutumiers connaisse un regain sensible. Cette période s'achève dans le chaos complet que nous enregistrons actuellement (mai 1960).

De 1910 à 1930, l'activité de l'Administration dans le cadre des faits qui intéressent le peuplement s'oriente vers :

- a. Le regroupement de la population et la lutte contre l'émiettement des villages ;
- b. La fixation de ceux-ci.

Les services territoriaux envisagent ce regroupement de la population de la façon suivante :

- a. Concentration des lieux habités autour du siège de la chefferie ;
- b. Établissement des villages à proximité ou le long des pistes carrossables et cyclables.

Ces pistes sont fréquemment établies sur le tracé des anciens sentiers reliant les villages, après rectification de ceux-ci ; cependant quelques chemins de grande communication unissent des postes ou des territoires voisins, ou relient le rail à ces territoires (*carte 15*).

Dans la réalisation de ces objectifs, l'Administration va se heurter aux droits coutumiers d'usage de la terre entre les Bakabwa (chefs de terres), et aux inimitiés existant entre les chefs de villages d'un même groupement.

Par ailleurs, les méthodes plus ou moins coercitives employées tout d'abord rencontreront l'opposition des pères de familles ; les émigrations de population vers des régions peu accessibles ou vers la Rhodésie sont fréquentes. Enfin, l'ignorance des conditions naturelles locales va engendrer des tâtonnements préjudiciables au succès des mesures projetées.

1) *Région du lac*. Dès 1921, on fixe la limite entre le groupement Kiembe et le groupement Lukoshi.

Il en résulte le déplacement des villages de Kiembe établis sur les terres de Lukoshi à la Luembe.

Dans la région de la Lupembashi-Luafi on tente, vers 1924, de regrouper la population clairsemée et d'amener des régions du sud un certain nombre de villages du chef KATANGA. Le résultat est assez décevant ; une partie des gens de KATANGA émigre vers le sud-est en chefferie de Kaponda ; le groupe du notable TUNGAORA s'enfuit en Rhodésie ainsi que le village de Lubunze <sup>(1)</sup>.

(1) Note de l'Administrateur A. MARCHAL, 1924.

Quant au groupement Lukoshi, les velléités de regroupement de l'Administration n'y rencontrent pas un succès total. Le chef de village KATOBIO, par exemple, refuse d'aller s'installer sur la Kasala, où l'administrateur de l'époque tente de concentrer la population de la chefferie : on revient toutefois sur ce projet, car la vallée de la Kasala ne pourrait nourrir une population évaluée à près de 1 000 habitants.

En 1924 également, naissent les projets de « réserves indigènes » où seraient concentrés les « natifs ». En ce qui concerne la chefferie de Lukoshi, la réserve en question avait des limites si exiguës, que la question de surpopulation se pose.

Ce projet de réserve est abandonné, car l'installation du premier barrage de Mwadingusha pose de nouveaux problèmes de transplantation des populations. On va jusqu'à imaginer de déplacer les gens au delà des monts Koni, puis on se contente de reculer légèrement les villages les plus exposés à l'inondation de la future retenue.

Vers 1926, suite aux modifications territoriales qui fixent les limites du groupement Katanga à la crête de partage Mwera-Kalonga, y incluant donc le *groupement Mulandi*, les sujets de ce dernier s'installent dans la vallée de la Kalonga.

#### Répartition du peuplement à cette époque (1930) (*carte 14*).

Le groupement Katanga, dans la région qui nous occupe, est réparti dans le bassin aval de la rivière Luafi et surtout dans celui de la rivière Lupembashi ; seul le village de Mushikatala se trouve sur les levées naturelles de la Lufira, en un endroit actuellement inondé par la retenue de Mwadingusha.

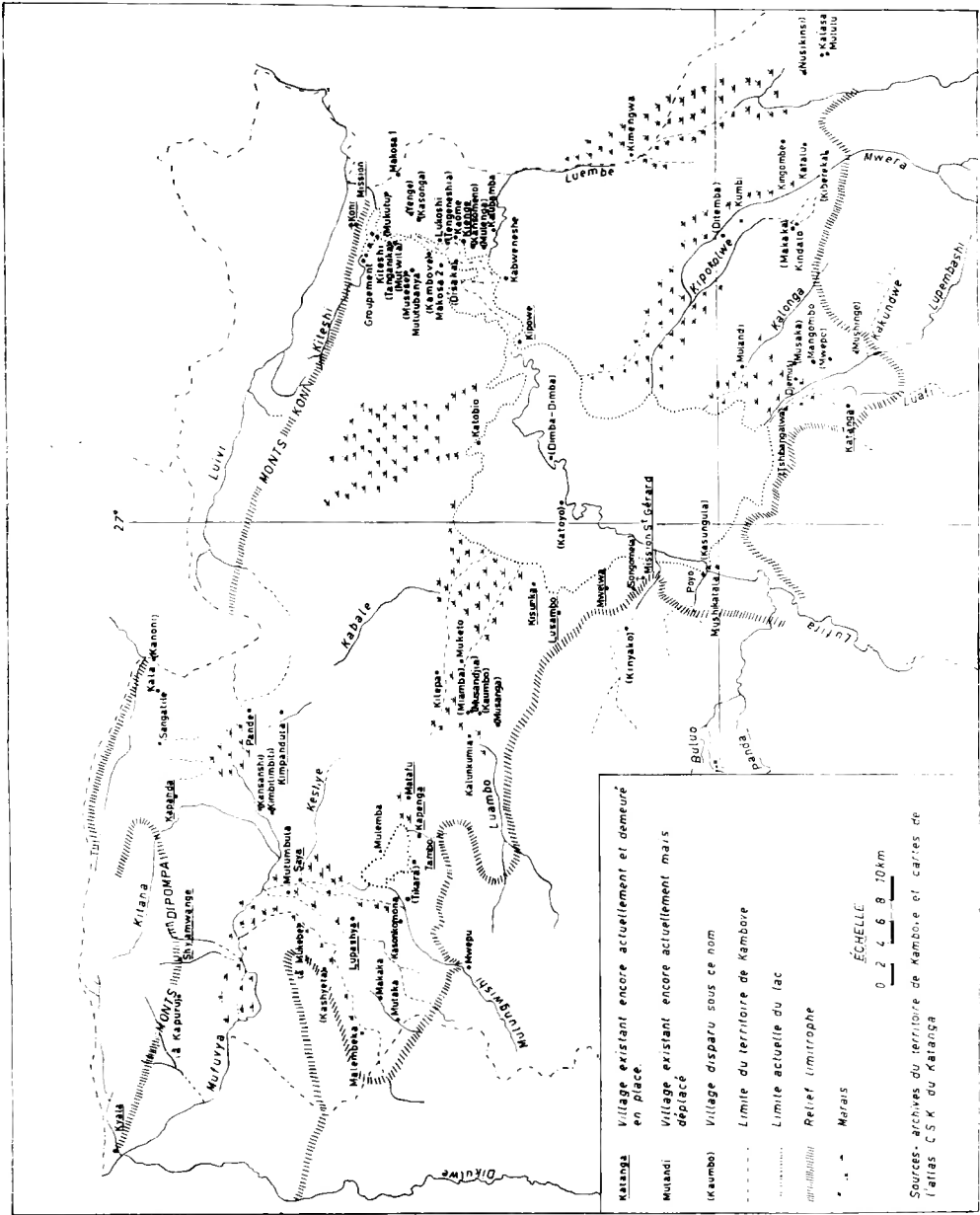
Le groupement Kiembe est réparti le long des rivières Mwera et Luembe dans leur cours moyen et de leurs affluents.

Le groupement de Mulandi, rattaché à Katanga, est situé au bord de la Kalonga en un village unique où toute la population de la sous-chefferie a été rassemblée.

Le groupement Lukoshi est réparti en trois noyaux de peuplement. L'un s'étend sur les deux rives du « chenal » et comprend le village du chef ; un autre est composé de l'unique village de Katobio, et est situé sur les levées de la Lufira le long de la Kanunka, émissaire des Kisungu (marais) ; le troisième enfin, situé à proximité du lac actuel de Koni, est regroupé autour du notable KALUBAMBA.

Le but de l'Administration en regroupant ces hommes, outre celui de rendre la tâche de ses agents plus aisée, a été de les rassembler autour de leurs chefs coutumiers et de faciliter l'or-





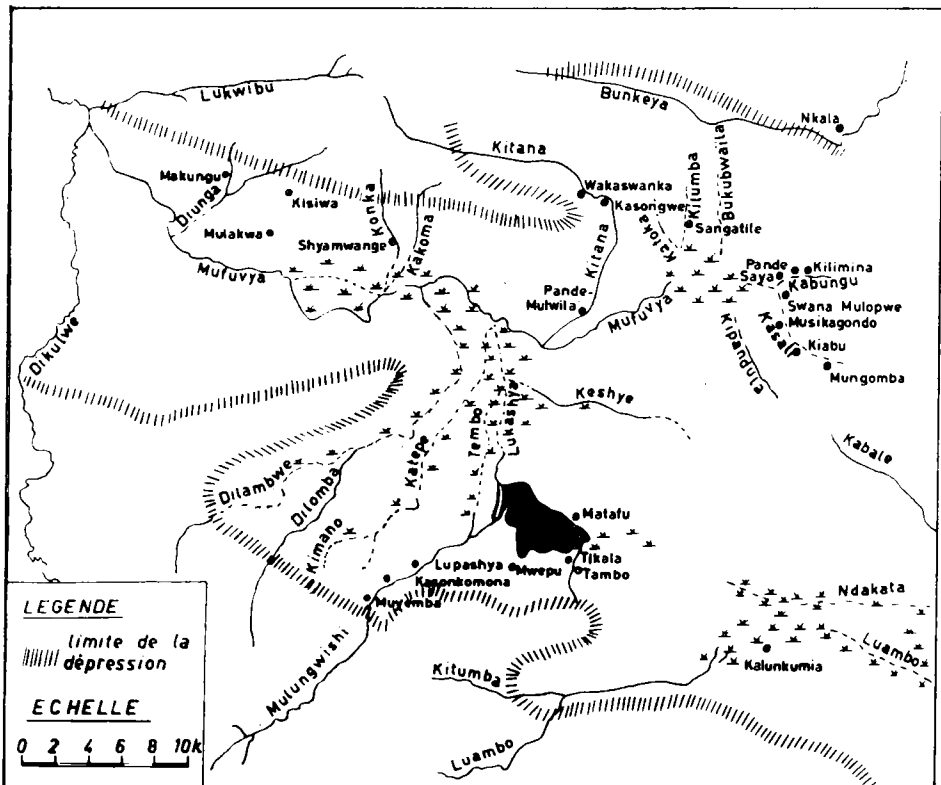
CARTE 14. — Répartition des villages en 1930

ganisation d'une agriculture plus rentable en concentrant les finages ; le but était aussi de donner aux groupes plus de cohésion devant les prélèvements en main-d'œuvre, que l'industrie naissante effectuait dans toute la brousse avoisinante.

Ce regroupement ne résout pas le problème de l'exode vers les villes car, en fait, il n'a en rien modifié le niveau de vie de la population rurale, ce qui est le nœud du problème.

De plus, la réunion à proximité du siège de la chefferie est en contradiction avec le désir d'individualisme qu'on retrouve chez la plupart des agriculteurs. La ville va être pour eux aussi le moyen de s'émanciper du pouvoir coutumier.

Il en résulte que le rythme de l'exode rural ne sera pas ralenti par cette série de mesures (voir chiffres, *annexe II*).



CARTE 15. — Situation des villages de la chefferie de Pande en 1918  
 (D'après les archives du Territoire de Kambove et des recherches personnelles).

2. *La situation dans le bassin de la Mufuvya.* La situation des villages de la chefferie de Pande en 1918 est figurée à la *carte 15*. Elle montre combien cette répartition est liée à celle des rivières (voir raisons p. 57-58).

C'est surtout la partie nord de la région qui est occupée, c'est-à-dire les affluents de rive droite de la Mufuvya. Tout réseau routier est absent.

Dans la partie méridionale, il existe deux noyaux où la population s'est concentrée ; ce sont les abords du Kiziba Pande et la vallée de la Mulungwishi, endroits les plus fertiles.

Cette région ne dépend pas, à l'époque, du territoire de Luishia, mais du poste de Kambove, puis du territoire de Likasi ; cependant on y enregistre des essais de regroupement à une échelle encore plus vaste.

Vers 1923, cinq villages sont construits aux environs de Mutaka sur Dilomba, l'ancien avant-poste de MSIRI.

En 1924, parallèlement à ce qui a été fait au territoire de Luishia, on décide de regrouper la population de PANDE dans des réserves. Il semble bien qu'à l'époque ces mesures aient été prises dans le but de libérer des terres, que l'on aurait ouvertes à la colonisation blanche. Le peuplement blanc, très réduit en brousse, devait décevoir ces espérances.

Le regroupement prévu réserve à PANDE 76 000 ha sur les 143 000 que comprenait sa chefferie, selon les estimations de l'époque.

Ces 76 000 ha étaient uniquement situés dans la partie nord de la chefferie : les terres du Kiziba Pande, de la Mulungwishi, de la Katepe, de la Dilomba, c'est-à-dire les alluvions fertiles du sud seraient abandonnées par le peuplement indigène ; « sacrifice important » note le rapport de l'époque. On se demande d'ailleurs comment PANDE avait pu accepter pareille proposition ; ceci d'autant plus qu'à l'époque les statistiques démographiques nous apprennent que la chefferie compte 3 044 habitants.

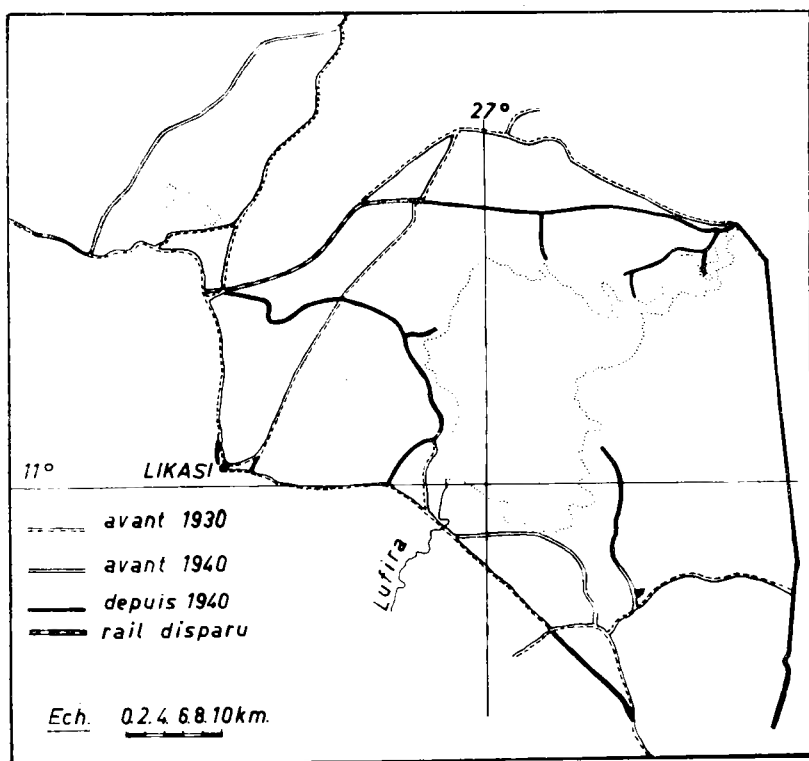
On laisse cependant un an aux villages réellement installés sur la Dilomba pour déguerpir (1924). Certains d'entre eux y sont toujours actuellement.

En effet, cette création de réserve n'eut pas lieu, mais quelques colons vinrent occuper de petits terroirs dans la partie méridionale, moyennant arrangement avec le chef des terres.

A la fin de cette dernière période, vers 1929 (*carte 15*), les rives du Kiziba Pande sont toujours occupées par TAMBO et ses hommes ; mais la sous-chefferie, que ce dernier avait officiellement créée, est suppri-

mée et la population est regroupée. Certains villages, comme Lupashya, se sont pourtant déplacés vers la plaine. Le nombre des villages ne s'est pas sensiblement modifié : certains ont disparu. Quelques-uns sont nés lors des déplacements des lieux habités. Enfin, on constate l'occupation de la plaine intérieure de la Mufuvya au détriment du peuplement ancien de la Kabungu.

Entre 1930 et 1940, l'action administrative porte sur le regroupement des populations le long des routes.



CARTE 16. — Évolution du réseau routier  
(D'après les archives du Territoire de Kambove et des recherches personnelles).

La transformation des pistes en routes carrossables et la création de nouveaux axes permet une telle politique. En effet, la *carte 16* nous montre les étapes successives de la création du réseau actuel. On remarquera le développement pris à partir de 1930 des routes ou tronçons routiers desservant *l'hinterland*.

Les archives du territoire de Kambove nous renseignent d'ailleurs à ce sujet.

En 1930, le réseau routier est réduit à quelques axes de communication interrégionaux :

*a.* La route de Likasi à Sampwe atteignant Mwadingusha en passant au Nord des Kisungu, qui est une route de courrier ;

*b.* La route de Likasi, par Kalabi, à Bunkeya.

L'intérieur de la dépression est presque totalement dépourvu de réseau de communication. Le seul axe routier qui desserve quelque peu l'intérieur, est celui qui va de la rivière Luafi à la Mwera ; il a été défriché en 1924 ; il réunit fort heureusement deux centres de peuplement importants, Katanga et Kiembe, et est relié à la route d'Élisabethville.

Successivement, l'Administration aménage la route de la Lupembashi à Mwepo (1931), la piste de la Luivi (1934), la route de Katanga à Kapolowe (pont) en passant par Mushikatala (1935), la route traversant la Mufuvya (1938) ; elle réfectionne et entretient le réseau existant et fait, dès 1933, des propositions pour la création d'une route de faite, reliant la Mwera à Sofumwango, travail qui sera exécuté ultérieurement par la SOGEFOR.

Les regroupements accompagnent la création de ces routes.

Nkala, Kabungu ou Pande sont ainsi rassemblés à la route ; ce dernier village, chef-lieu du groupement des Basanga, est constitué du groupement de cinq hameaux.

En 1932, l'Administration persuade le chef des Basanga de regrouper le village de Kapanda avec celui de Kansanshi sur la piste cyclable de la Mufuvya.

Ces regroupements sont effectués le plus souvent d'une manière indirecte, en s'assurant le concours du chef local ; ils sont avant tout destinés à éviter l'éparpillement des gens dans les champs, phénomène ayant pris de l'ampleur après le retour à la terre provoqué par la crise industrielle de 1930. Mais dès la reprise, vers 1935, l'exode rural recommence, moins important certes qu'entre 1920 et 1930 et de plus en plus compensé par une natalité en augmentation.

Cette politique de regroupement, si adroitement menée qu'elle l'ait été, blesse fréquemment les susceptibilités des notables et des chefs de villages, que l'on oblige à changer de site d'habitat, pour aller se mêler à la population d'un autre chef et vivre en

quelque sorte sous sa coupe. On enregistre des défections et à l'heure actuelle bien des villages ainsi réunis sont en quelque sorte juxtaposés, sans que la vie politique y soit commune. Néanmoins, on ne signale plus des émigrations vers l'étranger du type de celles que l'on avait constatées entre 1920 et 1930. Ce mode regroupement est beaucoup mieux toléré par la population indigène, parce qu'il se fait par l'entremise du chef coutumier.

La lutte contre l'éparpillement dans les champs est menée partout : en chefferie de Katanga, on regroupe dans le village près de 500 habitants qui s'étaient éparpillés dans le Kilemba (vallée de la Luafi-Katenge). On a vu plus haut qu'il en avait été de même au village de Nkala.

Au terme de cette période, peu avant la seconde guerre mondiale, l'Administration juge inutile de maintenir la chefferie comme unité de base de son action.

Elle lui substitue le *secteur* et notre région est encore partagée en deux zones : le secteur des Basanga, c'est-à-dire la région de la Mufuvya sous la direction du chef PANDE (plus la chefferie Mukumbi, située en dehors de la dépression) et le secteur Lufira, qui réunit toutes les chefferies situées dans le bassin de la Lufira, sous l'autorité du chef KATANGA.

Sur le plan fiscal et judiciaire, le secteur est certes une innovation heureuse ; sur le plan de l'organisation de l'espace, qui nous préoccupe ici, il n'apporte aucun changement à la situation préexistante.

*La carte 17 (in fine), montre l'aspect de la répartition de la population vers 1940 sur les rives du lac qui va être mis sous eau.*

On note comme différence avec les cartes précédentes :

1) Le peuplement de la région comprise entre la mission de Kapolowe et Kisunka.

Ce peuplement n'est pas dû à des mesures administratives, mais à la transformation des genres de vie et à l'arrivée de quelques noyaux d'étrangers dans ce terroir (voir p. 148).

2) L'absence de route ne permet aucun regroupement des villages établis le long de la Mwera et de la Luembe en chefferie de Kiembe.

3) Quant à la chefferie de Katanga, elle paraît bien pauvre en villages.

4) Mulandi ne se trouve plus à la Kalonga, mais est retourné à la Mwera. Il s'est émancipé de la tutelle de KATANGA et a placé

le village de Kapeya à la limite sud de son domaine (entre Mwera-Kalonga).

5) Chez Lukoshi, un noyau de peuplement se développe à la Kiteshi, à la limite nord de la région étudiée, les villages se concentrant autour de Katongo.

Tous les villages signalés sur cette carte existent encore à notre époque, ce qui n'était pas le cas pour les cartes précédentes. Ceci signifie que les regroupements ultérieurs rassembleront des villages récemment constitués, ou qu'ils se feront vers les anciens villages. Cette permanence des lieux habités anciens indique la fin de la grande période d'exode rural ; à présent, les départs ne seront plus assez importants pour faire disparaître des villages entiers.

Enfin, la comparaison de cette *carte 17* avec celle du peuplement en 1930 (*carte 14*), pour la partie concernant les rives du lac de la Lufira, montre une légère réduction du nombre des lieux habités. Cette réduction se marque surtout sur les rives du « chenal » vers Mwadingusha.

Il est possible, qu'elle résulte de la fin des travaux au barrage (surélévation de 1939). D'une manière générale cependant, il faut voir là le résultat des efforts de regroupement <sup>(1)</sup>.

La période de la deuxième guerre mondiale est marquée par un effort de guerre poussé, tant dans le domaine agricole, qu'industriel. Les documents sur la vie en brousse à cette époque sont très rares. Tous signalent cependant une nouvelle fois la dispersion des paysans dans l'*hinterland*, mais cette fois pour y étendre l'agriculture.

La période d'après guerre jusqu'à l'indépendance voit le déclin de l'autorité territoriale. Elle connaît pourtant encore des initiatives qui auront des répercussions sur le peuplement.

Les années comprises entre 1950 et 1957 sont importantes. Outre des mesures sur le plan de l'économie agricole et l'aménagement de quartiers ruraux, l'Administration procède à quelques regroupements et à des déplacements importants de population.

1) Un important déplacement est provoqué par la mise en « Réserve de chasse » d'une bonne partie de la Mufuvya.

<sup>(1)</sup> En ce qui concerne la Mufuvya, les notes administratives sont très laconiques et aucun document cartographique digne de ce nom n'a pu être découvert au Territoire.

Cinq villages sont ainsi abandonnés en 1954 et une partie des finages exploités par d'autres devient pratiquement indisponible (voir p. 141).

Ces déplacements mécontentent les habitants, d'autant plus que, parmi eux se trouvent deux chefs de terres qui avaient « mangé » leur sol ; ces perturbations vont jusqu'à provoquer la disette dans certains de ces villages échouant sur des terres qui ne leur appartiennent pas. Certains éclatent en une série de hameaux qui se dispersent dans la chefferie (Makaka) ; d'autres, à force de réclamations, sont autorisés en 1956 à regagner leur terroir originel.

Ils repartent appauvris en hommes car, au cours de deux années d'exil, maints chefs de famille ont fait défection ; ils ont trouvé un sol convenable pour s'installer. C'est le cas de Shyamwange qui perd plus de 10 familles, ces dernières désirant rester au bord de la Keshye, où le village s'était établi.

Trois des cinq villages sont à présent réinstallés sur, ou à proximité, de leur emplacement initial. Mais aucun n'arrive à exploiter un finage avec succès, car les animaux de la réserve dévastent les cultures. Nous reviendrons sur ce sujet ultérieurement.

2) A partir de 1955, l'Administration décide de canaliser un mouvement d'immigration qui s'organise principalement vers le lac de retenue de la Lufira. Ce mouvement est dû, non seulement à l'essor de la pêche sur le lac, mais encore au retour à la terre provoqué par la crise industrielle qui commence vers la fin de 1956—début 1957 ; ses efforts de regroupements sont rapidement dominés par l'ampleur du mouvement. Aussi voit-on se multiplier les hameaux, soit par installation de nouveaux venus en dehors des centres anciens (et cela malgré une ordonnance de 1942), soit par éclatement de villages anciennement regroupés.

Enfin, on constate la descente vers la dépression de villages situés dans le sud du territoire, dans les plateaux du haut Luabala (ethnie Kaonde) et de la haute Lufira (groupement de Tenke).

L'installation de nouveaux centres habités est particulièrement marquée sur les rives du lac de retenue. Nous ne l'envisagerons pas ici, car elle fait l'objet d'un autre chapitre.

En outre des habitants de contrées voisines, attirés dans la région du lac par l'essor de son économie, viennent y fonder de petites unités d'habitat et se livrent au commerce (p. 183).



3) L'Administration a eu une action indirecte sur le peuplement, en créant en brousse des tribunaux de secteur et des tribunaux secondaires, des dispensaires, des maisons de passage pour ses agents, des écoles et des camps de cantonniers (*photo 1*).

Des maisons coquettes ont été construites dans les chefs-lieux de groupement pour le personnel attaché à ces institutions <sup>(1)</sup>.

On peut penser que l'établissement des bâtiments appropriés à ces fonctions diverses a eu une influence sur la fixation des villages où ils ont été édifiés.

De la même façon, on peut croire que la stabilité du personnel indigène s'est ressentie du confort plus grand de son logement.

Il ne faut cependant pas exagérer cette influence car :

a) Les bâtiments administratifs (tribunaux, maisons de passage, écoles) ont été établis dans des centres déjà fixés depuis longtemps (Pande, Katanga, Kisunka, Kapenga, Mwelwa) ;

b) Il s'agissait de centres peuplés (Mwelwa, Kisunka) ou de sièges de secteur (Pande, Katanga), où la présence de ces fonctions et de ces bâtiments s'avérait nécessaire <sup>(2)</sup> ;

c) Enfin, les villages de cantonniers constituent un peuplement éphémère, d'une mobilité plus grande encore que la population purement coutumière. Ils représentaient, au moment de nos enquêtes, une dizaine de villages, dont les 2/3 à peu près se trouvaient dans le bassin de la Mufuvya. La SOGEFOR possédait plusieurs camps de cantonniers sur les deux routes conduisant à Mwadingusha (Kabale, barrière de la Mwera, Kitonge).

Nous avons délibérément omis de tenir compte de cette occupation, liée aux besoins momentanés des travaux publics. Il est cependant rare, qu'après le déplacement des cantonniers ou la cessation de leur activité, ces villages disparaissent.

A la Kipandula, par exemple, l'ancien village T. P. est resté fixé sur la rive gauche de la rivière ; il en est de même de celui situé près de Shenteli au nord de Pande. Dans ce cas, des indigènes étrangers au camp viennent parfois s'installer dans, ou à proximité, de celui-ci : Kalukono, Kipandula, Shenteli et Kilumba en sont des exemples.

<sup>(1)</sup> Ce programme de constructions a été en grande partie financé par le Centre d'Études des Problèmes Sociaux Indigènes (C.E.P.S.I.).

<sup>(2)</sup> Dans certains cas d'ailleurs, comme à Pande, la maison de passage a été établie à quelque distance du village. Jusqu'à présent, aucune maison indigène n'est venue s'établir auprès de ce gîte. — Les besoins et le service de l'Administrateur en tournée sont, en effet, assurés dans la plupart des cas par sa propre domesticité.

### 5. *Les déplacements de population dus à la politique coutumière actuelle.*

Les tenants de cette politique sont évidemment les chefs coutumiers, qui usent de leur crédit, voire de la ruse ou de la menace, pour protéger ou élargir le domaine qu'ils se sont imparti au cours de l'histoire. Bien entendu, la *Pax Belgica*, si elle a empêché les conflits armés, a stabilisé les peuples entre des limites conventionnelles. L'administrateur s'est fait le juge suprême des litiges pour fixer les bornes de terres de chacun, en s'appuyant le plus possible sur la tradition ancestrale.

Il n'en reste pas moins, qu'à l'heure actuelle toutes les questions épineuses ne sont pas encore tranchées. Leur acuité augmentera encore après l'indépendance (écrit en 1960). Ce sont des litiges éternellement en suspens et qui sont périodiquement rouverts selon l'évolution du crédit et de la puissance des contestants.

Dans la région de la Mufuvya, des litiges existent et ce, par suite du pouvoir grandissant de PANDE, chef des Sanga.

Ils ont trait principalement à des contestations de limites avec le chef des Yeke, descendant de MSIRI, et avec LUKOSHI, ses voisins.

Ces litiges portent sur la région de Dilomba, au village de Mutaka et de la Bunkeya supérieure, aux environs du lieu dit : « les tours de Dieu » (*Butara bwa Lesa*) près du village actuel de Malunda.

1. Les Basanga contestent à Antoine MUNONGO, chef des Bayeke, l'occupation de la rive droite de la Dilomba par le village de Mutaka (l'ancien avant-poste de MSIRI). PANDE considère cette rive comme territoire Sanga. Il a fait entourer le village de Mutaka, vers le nord et vers l'est, de postes avancés Basanga et a établi un chef d'armée pour la région.

2. Vers Butara, PANDE tente d'établir sa domination sur toute la vallée supérieure de la Bunkeya, seule vallée fertile dans ce terroir.

Cette politique provoque de vives réactions de la part des Bakeye. Pour assurer les marches de son domaine, PANDE est donc obligé de faire occuper les points litigieux par un village dont la présence n'est justifiée que par des impératifs politiques.

Ainsi le village de Walunda, situé à la route de Mitwaba à la limite nord de la chefferie, ne peut exploiter les terres qui sont situées à proximité dans la vallée, les Bayeke s'y étant opposés ; il est obligé de faire ses champs avec le village de Nkala, à plusieurs kilomètres en amont.

Les conditions d'établissement de ce village sont artificielles.

Vers l'est, PANDE tente également d'élargir le domaine des Basanga : c'est à la Kabale que se trouve le point litigieux avec, cette fois, le chef LUKOSHI. Conventionnellement, la limite des deux chefferies est la rivière Kabale ; mais on constate une infiltration de Basanga par la route de Mwadingusha ; ils créent des hameaux (Maluko, Kingolo, par exemple) sur la rive gauche de la rivière. LUKOSHI, de son côté, a établi Kilepa sur cette rive gauche, de manière à faire face aux éventuelles revendications territoriales des Basanga.

Ici cependant, les impératifs politiques et les conditions géographiques vont de pair ; la Kabale est une rivière pérenne et possède quelques plages d'alluvions ; c'est ce que nous avons constaté également pour Mutaka sur Dilomba.

Dans les trois cas qui viennent d'être énoncés, on assiste donc à une manœuvre de géopolitique ; PANDE essaye d'étendre son pays en colonisant les vallées fertiles en bordure de celui-ci.

La conquête de collines infertiles ou de vallées sèches ne l'intéresse pas. Ainsi son expansion dans la région de la Mufuvya inférieure est nulle, parce qu'il n'y a pas là de terres fertiles à conquérir ; il se contente d'y maintenir un chef de terre (MAKUNGU) qui surveille la vallée de la Lukwibu et les autres petits affluents.

Dans son expansion, PANDE est très sensible au facteur économique ; la rentabilité du sol est un élément ; la présence de la route un autre ; on aura remarqué, que les endroits en litige se trouvent toujours le long à la fois d'une route et d'une rivière pérenne (Butara) ou au croisement des deux (Kabale). Ce sont des considérations qui retiennent l'attention du géographe et prouvent que les mêmes intérêts guident les hommes, quelle que soit la latitude.

Entre les autres chefs de la dépression, des litiges s'élèvent parfois, mais ils sont plus aisément tranchés, car il ne s'agit, la plupart du temps, que de timides tentatives d'expansion.

Entre KATANGA et KIEMBE, il s'est élevé il y a plus de vingt ans une contestation provenant du fait que le village de Kindalo était venu s'installer près de la Nkala (rivière), endroit appartenant au chef KATANGA ; le village a dû revenir à la Mwera, d'où il était parti.

Mulandi, incorporé primitivement à Kiembe, par une erreur de l'Administration, s'est mis sous la coupe de KATANGA. Prenant ensuite de plus en plus d'autorité, il s'est émancipé, adoptant pour limites, au nord, la nouvelle limite établie entre KATANGA et KIEMBE, au sud, l'ancienne frontière entre ces deux chefs.

Mais les marches de son domaine sont mal définies ; en effet, vers le sud-ouest, elles coïncident avec des marais assez mal délimités, parce que intermittents (*Tufi-Tufi*) ; aussi, après avoir installé en cet endroit le village de Kapeya, village à présent déplacé à la Kalonga, il y a établi à présent un colon Lulua en véritable sentinelle.

La limite entre Kiembe et Lukoshi est vague à souhait ; elle correspond à la limite nord de la forêt Musola sur l'interfluve Mwera-Luembe ; aussi ne satisfait-elle pas KIEMBE, qui interdit aux gens de Lukoshi de traverser la Luembe pour s'installer sur sa rive gauche ; là aussi le village de Kitonge (d'ailleurs soigneusement placé à l'intérieur de la limite traditionnelle, mais complètement isolé) sert de poste frontière.

Tous ces exemples suffisent à montrer que notre intervention a interrompu une certaine mobilité des frontières entre les peuples, et, qu'au fond, la limite définie par une ligne est un concept européen.

Entre les autochtones, il s'agissait plutôt d'une prise de possession de terroirs fertiles, riches en sel ou avantageux pour la chasse ; cependant les rapports d'allégeance rendaient vaines bien des contestations.

## b. LES MIGRATIONS INDUSTRIELLES.

### 1. *Les migrations liées à l'industrie ancienne.*

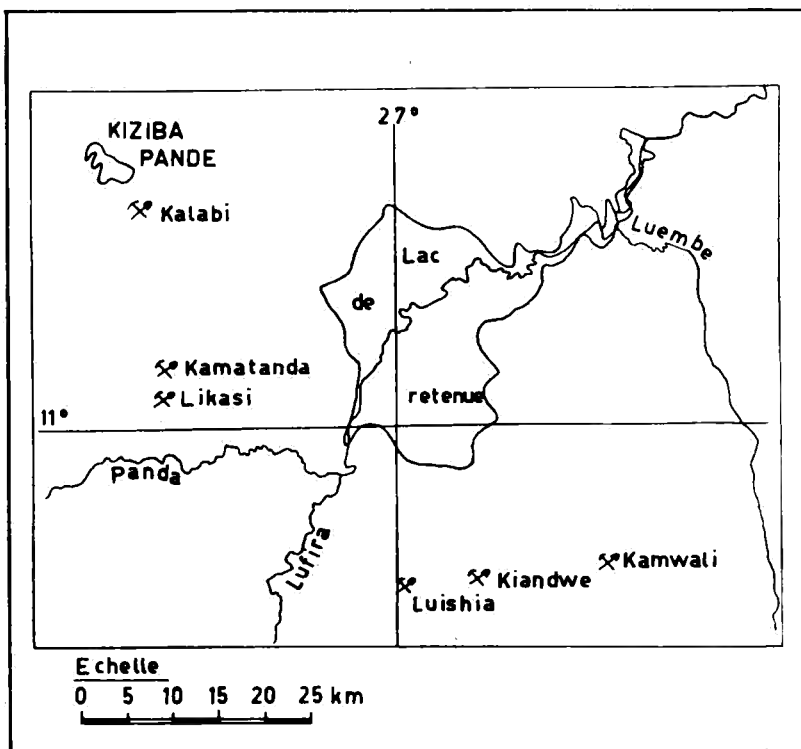
#### *Fonderies anciennes de cuivre.*

Outre des recherches personnelles, on a fait appel ici aux deux articles très documentés sur les fonderies indigènes traditionnelles de MARCHAL [46] et de M<sup>sr</sup> de HEMPTINNE [20].

La découverte du cuivre et les premiers rudiments du travail du minerais sont étrangers au Katanga. La tradition recueillie rapporte que les procédés rhodésiens furent très rapidement transmis aux popu-

lations autochtones par des gens allant chercher femme en Rhodésie.

Cette activité, développée dans la région depuis les environs de 1800, n'a pas eu au début d'influence sur le peuplement.



CARTE 18. — Mines exploitées avant l'arrivée des Européens.

La zone cuprifère borde la dépression vers le sud. Les gisements connus et exploités par les indigènes étaient répartis en trois groupes (carte 18) :

a. Un groupe oriental situé dans les collines de la région de la Lu-pembashi-Luafi et comprenant les mines de Kamwali, de Kiamdwe et de Lubushia (Luishia) ;

b. Un groupe central comprenant les mines situées dans la région de Jadotville, c'est-à-dire Likasi et Kamatanda surtout ;

c. Un groupe situé plus au nord-ouest comprenant surtout la mine de Kalabi.

Cette exploitation était essentiellement saisonnière et n'a donné lieu à aucun moment à la création de villages permanents : des camps étaient établis pour la campagne à proximité de l'affleurement à exploiter.

C'est plutôt un phénomène historique, car plus rien dans le peuplement actuel ne témoigne de cette ancienne activité.

*L'exploitation des sources salines* [37] a eu, quelque influence sur le peuplement de certains terroirs. Ainsi Guba a été successivement occupé d'abord par les Sanga (Malembeka), par les Yeke et leurs alliés ensuite ; mais cette région est déjà en dehors de la dépression ; il en est de même de Mwashya où des résurgences salines s'évalent dans la plaine de la Lufira.

L'exploitation du sel était effectuée seulement en saison sèche, époque où il cristallisait sur la plaine ; elle n'a cependant jamais déterminé la fixation d'importantes communautés.

Outre ces résurgences, il existe en certains endroits une flore halophile et contenant de faibles quantités de chlorure de sodium ; c'est le cas pour les graminées du marais de Bondo ; par broyage, cuissons et évaporations successives, les indigènes de Saya obtiennent un sel fort impur, mais qui, avant l'arrivée des blancs, avait une certaine valeur économique.

On peut dire, que la présence de sel dans les graminées du marais a été un facteur de localisation de la population, pour le village de Saya en tout cas. Mais la présence de quelques levées alluviales et de quelques muhulus aux terres noires humifères a tout autant contribué à l'y maintenir, lorsque ce sel a perdu de sa valeur commerciale.

Au total, l'exploitation du sel n'a eu qu'une influence très locale sur la répartition des hommes.

## 2. *L'émigration vers les mines au cours de la colonisation belge.*

Dès le début de la colonisation, l'activité minière fut grande au Haut-Katanga.

Les premières mines locales exploitées furent Kambove et Likasi. Bien que ces mines ne soient pas situées dans la dépression, il faut les mentionner, car leur exploitation, faite avec un matériel fort rudimentaire au début, exigeait une main d'œuvre abondante. A cette époque on fit appel, tant à la main d'œuvre locale, qu'à celle importée de Rhodésie ou d'Angola.

Des sociétés de recrutement furent constituées ; celle qui opéra spécialement dans la région s'appelait la « Bourse du Travail ».

Mais tous les Blancs de l'époque, parcourant la brousse, se muèrent en agents recruteurs, tant le manque de travailleurs était grand et risquait de compromettre l'essor de l'industrie naissante.

Au cours de la première guerre mondiale, cette disette fut encore intensifiée par le premier effort de guerre que l'Union Minière eut à fournir.

Les chefs coutumiers comprirent fort vite que leur capital humain s'épuisait rapidement et que, par conséquent, leur prestige et leur autorité s'amenuisaient d'autant. Si bien que dès 1915, on les voit beaucoup plus réservés et même souvent hostiles à l'égard du recrutement. Par ailleurs, l'hygiène souvent déficiente qui régnait dans les centres et le dur labeur, auquel beaucoup n'étaient pas accoutumés, eurent un effet déplorable sur la mortalité.

En 1919, un rapport du médecin-chef BOIGELOT [8] signale des taux de mortalité allant jusqu'à 105 ‰ et dans ce relevé ne sont pas compris les travailleurs mourant en cours de route lors du recrutement.

Aussi dans tous les milieux, on comprit vite qu'il fallait protéger le capital humain.

Les mesures de recrutement furent beaucoup plus humaines et, surtout, on s'appliqua à rendre les centres à la fois plus sains et plus agréables à habiter. Enfin, on permit aux femmes indigènes de suivre leur mari, ce qui n'était pas le cas au cours des années allant jusqu'à 1920 environ ; auparavant, les contrats d'engagement ne portaient que sur une durée de six mois ou d'un an.

Plus encore que toutes ces mesures, l'urbanisation progressive des nouvelles localités et tous les emplois nouveaux qui en résultèrent, provoquèrent chez le paysan l'irrésistible attrait de la ville que nous connaissons de nos jours.

Toute cette digression pour expliquer la lente, mais ensuite irrésistible progression de l'attraction urbaine sur le paysan noir. On pourrait résumer cette évolution en disant que le mot « ville » remplaça progressivement le mot « mine » pour désigner les centres industriels.

— Conséquences de cet essor industriel.

Entre 1910 et 1920, des centaines d'hommes sont recrutés dans une région appauvrie par les troubles et les épidémies (voir

plus haut). On se rend immédiatement compte que la région ne pourra couvrir les besoins de l'industrie en main d'œuvre et, de plus en plus, le recrutement s'effectue au delà des frontières de la Province du Katanga.

Les désertions sont nombreuses, et certains étrangers se réfugient en brousse ou délibérément s'installent dans la région dès la fin de leur contrat ; leur nombre est toutefois beaucoup moins important que celui des partants. La région connaît donc, en plus d'un déficit de population, un déséquilibre démographique par la diminution du rapport hommes/femmes et par la baisse de la natalité qui en résulte.

Les chiffres sont rares à ce sujet ; toutefois on note qu'en 1922, la chefferie de Katanga ne compte plus que 877 hommes et que le nombre de femmes « supplémentaires » est de 124, soit 14,1 % [A. T. K.]

En 1923, une lettre signale « qu'un grand nombre de natifs de Katanga se réfugient à Likasi sans passeport de mutation » ; ce document est le plus ancien que nous possédions sur l'attraction urbaine.

Mais par ailleurs, on note l'entrée dans la région de Rhodésiens qui fondent de petits villages ; Kapeni ou Mwelwa en sont des exemples ; toutefois un certain nombre d'entre eux ne font que de très brefs séjours en ville ou ne s'y arrêtent pas ; c'est le cas pour un petit nombre de Baluba attirés par l'activité halieutique du lac Tshangalele.

L'exploitation à grande échelle de la mine de Luishia fut plus tardive (1926).

L'émigration vers cette mine atteint aussi la région qui en est toute proche. Au 31 décembre 1927 <sup>(1)</sup>, il n'y a plus que 806 hommes dans la région de Katanga, mais le nombre de femmes « supplémentaires » n'est plus que de 61, soit 7,5 %. D'autres facteurs, comme les regroupements imposés, avaient d'ailleurs contribué à cette diminution du nombre des habitants (voir paragraphe précédent) <sup>(2)</sup>.

Avec la crise de 1930, on assiste au retour à la terre de nombreux travailleurs. Il provoque les augmentations brusques du chiffre de la population, que nous avons signalées plus haut (page 40). Les rapports de l'Administration en témoignent.

En 1933, l'agent territorial GILLARD remarque dans son rapport

<sup>(1)</sup> D'après un rapport de l'Administrateur A. MARCHAL.

<sup>(2)</sup> A Kiembe, où le pourcentage des femmes excédentaires était en 1922 de 24,3 %, il n'est plus que de 16,8 % en 1927 ; ceci montre le revirement dans la politique de recrutement et la naissance de la politique familiale à l'U.M.H.K.



de route en chefferies Kiembe et Katanga qu'un grand nombre de travailleurs sont rentrés au village ; mais les agglomérations se sont émiettées, la plupart des hommes rentrés s'étant établis dans les champs (voir chapitre précédent p. 89). Le chef-lieu Katanga n'est plus qu'un simple hameau ; ses 500 habitants se sont dispersés dans le finage.

Ce milieu humain reste extrêmement malléable et mobile ; avec la lente reprise de 1935, recommencent les départs vers les centres urbains et miniers ; la moitié de la population à peu près émigre à nouveau, mais très progressivement, et la diminution de la mortalité infantile permet de combler les pertes (voir p. 72).

Pouvons-nous indiquer les villages qui ont subi cet exode rural ? Toutes les régions et tous les villages en ont été affectés à des degrés divers. Il n'est pas possible de dégager dans la somme des départs, ceux dus à l'attraction industrielle, car d'autres facteurs ont joué dans le même sens, on l'a montré plus haut.

Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que les chefferies de notre région, qui ont subi le plus cette attraction, sont celles de Poyo, Katanga et Kiembe. Leur position géographique près de la route d'Élisabethville à Jadotville, des mines de Luishia et plus tard Shandwe et Kamwali d'une part, Kamatanda d'autre part, y facilitait ces mouvements d'émigration.

Cette émigration inquiète l'Administration : en 1927, l'administrateur de Luishia interdit tout recrutement dans ce territoire, tant la situation y est devenue critique.

Dans la suite, des émigrations massives ne se produiront plus, mais bien des départs isolés de travailleurs dépeuplant petit à petit les villages. Les résultats de ces mouvements du point de vue de la démographie ont été exposés.

Quelle est l'influence de l'industrie depuis la seconde guerre mondiale ?

Au cours de celle-ci, il se produit un appel de main-d'œuvre nécessité par l'effort de guerre. Les chiffres de population accusent un léger fléchissement d'ailleurs (voir chiffres à l'annexe 3).

Cependant depuis la fin de la guerre, la fermeture des mines secondaires de l'U. M. H. K. a provoqué le retour à la terre de bon nombre de travailleurs (*photo 2*).

C'est ainsi que l'on a vu l'influence, sur la courbe démographique, de la fermeture de la mine de Luishia (*figure 4*). Mais il faut noter que

la fermeture du poste coïncide avec l'abandon de la mine (le dernier agent quitte le poste en 1953).

Enfin, à partir de 1957, une nouvelle baisse atteint le prix du cuivre ; des licenciements et des mises à la pension surviennent ; ces mesures ont pour effet d'accroître le rythme du retour à la terre, qui se dessine depuis 1945, malgré le léger intermède des années 1955-1956.

En 1955, le R. P. DENIS [21 et 22] se livre à une enquête démographique dans les deux centres d'Élisabethville et de Jadotville. Les difficultés qu'il rencontre, l'obligent à limiter ses interventions à un certain pourcentage de la population et même à adopter des méthodes d'échantillonnage. Il étudie notamment les origines ethnique et géographique de la population.

Voulant nous rendre compte de la valeur exacte des prélèvements que les deux centres ont opérés sur la population rurale, nous avons consulté ses statistiques :

a) *Origine géographique.* Sur 18 354 hommes atteints par l'enquête à Jadotville, et représentant 80 % de la population masculine, 1 757 sont originaires du territoire, soit seulement 9,5 % ; à Élisabethville, une extrapolation faite à partir de sondages, lui permet de conclure que, sur 41 196 hommes que comptent les quartiers et camps de la ville, 737 seulement proviennent du territoire de Jadotville. Au total, 2 800 hommes environ provenant du territoire habitaient les deux centres industriels.

b) *Origine ethnique.* Il compte 983 Basanga à Jadotville et 404 à Élisabethville, ses sondages portant respectivement sur 60 et 64,1 % de la population masculine.

Il nous est impossible de conclure que ces Basanga proviennent de notre région, car l'ethnie Sanga est dispersée non seulement dans la dépression elle-même, mais aussi dans la chefferie de Mukumbi au territoire de Kambove et dans le territoire de Lubudi son voisin au nord, sans compter les Basanga qui ne sont pas nés dans leur pays d'origine. Il en résulte donc que « origine ethnique » et « origine géographique » ne coïncident pas nécessairement <sup>(1)</sup>.

Si, à partir de ces données fragmentaires, il était permis d'avancer un ordre de grandeur, nous dirions que le nombre des

(1) Il s'agit là d'une erreur commise fréquemment et qui nous est apparue au cours de nos enquêtes.

hommes issus de la région et habitant pour l'instant la ville est probablement égal à la moitié au moins de celui qui vit encore en brousse.

### 3. *Les mouvements migratoires provoqués par l'industrialisation dans la brousse.*

L'industrie fixée dans la brousse a attiré, elle aussi, certains éléments de la population rurale.

L'exploitation de l'énergie hydroélectrique par la Société SOGEFOR est la plus importante. Outre la centrale elle-même, localisée à Mwadingusha, ainsi que le poste, le camp SOGEFOR et le camp militaire qui l'entourent, la société possède des lignes à haute tension joignant Élisabethville et la Rhodésie d'une part, Jadotville d'autre part. Ces lignes de transport de force, de même que la centrale, constituent des facteurs de localisation de la population. En effet, leur entretien et la liaison de Mwadingusha avec Élisabethville et Jadotville ont exigé la création, le long de ces lignes électriques, de routes de surveillance et de desserte. Ces routes, à leur tour, ont eu une grande influence sur le déplacement de nombreux villages.

Avant 1940, un chemin de fer reliait Luambo, donc Jadotville à Mwadingusha.

Outre ce chemin de fer, une route partant de Mwadingusha se dirigeait vers Jadotville via Kabale en contournant le marais des Kisungu par le nord. Ce détour fut abandonné, lorsque le rail fut remplacé par une route traversant les Kisungu sur l'ancien remblai.

Enfin peu après 1950, une route longeant la ligne de transport de force vers Élisabethville via Shilatembo fut construite.

Ces deux routes furent parcourues par de nombreux européens, des camions courriers de la SOGEFOR, des équipes d'entretien des lignes et des routes elles-mêmes, mais aussi par quelques commerçants indigènes motorisés et plus encore par des théories de cyclistes.

Sous l'œil bienveillant de l'Administration, de nombreux villages vinrent s'y installer pour y faire du petit commerce avec les passants.

C'est ainsi que la répartition géographique des habitants de la chefferie de Kiembe, traversée par la route de Mwadingusha-Shilatembo, fut totalement modifiée (voir *carte 17*, partie inférieure).

Comme nous l'avons vu plus haut, ces villages, vers 1910, étaient situés à proximité de la Mwera et de la Luembe. Dès la création de la route, ils se concentrent le long de celle-ci ; mais cette concentration n'est pas quelconque : la *carte 17* montre la répartition actuelle des villages de la chefferie ; elle se fait en deux groupes séparés par un assez large intervalle (voir p. 60). Les villages ne sont donc pas étirés tout le long de cet axe.

La route vers Kabale est plus ancienne, mais son occupation par de nombreux villages est relativement récente ; nous en avons déjà parlé au chapitre précédent à propos des tendances expansionnistes des Basanga. Cette route nouvelle a également attiré des travailleurs industriels.

L'exemple le plus remarquable est KASUMBALESA. Ce dernier, après avoir travaillé à Lupweshi, est licencié après la construction du barrage de Koni (1942). Il quitte ce centre pour s'installer à l'entrée des Kisungu et s'y livrer à un commerce extrêmement varié (voir p. 182).

L'intérêt commercial de la route n'échappe d'ailleurs pas aux chefs, qu'ils s'appellent PANDE ou KIEMBE et, soutenus par l'Administration, ils sont les premiers à conseiller à leurs chefs de villages le déplacement à la route ; on a déjà insisté sur ce fait plus haut.

Par ailleurs, les concessions obtenues par les Sociétés pour leur installation entraînent quelque remaniements dans la répartition des indigènes.

Une société de fours à chaux obtient vers 1930 la concession de la colline calcaire de Lukunki. Après avoir attiré le village de Mwepu, afin de se pourvoir en main d'œuvre, elle s'en désintéresse ensuite et le village est regroupé au nord-est près de Tikara (ce dernier à présent disparu).

La création du camp militaire avec ses dépendances, à Mwadingusha, provoque de nouveaux déplacements ; le village de Mutekwa recule de plusieurs kilomètres vers la baie de Lwitube sur la rive gauche de la Lufira.

*En conclusion*, l'effet de l'industrialisation sur la brousse de la région étudiée se traduit de quatre manières :

1. Exode d'une grande partie des hommes et bientôt des familles, par recrutement, puis par attraction naturelle. Les départs sont massifs et plus localisés au cours des vingt premières années

d'industrialisation, individuels et diffus dans la suite. Les régions les plus atteintes sont les mieux situées par rapport aux mines et aux voies de communication.

2. Arrivées dans la région de travailleurs étrangers qui forment de petites unités d'habitat ; ce peuplement produit une assez importante diversification ethnique, mais ne suffit pas à combler les lacunes provoquées par les départs.

3. Concentration de la population autour des rares installations industrielles en brousse ; l'exemple de Mwadingusha ; cette population est hétérogène. Influence dans le secteur Lufira des routes longeant les lignes de transport de force ; redistribution de la population de certaines chefferies suivant ces axes et peuplement intercalaire d'ouvriers industriels ayant quitté Mwadingusha ou les villes.

4. Déplacements de population provoqués par l'installation d'industries, directement (Lukunki) ou indirectement (Mutekwa).

#### c. LE RÔLE DE LA STRUCTURE SOCIALE ET DES COUTUMES.

##### *Aspect négatif : la dégradation de la société coutumière.*

Le rôle de ces facteurs est rarement mis en lumière. Ils sont pourtant sous-jacents à bien des transformations du peuplement.

La société coutumière de la région étudiée est caractérisée par trois éléments essentiels : le *matrilinéat* (ou succession par les femmes), l'*exogamie* et, jadis surtout, l'*uxorilocalité* (ou résidence au village de l'épouse).

Ces règles structurelles de la société sont encore strictement appliquées chez les populations situées au sud de la région (Lamba et Kaonde) ; dans les groupements de la dépression, elles sont encore en vigueur, mais leur importance a diminué, surtout chez les Basanga où la première seule est encore relativement bien appliquée.

La femme semble avoir été choisie comme pivot de la société parce qu'elle en représentait le seul élément stable. Il se fait donc que l'homme, qui en principe détient l'autorité, la reçoit par les femmes.

Cette conception est peu propice au progrès de la société ; en effet, lorsque les règles sont appliquées à la lettre, tous les maris d'un village sont des étrangers ; même le chef éventuellement,

puisque sa place lui est pour ainsi dire réservée à la naissance, quel que soit ce lieu de naissance ; ce chef peut d'ailleurs être une femme, si les descendants mâles font défaut. Ce système modifie sans arrêt la composition d'un village puisque, en principe, seules les jeunes filles et les célibataires y demeurent et que les jeunes gens seront remplacés par les futurs maris.

Ce système hybride conduit à de perpétuelles contestations. La palabre de succession est un moment difficile de la vie d'un village, surtout lorsque le chef n'a pas d'héritiers en ligne collatérale. Dès lors, les intrigues et les influences se mettent à jouer et les espérances déçues se muent aussitôt en opposition.

Dans le système coutumier traditionnel, la sécession n'était guère possible. Le pouvoir des chefs était très étendu et leur vengeance pouvait s'exercer sur les séditeux. Par ailleurs, dès qu'on sortait des terres du groupe clanique, on n'était plus qu'un étranger à la merci des habitants des terres voisines.

Le candidat lésé devait donc taire sa rancune et continuer de vivre dans le village tout en essayant d'y acquérir le plus de crédit et de prestige possible.

L'intervention européenne a brisé ce cadre coutumier ; elle a restreint le pouvoir des chefs et atténué l'importance des limites territoriales. Ce système nouveau, paternaliste, hésitant entre l'administration directe et indirecte [18, p. 322] éternant l'autorité coutumière sans lui ôter toutes ses prérogatives, a perduré tant que s'est maintenue la puissance de l'Administration.

Or, le déclin de celle-ci n'a pas été compensé, du moins jusqu'à l'indépendance, par un accroissement égal du pouvoir des chefs coutumiers.

Il en est résulté une véritable déstructuration sociale et, dans le domaine qui nous préoccupe, la désagrégation de nombreux villages.

1. Dans le cas de la *succession d'un chef*, l'envie ou les appétits déçus provoquent souvent l'éclatement des villages et le départ des rivaux évincés accompagnés de leur parentèle.

Ainsi le village de Kamanga est à présent double, les deux rivaux à la succession ayant pris tous les deux le nom du chef défunt. Ils habitent à plus de 20 km l'un de l'autre ; l'officiel, si l'on peut dire, c'est-à-dire celui que reconnaît l'Administration, habite les environs

du Kiziba Pande (exactement sur l'ancien tronçon de la route de Kolwezi), l'autre près de Kasonkomona au delà de la Mulungwishi.

Le village est littéralement coupé en deux par cette sédition.

Au début du siècle des mouvements d'opposition entre notables ont parfois empêché les regroupements.

Le cas le plus typique est celui de KATOBIO qui refusa de se déplacer vers Lukoshi, parce que, cousin de celui-ci, il s'était déclaré frustré dans la succession des Bena-Ngoni. Cette sécession est à l'origine de l'îlot de peuplement des Shakapote-Katobio, au sud-ouest du marais des Kisungu.

2. Dans le même ordre d'idées, des *luttres de prestige* entre les notables et le chef provoquèrent également l'éclatement des villages.

En 1956-1957 Lupashya s'est divisé en 4 parties ; un notable a pris le pouvoir dans chacune d'elles. Les deux premières ont émigré vers des villages plus importants (Tambo, Sangatile) ; une autre s'est fixée non loin de l'ancien village et comprend une quinzaine d'habitations (Katwamba), Lupashya, ou du moins ce qu'il en reste, s'est déplacé de deux kilomètres vers le nord (au delà de la rivière Tembo).

3. Le *déplacement d'un village* se solde également par l'abandon d'une partie de la population qui reste sur place ou à proximité de l'ancien emplacement.

Ainsi lorsque SANGATILE quitte le nord de la Mufuvya pour venir s'établir à proximité de la route de Kolwezi, ses sujets MUMFULENI et KITESHENI refusent de le suivre et demeurent près de la Kilumba.

4. Une des conséquences de la crise d'autorité que subit la région est la *renaissance de la sorcellerie* ; elle conduit aussi au morcellement des villages.

A Matafu, l'accusation de sorcellerie a provoqué l'émigration du sorcier et d'une dizaine de personnes de son entourage qui demeurent à présent à 1 km du village, près des marais de la Mupapasi. Pour des raisons semblables, KITESHENI, dissident du village de Sangatile fut abandonné par ses fils (voir *photos 3 et 4*).

5. Sont également promis à la division, les villages issus de

regroupements, lorsque les chefs réunis sous la coupe du maître du lieu lui sont étrangers.

Ainsi MOSE a fait partie du village de KIROYE ; il l'a quitté en 1954 pour fonder ou plutôt rétablir un village dont il soit le chef.

Avant de se séparer de son chef, l'indigène est cependant prudent ; il sonde au préalable les siens. Puis, il observe quelles sont dans la région les terres encore libres qui seraient assez fertiles pour lui convenir, ou quelle partie d'une route il pourrait occuper pour faire commerce. D'ailleurs la séparation ne va pas sans de nombreuses palabres qui permettent aux dissidents de réfléchir aux conséquences de leur déplacement.

Dans tous les cas, les déplacements aboutissent toujours à une perte d'hommes pour la région ; car, lorsqu'un village s'effrite ainsi, un certain nombre de gens quittent la brousse, pour tenter de faire fortune en ville. L'éclatement est l'occasion, notamment pour les jeunes, de se libérer de l'autorité paternelle ou clanique et de tenter l'aventure citadine.

Souvent, après avoir passé un certain temps en qualité de chômeur dans les cités, ils reviennent s'établir en brousse, mais en essayant de conserver la liberté acquise. Ce phénomène nous l'avons souvent remarqué, même dans les villages à quartiers, c'est-à-dire à unités d'habitats fragmentées, mais très proches.

C'est dans le quartier des dissidents, qu'on verra la plupart du temps les jeunes s'agglutiner autour d'un des notables qui l'a créé (exemple : Mangombo).

Il faut enfin signaler que l'éclatement d'un village coutumier n'entraîne pas nécessairement la naissance immédiate de plusieurs hameaux. Il est des groupes d'habitants qui quittent leur ancien centre, vont s'installer dans un autre village, soit parce que le chef y est plus puissant ou que des rapports d'amitié étroits existent entre les émigrants et le chef en question.

Néanmoins, il est rare qu'une telle fusion soit durable ; dès la première « palabre » les nouveaux venus tenteront, soit de former un quartier à part dans le village, soit, si la dispute s'envenime, de chercher ailleurs un nouvel endroit d'établissement.

Il en fut ainsi, par exemple, de KALUNKUMIA, village de la route SOGEFOR vers Kabale, et de KAPASO. Cet homme avait quitté SANGATILE pour venir s'installer chez le premier. Après quelque temps,



KAPASO a abandonné KALUNKUMIA pour s'établir en face du village de celui-ci de l'autre côté de la route. Il tente à présent, à force d'influence, d'attirer dans son village les hommes de Kalunkumia pour miner l'autorité de celui-ci.

Nous avons cité plus haut le cas du village de MOSE qui est également démonstratif de cet esprit d'indépendance qui règne à présent en brousse.

*Aspect positif : Les apports extérieurs  
et l'adaptation de la brousse aux influences sociales étrangères.*

Les coutumes en matière de mariage et de succession au pouvoir ne sont pas, à l'heure actuelle, uniquement génératrices de dislocation des villages.

1. *L'exogamie*, notamment, provoque parfois un afflux d'étrangers, parents proches du mari, qui viennent s'établir à proximité du village où réside celui-ci ; c'est le cas de Kipabi, petit village au sud du Kiziba Pande, construit par les Kaonde de MUSHIMA, qui ont suivi leur frère venu se marier dans la région.

2. A l'heure actuelle, *l'uxorilocalité* est en complet déclin <sup>(1)</sup> : les femmes, elles aussi, quittent leurs villages pour aller s'établir dans celui du mari. Elles aussi peuvent être accompagnées de parents, qui s'installent dans la région où le mariage a créé un climat d'amitié à leur égard. Exemple : Lusuba, près de Mushikatala.

On aura remarqué que, dans le cas du mariage d'étrangers, leurs proches s'installent souvent près du village et non dans celui-ci. Ils aiment, en effet, de conserver une certaine indépendance à l'égard du chef local.

3. Depuis le début du siècle, un certain nombre d'étrangers sont venus habiter dans les villages de la dépression <sup>(2)</sup>.

Certains de ces étrangers ont tenté de prendre le pouvoir dans les villages. La plupart ont échoué, mais souvent le village s'est disloqué et ces étrangers ont alors pris la tête d'une des deux par-

<sup>(1)</sup> Nous ne l'avons plus trouvée à l'état pur que dans la vallée de la Mabaya au sud d'Élisabethville.

<sup>(2)</sup> La *Pax Belgica* a permis cette libre circulation des personnes, ce qui n'était guère le cas sous le régime coutumier antérieur.

ties. Il en est ainsi de nombreuses communautés des rives du lac de retenue (voir p. 149).

4. Enfin, à la structure sociale ancienne, s'est juxtaposée, au cours des dernières années, un autre type d'organisation communautaire, basé sur le *patrilineat* et la *virilocalité* ; c'est le type Luba importé par la branche Shankadi de la grande ethnie [75], [79].

Le contact des deux cultures a été brutal et il n'y a eu aucune interpénétration ni assimilation ; le peuplement des Luba a été en effet localisé de manière totalement différente du peuplement coutumier traditionnel parce qu'il était sous l'étroite dépendance d'un nouveau genre de vie : la pêche lacustre.

Cette juxtaposition ethnique pose, comme nous le verrons, des problèmes graves pour l'avenir de la région.

### *Conclusions.*

La formation du milieu humain, dont nous avons retracé les grandes lignes au cours de ce chapitre, est complexe.

Nous avons mis en lumière l'influence de quatre facteurs tout en signalant qu'ils ne pouvaient expliquer qu'une partie des phénomènes de peuplement et qu'ils agissaient concurremment avec d'autres, dont le plus important qui sera envisagé ci-après, est constitué par les genres de vie.

Ces quatre facteurs sont :

1. L'histoire politique coutumière ;
2. Les mesures administratives ;
3. L'industrialisation ;
4. La structure sociale et les coutumes ethniques.

#### 1. L'histoire politique coutumière.

Ce facteur agit de deux manières :

a) Il établit le peuplement à un niveau d'organisation sociale primaire, le clan, en le conformant aux impératifs du milieu : il aboutit à une occupation par tâches isolées tout d'abord.

b) En second stade, il assure l'expansion des groupes en créant aux marches des terroirs des unités de peuplement qui assurent la sauvegarde et éventuellement l'extension de droits acquis par

des pionniers. L'influence du milieu physique reste ici prédominante (les terroirs ainsi protégés sont toujours des endroits fertiles). Cependant, la pression démographique, ne justifierait pas ces occupations larvaires, si les impératifs politiques et le souci de l'avenir ne guidaient les chefs qui ordonnent ce peuplement.

## 2. Les mesures administratives.

Elles axent le peuplement, non sur une réponse de l'homme à un milieu physique donné, mais sur la transformation de celui-ci. Leur action procède de deux impératifs :

*a)* Concentrer la population en unités plus importantes, espérant ainsi accroître l'efficacité et le dynamisme de la société coutumière ;

*b)* Adapter le peuplement aux conditions économiques nouvelles en favorisant l'installation à la route.

Le premier de ces impératifs n'a pas rencontré l'assentiment général des intéressés, parce qu'il allait à l'encontre des réalités sociales et de l'individualisme du paysan.

Le second a été plus généralement accepté parce qu'il coïncidait avec la politique d'occupation et les visées d'expansion économique des chefs coutumiers.

## 3. L'industrialisation.

Elle n'a pas pour effet unique de réduire le nombre et de limiter la répartition des hommes. Son aspect positif est d'enrichir la population d'éléments étrangers et de créer d'étroites relations villes-campagnes.

Elle provoque aussi l'innervation des structures coutumières anciennes et crée, dans la brousse même, des îlots économiques générateurs de peuplement.

## 4. La structure sociale et les coutumes ethniques.

Ce quatrième facteur a son influence propre sur le peuplement. Sous le régime colonial, l'exogamie et l'uxorilocalité ont déterminé le fractionnement des communautés.

En revanche, il se produit une immigration de type particulier : la parentèle des gens ayant contracté mariage avec les autochtones.

Par ailleurs, les différences ethniques entre étrangers et clans autochtones provoquent sur les rives du lac de retenue l'apparition d'un peuplement intercalaire qui sera étudié plus loin.

### C. Les techniques d'exploitation de l'espace.

#### 1. L'AGRICULTURE.

##### — Introduction.

L'influence de l'agriculture sur la répartition des habitants est logiquement conditionnée par l'importance qu'elle a comme genre d'activité.

Cette influence se traduit sur le plan géographique, par une certaine liaison entre la localisation des champs et celle des lieux habités. Or la localisation des champs est fonction d'un cortège de facteurs, parmi lesquels prédominent les conditions hydrologiques et pédologiques propres aux végétaux cultivés. D'où, la nécessité d'envisager le problème sous deux aspects :

- a. Importance de l'agriculture comme genre de vie dans chacun des lieux habités ;
- b. Selon cette importance, liaison du lieu d'habitat au finage exploité.

##### — Méthode de travail.

1. Une première manière de mesurer cette importance consisterait à évaluer *la production à chaque endroit*. C'est une chose impossible à réaliser dans la pratique ; ces évaluations n'existent que sous forme de sondages très précis mais localisés ou d'estimations fantaisistes.

2. *La mesure de la superficie cultivée* n'est pas réalisable non plus pour une région à cause de l'étendue et du contour irrégulier des champs. Par ailleurs, l'itinérance de l'agriculture n'accorderait à ce cadastre qu'une valeur très provisoire.

3. *La main d'œuvre employée*. Là aussi, on rencontre de sérieuses difficultés, car presque tous les hommes ont un champ, sauf certains pêcheurs du lac de retenue étroitement spécialisés dans leur activité ; mais, dans ce cas même, la femme entretient souvent un petit jardin à proximité de la case.

Cependant, l'intensité de l'activité agricole varie dans des proportions très larges, même dans les villages de l'intérieur (voir plus loin) : le commerce, ou certaines fonctions administratives (greffier, cantonnier, etc.), réduisent le temps disponible pour les occupations agricoles.

Devant de telles difficultés, nous avons eu recours à d'autres procédés :

a) Nous avons mesuré, non l'espace cultivé, mais l'espace récemment défriché. Cette opération s'est faite sur le terrain. Par comparaison avec les photos aériennes de 1954-1955 (levés aériens des degrés carrés de Lukafu et Élisabethville), nous avons cartographié l'espace défriché en cinq ans. Nous avons comparé les chiffres obtenus à la population des villages.

b) Nous avons examiné dans quelle mesure la spécialisation de l'agriculture, constatée en certains endroits, marquait de son influence la densité du peuplement.

#### a. *Les superficies défrichées.*

— Remarque préliminaire.

Il n'a pas été possible, comme il est dit plus haut, de déterminer, village par village, la superficie cultivée par chacun d'eux. Le levé systématique des champs mis en culture est une opération de longue haleine ; il s'agit en fait d'établir un véritable cadastre. Le levé des champs d'une région exigerait le travail d'une armée de géomètres. Encore ce travail serait-il d'intérêt limité, puisque le parcellaire de l'agriculture itinérante est par définition dynamique. Seul l'échantillonnage est possible et c'est ce qui a été réalisé par O. TULIPPE [28, p. 36] d'abord, par nous même ensuite [83].

Cet échantillonnage était pourtant nécessaire pour nous faire connaître les caractéristiques agraires du terroir étudié et, dès lors, utiliser ces observations à bon escient dans la recherche propre à ce travail.

Ces caractéristiques agraires sont [83] : agriculture itinérante sur brûlis à feu courant, sans rotations bien définies, à longue jachère de savane ou de forêt claire <sup>(1)</sup>.

(<sup>1</sup>) Il s'agit ici des cultures traditionnelles dont le parcellaire est le plus souvent beaucoup plus important que celui des cultures imposées par l'Administration.

Le déplacement du parcellaire est progressif, parce que variable d'un cultivateur à l'autre. La période de mise en culture est relativement longue, mais excède rarement 8 à 10 années.

Elle dépend essentiellement de la fertilité du sol en chaque endroit et de la rapidité plus ou moins grande de son appauvrissement.

La plupart du temps, le champ est abandonné, dès qu'on constate une chute des rendements ; parfois, des arbres indicateurs fournissent des données empiriques sur les durées possibles de mise en culture ; mais dans les jachères, ces données empiriques manquent souvent et la culture se poursuit jusqu'à épuisement. Le paysan répugne à faire de nouveaux défrichements en savane boisée ou en forêt ; aussi revient-il volontiers sur des jachères non encore colonisées par la forêt, mais au stade de semi-reforestation ; la recolonisation par la forêt est lente et demande une vingtaine d'années.

Il résulte de tout ceci, que les défrichements les plus importants ont lieu lors de l'installation du village.

Hormis le cas d'un déplacement récent du village, les nouveaux défrichements annuels sont très limités. Les vieux villages stabilisés se présentent donc à l'intérieur ou à proximité d'une immense étendue déforestée depuis longtemps et à l'intérieur de laquelle se font les déplacements des parcellaires actuels par défrichement de la savane des jachères.

Enfin, l'étendue défrichée égale rarement l'étendue cultivée ; celle-ci, à l'intérieur d'un défrichement est variable au cours des saisons agricoles successives ; elle est en relation avec l'état de santé de l'agriculteur, la composition de sa famille à un moment donné ou l'importance de ses réserves de graines.

Toutes ces considérations préliminaires ont été établies en vue de montrer l'intérêt de la recherche suivante : au lieu de comparer les étendues cultivées au nombre d'habitants, nous avons comparé à ce nombre *les superficies défrichées au cours des cinq dernières années* (de 1954 à 1958) ; cette méthode ne nécessite pas le levé individuel des champs cultivés, chose impossible à réaliser à l'échelle régionale, mais simplement la délimitation du ou des blocs défrichés pendant ces cinq années <sup>(1)</sup>.

(1) Pour les cultures traditionnelles et les cultures imposées de manioc.

L'intervalle de temps choisi est suffisant pour éliminer les erreurs dues aux variations annuelles des superficies défrichées (voir plus haut). Il est donc possible de calculer l'espace moyen défriché annuellement pendant cette période.

1. Lever l'étendue défrichée en 1954-1955 pour un village donné équivalait dans de nombreux cas à lever les jachères datant de cette époque. Ce levé de jachères eut été très difficile à réaliser si nous n'avions disposé des photos aériennes de l'époque. Celles-ci nous restituent fidèlement non les champs cultivés de l'année (les photos ont été prises pour la plupart après la récolte du maïs et du sorgho) mais les défrichements qui tranchent nettement sur le reste de la savane. Un simple contrôle sur le terrain suffit pour vérifier les limites dessinées d'après la photo.

2. Le travail le plus délicat est alors de compléter cet espace défriché en 1954-1955 par les défrichements ultérieurs. C'est une chose aisée, lorsque le parcellaire ne s'est pas complètement déplacé.

Cependant la période de cinq années est assez courte pour que, dans la plupart des cas, on ne constate pas de modification intégrale du site des champs donc de l'espace défriché, l'itinérance de l'agriculture étant assez lente, comme nous l'avons dit plus haut.

Cependant des déplacements brusques ont été constatés et les nouveaux défrichements complètement cartographiés.

Ce travail a été effectué pour septante villages dont quinze situés dans le bassin de la Mufuvya et le reste dans celui de la Lufira.

3. En regard de cette évolution de l'espace défriché, nous avons tenu compte des variations de populations survenues entre les recrutements de 1955 et ceux de 1957-1958.

Ainsi certaines anomalies dans le rapport superficie /population ont pu être expliquées par des diminutions ou accroissements brutaux du nombre d'habitants.

4. Enfin nous avons transformé les chiffres de population en unités de consommation <sup>(1)</sup>.

<sup>(1)</sup> Les unités de consommation auront les valeurs suivantes :

— 1 homme = 1 femme = 1 U. C.

— 1 enfant = 1/2 U. C. ; cette dernière est une approximation, l'âge de tous les enfants n'ayant pu être connu.

Tableau VIII. — Relation population-Surface défrichée.

Groupement	Nom du village	Superficie défrichée en ha	Nombre d'unités de consommation		Défriche- ments par U. C. en ha
			en 1955	en 1957	
Lukoshi	Makosa *	12	52,5	72	0,17
	Kundwe *	15	75	77	0,20
	Kampemba *	8	26	36,5	0,22
	Sakati *	18	46	53,5	0,37
	Kapeni *	69	184	216	0,32
	Lukoshi	64	194	226	0,28
	Shakapote-Katobio *	103	240	254	0,40
	Kasumbalesa	50	87	89	0,56
Kisunka (Rive Ouest du lac)	Mutupa	32	67	70	0,45
	Kisunka-Kimboye-	52	126	373	0,14
	Lupepa *				
	Mukuma *	6	23	24	0,25
	Kisesa-Lusambo-	89	196	209	0,43
	Kalebuka *				
	Katolo *	36	61	24,5	1,40
	Kinsenya-Mwelwa-				
	Kishiala-	264	566	1272	0,21
Poyo	Milangwe-				
	Kankwale-Lupidi *				
	Katobole-Kiabatama-	125	291	267	0,46
	Mitobo				
	Lukama-Yapiri-	45,5	117	114	0,40
	Kinkoyo				
Katanga	Kansalabwe	20,16	36	36	0,56
	Poyo-Djolomba-Lobati	133	317	362	0,35
	Djoni-Kitanika	25		85	0,29
Katanga	Shinangwe *	16	73	48	0,33
	Mushikatala *	60	173	224	0,26
	Katanga	133	350	356	0,37
	Kipoye	64	109	126	0,50
	Mose	9,5	19	25	0,38
	Mangombo	40	63	64	0,62
Mulandi	Kapeya-Mulanga	40	64	97	0,41
	Mulandi	56	144	165	0,34
	Konsi *	12	147	204	0,06

\* Les villages marqués d'un astérisque sont situés au bord du lac de retenue (voir *carte 6*).



Tableau VIII (suite)

Groupement	Nom du village	Superficie défrichée en ha	Nombre d'unités de consommation		Défriche- ments par U. C. en ha
			en 1955	en 1957	
Kiembe	Kakengela-Kiembe- Kariangina-Kindalo- Mwifule-Kanamina- Kilemo	207,8	290	290	0,72
	Kamuse	50	112	109,5	0,46
	Lubanza-Katalu- Mululu-Mulobilobi- Kingombe	78	197	200	0,39
	Kinsamba	57	174	151	0,39
Pande	Matafu	66	98	99	0,67
	Luambo I	215	436	476	0,45
	Luambo II	121	257	281	0,43
	Sangatile	91	184	173,5	0,52
	Ndakata	50	117	108,5	0,46
	Kapanda	91	136	163,5	0,55
	Kalunkumia-Kapaso	40	108	120,5	0,33
	Kasenga	40	71	29	1
	Pande-Pindi	124	434	343,5	0,36
	Saya	38	118	112	0,34
	Lupashia	57	175	81	0,70
	Mwepu	58	129	122,5	0,47
	Tambo I-Mukabe	90	247	270	0,32
	Kapenga-Tambo II	73	145	171	0,43

— Résultats de cette recherche (*tableau VIII*)

Dans la Mufuvya, c'est-à-dire dans le groupement Pande, il existe généralement une relation entre la population des villages et l'espace cultivé. Cette relation se situe aux alentours de 0,39 ha défrichés par U. C.

Cependant, certains villages montrent des chiffres différant assez bien de cette relation moyenne ; les plus éloignés de cette valeur sont Kasenga (1), Kapanda (0,55) et Lupashia (0,70) ; de même Kalunkumia-Kapaso (0,33) ; enfin Matafu (0,67).

Les valeurs supérieures à la moyenne de 0,39 ha/U. C. sont cependant plus éloignées de celle-ci que les valeurs inférieures.

Il semble donc que ces valeurs aberrantes proviennent le plus souvent de défrichements excédentaires par rapport au nombre

d'habitants. Elles peuvent dépasser le double de la moyenne des défrichements pour la région.

*Commentaires des valeurs aberrantes.*

a) Pour Kasenga (1 ha/U. C.), la comparaison entre le nombre d'U. C. en 1957 et 1955 montre une diminution de près de la moitié de celui-ci. La superficie défrichée ne correspond donc pas aux besoins réels de la population actuelle. Si on la compare à la valeur de la population en U. C. de 1955, on obtient 0,42, chiffre voisin de la moyenne régionale.

b) A Kapanda et Lupashya, les valeurs de défrichements/U.C. assez importantes sont dues à la création de la réserve de chasse dans la Mufuvya. Les paysans, incapables de protéger leurs champs des animaux déprédateurs, puisque le port de toute arme y est interdit, ont dû effectuer de nouveaux défrichements en dehors de la partie mise en réserve : d'où l'augmentation considérable du rapport.

c) A Matafu, l'éloignement des champs (voir *annexe 13*) est pour une bonne part la cause de la valeur exceptionnellement forte des défrichements ; on trouve en effet des champs à plus de 8 km du village à vol d'oiseau [28]. Il en résulte que bon nombre d'habitants passent la majeure partie de l'année dans ces champs et ne résident plus qu'exceptionnellement au village : d'où l'intérêt plus grand porté aux cultures, à leur entretien, à leur extension.

Matafu se situe donc au delà de la moyenne agricole de la région.

d) Le cas de Sangatila est semblable au précédent : de 1955 à fin 1957, on assiste à une diminution de la population de ce village. C'est pourquoi, les superficies défrichées totales paraissent assez importantes en regard de la population de 1957, mais le rapport avec la population de 1955 donne 0,49, chiffre supérieur à la norme de la région. Son éloignement de la route est probablement la cause du caractère extensif de son agriculture.

e) Kalunkumia et Kapaso sont des villages commerçants installés à la route ; en outre, le développement de Kapaso est récent et ses défrichements n'ont pas encore pris toute leur importance. Il n'en reste pas moins vrai que ce groupe de villages montre quel peut être le fléchissement des superficies destinées à l'agriculture lors d'un changement de genre de vie, du passage de l'agriculture de subsistance à l'activité commerciale. Bien entendu, une telle attitude peut n'être que temporaire. Lors de notre dernier passage dans la région, Kapaso regroupait autour de lui les mécontents pour reprendre la vie agricole. Pour l'année 1958, l'excédent de ses récoltes lui avait permis de vendre 125 kg de maïs à la Mission Bénédicte de Kapolowe.

f) On peut s'étonner enfin de la valeur relativement faible (0,36) du rapport pour le village de Pande ; cette valeur est cependant tout à fait normale, si l'on songe à la diversification des activités au chef-lieu de la chefferie : commerce, tâches administratives, chasse et même pêche <sup>(1)</sup>.

Dans le bassin de la Lufira, les faits sont plus complexes :

1. On note tout d'abord un contraste très marqué entre les valeurs des rapports pour les villages bordant le lac (moyenne 0,26) et ceux de l'intérieur (moyenne 0,44) ; ce contraste est la manifestation des différences dans les genres de vie, entre les villages dont la population s'adonne principalement à la pêche et les villages pratiquant surtout l'agriculture (voir p. 143).

2. Cependant les choses ne sont pas aussi simples qu'il paraît à première vue. D'une part, certains villages riverains de la Retenue ont des valeurs de rapport assez proches de celles des villages agricoles ; inversement, un certain nombre de villages situés dans l'*hinterland* ont des valeurs si faibles qu'elles se rapprochent de celles trouvées pour la plupart des villages de pêcheurs.

Les deux moyennes établies plus haut n'ont donc qu'une valeur d'indication.

a) On constate des différences entre les diverses portions du littoral lacustre (*carte 19*) :

La rive orientale, peu habitée d'ailleurs est la plus pauvre du point de vue du développement agricole. La rive sud n'est guère mieux partagée ; la rive ouest est, par endroits, plus favorisée, mais il apparaît que *ce sont les parties les plus peuplées qui, précieusement, développent le moins leurs défrichements* <sup>(2)</sup>.

Sur la rive nord les défrichements sont fort inégalement développés. Il s'agit donc plus de cas d'espèces que d'un phénomène général.

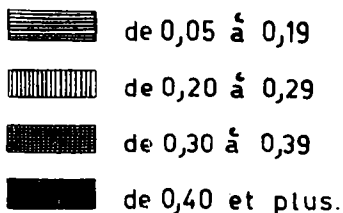
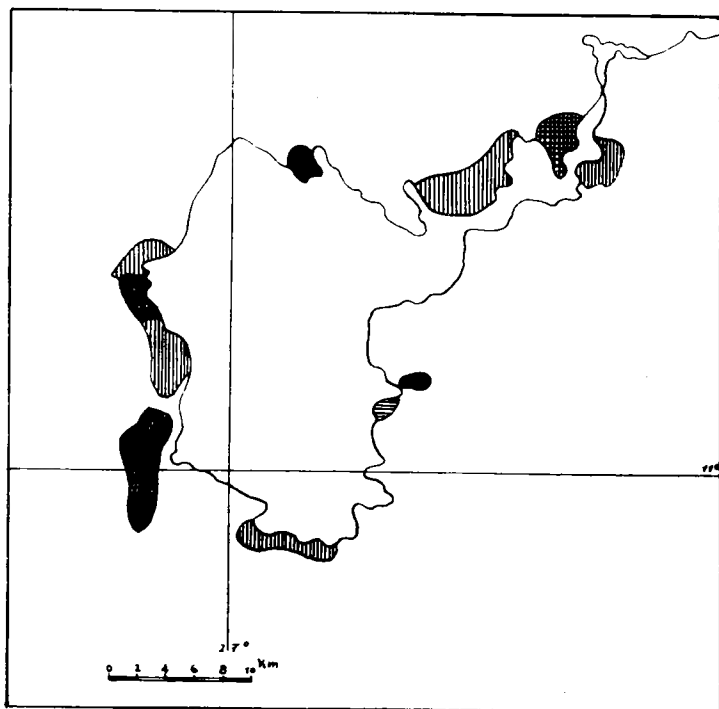
b) Parmi les villages de l'intérieur, il faut distinguer divers groupes en rapport avec les qualités particulières du milieu où ils sont installés.

La région du Kilemba (groupement de Katanga) paraît dans

<sup>(1)</sup> Dans le lac de la Kabo situé au nord des monts Dipompa.

<sup>(2)</sup> La valeur trouvée par Katolo doit être considérée comme aberrante, la population (en U. C.) ayant diminué des 2/3 entre 1955 et 1957.

l'ensemble assez favorisée ; le village de Mangombo, notamment, est l'un des plus spécialisés dans l'activité agricole <sup>(1)</sup>.



CARTE 19. — Rives du lac.

Superficies défrichées par unité de consommation de 1955 à 1959.

Par contre, la région de la Mwera, par endroits, semble diversement favorisée. Ceci peut paraître étonnant, si l'on songe à la richesse et à l'extension des terres fertiles à cet endroit (*carte 5*).

<sup>(1)</sup> C'est au nord de ce village que la FULREAC a établi son premier centre d'expérimentation et d'action rurale.

L'explication de cette anomalie tient à la répartition des villages elle-même : nous avons exposé plus haut (p. 102) le déplacement récent des villages de la chefferie de Kiembe et leur regroupement le long de la route SOGEFOR après la création de celle-ci (vers 1953).

Deux groupes de villages se sont formés lors du déplacement vers la route ; le premier, celui de Kiembe, se trouve aux abords du Ditemba dans un terroir très fertile et dont les terres alluviales sont très étendues ; le second, celui de Kingombe à Lubanza, est dans des conditions moins favorables, tant du point de vue pédologique qu'hydrologique. Les facteurs agricoles ne sont donc pas responsables de la répartition des villages tout le long du nouvel axe routier.

Dans la région de Poyo, on note le contraste entre les villages situés aux abords de la Kansalabwe et ceux de la région du pont de Kapolowe dont les défrichements sont un peu moins étendus. Or ces derniers sont situés près de dembos aux sols gleyifiés, inondés en saison des pluies.

D'une manière générale, les défrichements les moins étendus coïncident avec les sols de moindre qualité. Ceci peut paraître paradoxal à première vue. Toutefois un examen plus attentif des genres de vie nous apprend que ces villages vivent moins que les autres du travail de la terre. Leur localisation n'est donc pas liée à ce genre de vie. Si ces villages ont des superficies cultivées aussi modestes, c'est qu'une partie de la population s'occupe de pêche et de commerce (voir plus loin).

#### — Conclusion.

1. Il résulte de tout ce qui précède que, dans l'ensemble, il existe une certaine relation entre l'étendue des champs et la population des villages dans les terroirs de la dépression non riverains du lac de retenue.

2. Cependant, cette relation est loin d'être uniforme, même dans les terroirs agricoles ; des facteurs étrangers à l'agriculture influent sur l'ampleur des défrichements : mesures administratives, diversification des activités.

Il en résulte que, même en dehors de la zone littorale du lac de Mwadingusha, l'agriculture n'est pas le facteur principal de la répartition des hommes. La présence à l'intérieur de certains villages d'une fraction non agricole de la population nous indique que l'agriculture n'y est plus de pure subsistance, mais qu'il

existe un circuit d'échanges entre les membres d'une même communauté.

Quels sont ces villages *qui échappent au déterminisme des conditions de l'agriculture* ?

a) La plupart des *gros villages* de chefferie (Katanga, Mulandi, Poyo, Lukoshi, Pande), dont les défrichements, en rapport avec le chiffre de la population, sont relativement modestes et quelque peu inférieurs à la moyenne de la région.

b) Un grand nombre de villages situés au bord des axes routiers interrégionaux.

Il se produit donc une harmonisation des genres de vie en rapport avec les conditions du milieu et l'homme marque une extraordinaire polyvalence, une adaptation remarquable à des modifications de ces genres de vie.

c) Les villages de pêcheurs du lac, qui apparaissent pour la plupart nettement spécialisés. Quelques uns, cependant, ont conservé une agriculture relativement prospère, si on en croit l'ampleur des champs taillés dans la brousse. Nous aurons l'occasion de montrer dans le chapitre suivant que cette dualité des genres de vie agriculture-pêche n'est pas fortuite, mais correspond à la présence dans ces villages d'un fond d'agriculteurs préexistant à l'essor de la pêche et à l'immigration qui l'a accompagné.

3. Le village agricole de la région est-il donc le village moyen ? Cette affirmation, valable dans une large mesure pour la plupart des chefferies de la Lufira, est controuvée par les chiffres dans toute l'étendue du territoire des Basanga, le bassin de la Luambo y compris. On y trouve de gros villages aux défrichements très étendus. Mais la répartition de ces gros villages d'agriculteurs est étroitement localisée (à la Kitana, la Luambo et sur la rive sud du Kiziba Pande, ainsi qu'au débouché de la Dilomba dans la plaine).

Il y a entre ces gros villages florissants de la partie sud de la chefferie de Pande et les autres villages, plus modestes, d'agriculteurs de la région, un contraste assez marqué qui s'explique par un type de spécialisation agricole dont il va être question au paragraphe suivant.

Tableau IX. — Importance des cultures maraîchères et le peuplement.

Village	Nombre de maraichers		Superficie cultivée en 1959 (en ares)	Habitants	
	au village	sondage à Jadotville		en 1957	en 1955
<i>Pande :</i>					
Tambo I-Mukabe	20	27	1 000	350	219
Tambo II	5	5	800	64	44
<i>Kiziba :</i>					
Kapenga	7	12		161	141
Mwepu	5	10	200	156	163
<i>Luambo :</i>					
Luambo I	37	24	1 100	593	554
Luambo II		18		351	321
Luambo III	6	6	180	158	175
<i>Mufuuya centrale :</i>					
Kasenga	3		50	32	98
Saya	3	6	50	143	154
Kapanda	7	3	300	210	165
Pande-Pindi	9	4	800	451	563
Pitrosi-Djoni	3	4	200	?	?
Kitumba	2	2	néglig.	367	380
Kabale	1	0	»	160	119
Lukoshi	1	0	20	267	247
Kalumba					
Mwandeulu	1		20	144	146
Matafu	5	2	200	131	128
Katanga	2		50	413	429
Kasonkomona	2	2	10	139	134
TOTAL	119	125	4 780		

Total des vendeurs lors du sondage au marché de Jadotville : 320.

b. *La spécialisation des cultures et le peuplement.*

*Remarque préliminaire.*

Si la gamme des plantes cultivées dans la région est assez grande, la plupart d'entre elles interviennent comme cultures dérobées et de peu d'importance, qu'on pratique dans un coin du champ aménagé en jardin. La prédominance va dans la plupart des cas au maïs et au sorgho cultivés seuls ou en mélange et recouvrant plus des 9/10 du champ coutumier.

Au cours des saisons agricoles successives, les proportions de ces deux plantes dominantes peuvent varier dans la composition des

semailles. Certains terroirs restent plus attachés que d'autres à la monoculture du sorgho, plante plus anciennement connue que le maïs. Cependant, on constate une relative uniformité dans la variété des cultures indigènes.

Les légères variantes régionales sont de simples préférences ethniques et leurs techniques culturales n'impliquent pas de différences dans l'organisation de l'espace. Bien plus importantes pour le peuplement sont les cultures maraîchères qui ont pris un essor considérable dans les dernières années de la colonisation.

#### 1. Importance des cultures maraîchères (*tableau IX*).

Ce tableau montre des différences considérables entre les superficies exploitées par les villages de maraîchers. Les deux terroirs maraîchers les plus étendus sont la rive sud du Kiziba Pande et la vallée moyenne de la Luambo. Une troisième région suit par ordre d'importance : c'est celle de Pande-Kapanda sur la Kabungu et ses affluents. Les superficies consacrées aux légumes y sont nettement plus petites.

Enfin, on peut considérer comme négligeable l'importance des autres villages du point de vue de la production de légumes.

Au total, la dépression porte environ 50 à 55 ha de légumes, dont 35 au moins sont situés vers le sud de la dépression dans une zone que nous baptiserons « zone maraîchère ».

Que représentent ces 35 ha ? Du point de vue de la superficie, presque rien, moins de 10 % de la surface mise en culture par ces villages ; mais du point de vue économique, l'importance de cette culture maraîchère est considérable, à la fois par le nombre de personnes qu'elle occupe et par les bénéfices pécuniaires qu'elle leur procure.

L'explication de cet aspect économique est fournie à l'annexe XII.

Disons brièvement que chaque champ occupe trois personnes pour sa culture et à peu près autant d'autres pour la vente de ses légumes.

La localisation de la culture maraîchère dans la zone que nous avons précédemment délimitée tient à deux conditions de base favorables : présence d'eau toute l'année dans les rivières de l'endroit, présence de terres noires humifères le long du Kiziba Pande et dans les têtes de vallée des affluents de l'étang ; présence d'alluvions peu ou pas gleyifiées sur d'étroites levées naturelles de la Luambo ; donc *eau d'irrigation et terres fertiles*.



Si la partie maraîchère, située au bord du Kiziba Pande, doit peu à l'intervention européenne, celle de Luambo est le résultat de la transformation d'un ancien quartier rural du C. E. C. de Jadotville en village coutumier en 1957-1958. L'aménagement de l'irrigation à Luambo I et II est l'œuvre de l'Administration [12], il n'en est pas de même à Tambo ou à Kapenga, au bord du Kiziba Pande.

Quoique née de façon différente dans ces deux terroirs, l'agriculture maraîchère y évolue de façon assez semblable ; vers une diversification toujours plus grande des produits et un accroissement de la production (*photo 5*).

## 2. Relation entre le peuplement et la culture maraîchère.

Le *tableau IX*, auquel nous nous sommes déjà référé, montre les variations de la population des villages pratiquant la culture maraîchère de 1955 à 1957 ; on constate l'augmentation de la population dans les villages qui ont développé le plus cette activité. Là où cette culture est faible ou insignifiante, elle n'a pas d'influence sur l'évolution du nombre d'habitants, commandée alors par d'autres facteurs étudiés plus haut.

Bien entendu, les influences de la culture maraîchère sur l'homme et sa répartition sont de caractère cumulatif ; l'augmentation de la population produit une extension des cultures, d'où un accroissement du bien-être et l'immigration de nouveaux habitants attirés par la prospérité économique du village.

Le processus d'immigration se fait de différentes façons :

*a.* Déplacement d'un village entier qui vient s'installer à proximité d'un ancien village maraîcher et participe au défrichement de nouvelles terres maraîchères.

Exemple : Mukabe, village de la chefferie Bayeke, venu de la route de Kolwezi aux environs de Nguba, s'installe près de Tambo I en 1956.

*b.* L'immigration peut être le fait de petits groupes d'hommes dirigés par un père de famille.

C'est le cas de tous les hameaux relevant administrativement de Luambo I et pratiquant leurs cultures au lieu-dit Kikolele, au nord du gros village maraîcher.

*c.* Enfin l'immigration peut être diffuse et modifier la structure ethnique du village ancien.

Exemple : Les villages de la région de Tambo que pénètre l'immigration progressive de Kaonde venus du sud, mais aussi de Tshokwe venus du sud-est, ou de la région de Kanzenze (Territoire de Kolwezi).

d. Rôle de la diversification ethnique. Les étrangers constituent encore une minorité dans la région du Kiziba Pande. Il n'en est pas de même à Luambo, centre maraîcher d'origine extra-coutumière :

A Luambo I, cette population est très diverse : nous y notons au moins six ethnies principales : des Sanga qui sont fort nombreux à l'heure actuelle, des Lomotwa, des Nuenshi qui sont sous la domination des précédents (territoire de Mitwaba), quelques Kunda, comme dans la plupart des villages coutumiers, des Bemba du Congo et de Rhodésie, et enfin quelques Luba pour compléter le caractère disparate de la physionomie du village.

A Luambo II, les ethnies prédominantes sont les Lunda, les Kunda et les Sanga ; on y note la présence de quelques Kaonde.

Enfin à Luambo III, les Sanga et Bemba sont les plus nombreux.

Toutes ces populations, venues d'endroits aussi divers, sont parfaitement stabilisées et les trois villages offrent une image de prospérité (surtout Luambo I), qu'il est rare de rencontrer dans des villages purement coutumiers.

En général, les gros villages maraîchers sont les plus affectés par cette diversification ethnique. On touche là un nouveau trait du peuplement : *l'activité spécialisée de cette zone du Kiziba Pande permet un peuplement en villages importants par immigration étrangère.*

Cette bigarrure ethnique n'eut pas été possible dans le cadre de l'agriculture traditionnelle.

Un second aspect de ce peuplement maraîcher envisage la trame même de celui-ci. La carte générale de répartition par points (*carte 7*) comme celle des densités (*carte 11*) montrent la concentration de la population sur la rive sud du Kiziba Pande. Le peuplement s'y ordonne en une série de très gros villages pratiquement jointifs.

Cet aspect aggloméré de lieux habités importants se retrouvera uniquement sur les rives du lac de retenue. Il n'est pas possible non plus dans le cadre de l'agriculture traditionnelle *extensive* ; c'est le caractère *intensif* de culture à haut rendement, mais il

faut aussi l'ajouter, la diversification ethnique subjuguant les particularismes coutumiers, qui permettent pareille concentration.

*c. Liaison du lieu d'habitat au finage exploité.*

1. La distance des champs aux villages.

Méthode de travail.

Trois distances ont été considérées :

— La première est la distance minima du champ le plus rapproché au village ; elle n'a pas été retenue, car il s'agissait dans 9 cas sur 10, de champs de manioc du parcellaire imposé (1) ;

— La deuxième choisie, dès lors, est la distance minima au parcellaire coutumier ;

— La troisième, la distance maxima au champ le plus éloigné du parcellaire coutumier.

Toutes ces distances sont mesurées à vol d'oiseau (tableau des chiffres à l'*annexe 13*).

Analyse des diagrammes (*figure 5*).

Il existe une différence entre le diagramme de la Mufuvya et celui de la Lufira : dans le premier, les distances maxima qui séparent les champs de nombreux villages sont relativement longues : en d'autres termes, le parcellaire coutumier semblerait fort dissocié du lieu d'habitat. Au contraire dans le bassin de la Lufira, finages coutumiers et villages semblent en général plus rapprochés.

Mais le second diagramme qui représente les distances minima du village aux champs fait apparaître une certaine uniformité à travers toute la région.

Les deux derniers diagrammes proviennent de la division du

(1) La culture du manioc est imposée par l'Administration depuis 1935, à raison de 30 ares par cultivateur et par an ; pour des raisons de facilité dans la surveillance, les moniteurs agricoles choisissent pour cette culture des emplacements situés au bord de la route et à faible distance du village. Le manioc, plante peu exigeante, s'accommode de sols très variés et notamment des sols pauvres de plateau. Cette culture n'est guère prisée de l'indigène et, sans la contrainte, elle serait certainement peu pratiquée. A ce parcellaire imposé, s'oppose le parcellaire coutumier beaucoup plus étendu et représentatif de l'agriculture dans la région (maïs et sorgho). Ce parcellaire est le plus souvent dissocié du parcellaire imposé par suite des exigences écologiques du maïs et du sorgho.





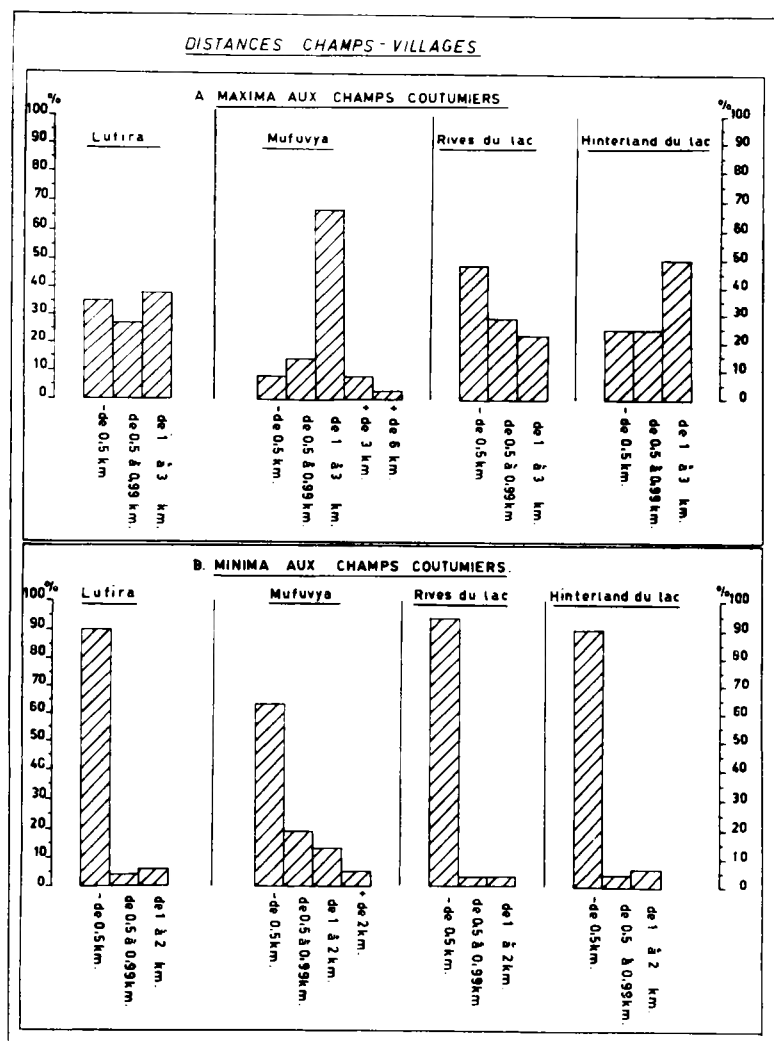


FIG. 5. — Diagrammes des distances champs-villages.

premier (Lufira) en deux autres relatifs, l'un aux rives du lac, l'autre à l'*hinterland* de celui-ci. Pour les distances maxima, les diagrammes montrent une nette opposition entre ces deux compartiments : le pourcentage maximum sur les rives est situé dans l'intervalle entre 0 et 0,5 km ; en d'autres mots, les parcelles et les villages sont fortement associés ; au contraire, dans l'*hinterland*, ce pourcentage maximum correspond à des distances beau-

coup plus longues (1 - 3 km). Cependant il n'est pas possible d'en tirer des conclusions quant à la dissociation champs-villages à l'intérieur, car les diagrammes des distances minima montrent une grande similitude entre les deux compartiments ; comme dans la Mufuvya, l'*hinterland* du lac se distingue par un étalement plus grand des finages. On peut donc conclure à une certaine *uniformité des liaisons champs-villages dans les terroirs purement agricoles* : cependant l'association champs-village est moins étroite dans la Mufuvya que dans l'*hinterland* de la Lufira.

## 2. La Répartition des champs et le peuplement.

Nous avons insisté plus haut sur les conditions médiocres qu'offre à l'agriculture le milieu physique du Katanga : climat excessif, mauvaise répartition des eaux dans le temps et dans l'espace, dispersion et exigüité des bons sols. Le moment est venu de considérer comment ces facteurs jouent dans les phénomènes de peuplement par l'intermédiaire de l'agriculture.

Grâce au levé des défrichements, dont les superficies cumulées durant cinq ans ont été envisagées plus haut, nous avons constitué une carte couvrant la totalité de la dépression.

Des échantillons de ce levé pour les exploitations de la saison 1957-1958 figurent à la *carte 20*.

— Commentaire de la carte.

Elle illustre les conclusions de l'étude des distances champs-villages ; relative proximité des gîtes agricoles, mais étalement du finage à l'écart des routes dans la Lufira, lac excepté, et éparpillement des terres dans la Mufuvya centrale ; au contraire, concentration des champs vers le sud de la Mufuvya et le long du lac de retenue.

### A) La Mufuvya.

a. *Mufuvya centrale* : on constate que l'éparpillement des champs et l'étiement général des blocs défrichés correspond à des conditions pédologiques et hydrologiques précises : fertilité des bourrelets alluviaux, sur lesquels ils sont établis, et souci d'éviter les cuvettes inondées en saison des pluies (*carte 20 A*).

A ce dispositif correspond un peuplement en villages espacés sur les points hauts, c'est-à-dire sur les bourrelets eux-mêmes.

On pourrait donc penser à un déterminisme des conditions d'exploitation. Toutefois, ce semis de peuplement s'organise suivant les axes routiers perpendiculaires au réseau hydrographique.

Il en résulte un étirement de celui-là, non selon les axes des rivières, mais perpendiculaire à ceux-ci. Le *site* du village apparaît donc comme un compromis entre la nécessité de pourvoir à ses besoins agricoles et celui de s'ouvrir des débouchés à la route.

La vie même s'organise suivant deux vecteurs dont l'intensité varie suivant les saisons ; orientée suivant l'axe routier durant la saison sèche, elle est au contraire tournée vers l'*hinterland* pendant les pluies. D'où, une double topographie de la répartition : concentrée en villages d'avril à septembre, elle se disperse en petites unités dans le parcellaire d'octobre à mars, les villages étant désertés par la population valide ; les distances à parcourir (voir *figure 5*) et la surveillance des champs forcent les habitants à effectuer ces allées et venues saisonnières.

La répartition n'était pas la même par le passé ; la carte de 1930 (*carte 14*) témoigne d'un dispositif de peuplement plus lâche. L'intérieur de la plaine était habité d'une manière permanente ; l'attraction exercée par les cultures était donc plus manifeste ; cependant, la route n'était alors qu'une simple piste (voir commentaire p. 88). Le facteur agricole se manifestait donc isolément.

Les restrictions apportées à l'extension des champs par la constitution de la réserve de chasse vinrent influencer assez sensiblement le schéma de répartition que nous venons d'indiquer. Elles n'en ont toutefois pas modifié l'ordonnance générale.

Au contraire, comme il a été dit plus haut (p. 90) le retrait des populations anciennement fixées dans l'*hinterland* a provoqué l'éclatement de nombreux villages. Certains habitants se sont établis à la route centrale (CÉSAIRE, GABRIEL, KABAKA MUKE, etc...). Ces « hameaux » n'ont guère de chance de survivre ; établis dans la partie sud en intercalation de villages anciennement fixés à la route, ils jouissent de conditions agricoles et de site beaucoup moins favorables.

La *carte 20B* montre la petitesse de leurs défrichements ; ces hameaux ne sont qu'un stade dans l'évolution du peuplement. Ils fusionneront probablement dans la suite avec un village plus



important, mais rien ne prouve que cette fusion s'opérera avec un village de cette route centrale.

Les facteurs agricoles n'exercent cependant aucune influence tyrannique sur l'emplacement des villages. La création de la Réserve de chasse nous a permis, une fois de plus, de faire à ce sujet d'utiles constatations.

*Shyamwange* est un petit village perdu au pied des monts Dipompa sur les derniers contreforts sud du massif. Il avait été déplacé par l'Administration. A la demande du chef, il a été autorisé à réintégrer son terroir. Il s'est placé dès lors près de la Kakoma, première rivière où l'on trouve encore de l'eau courante en saison sèche en longeant les Dipompa d'Est en Ouest ; on y trouve aussi une nappe d'alluvions suffisante pour y faire des cultures. Toutefois, jusqu'à présent, les habitants ont peu exploité ces alluvions de plaine, pour s'en tenir à la mise en valeur des replats et du fond de la vallée au niveau des dernières collines vers le sud. De larges possibilités leur seraient ouvertes dans la plaine, si la Réserve de chasse qui englobe leur domaine était supprimée. Il souffrent en effet grandement des déprédations du gibier dans leurs champs.

Le site ancien de Shyamwange était à la Konka, rivière parallèle à la Kakoma à l'ouest. Cette rivière était plus importante et sa nappe d'alluvions plus étendue (*carte 6*). Mais elle était située plus loin des voies de communication et la population actuelle de Shyamwange ne justifie plus la possession de surfaces arables aussi importantes.

Le village de *Kapanda* est installé auprès d'une plaine très fertile dans toute sa partie moyenne : la plaine de la Kitana. Jadis, d'ailleurs, les conditions de fertilité ont incité un des PANDE à y établir sa capitale (PANDE MUTWILA, voir p. 78).

Or, à l'heure actuelle, si l'on excepte quelques cultures de manioc sur la rive gauche de la rivière, cette vallée est totalement abandonnée (*carte 23*) par suite de l'interdiction d'y transporter une arme.

Les cultures de Kapanda sont sises à présent dans les vallées de la Kilumba et de la Bukubwaila inférieure, sur des terres en général assez piétres, allant des alluvions et colluvions grises profondes aux sols typiquement hydromorphes à gley peu profond.

Par contre, les maraîchers de Kapanda ont délibérément abandonné la route pour s'installer près des marais de la Mufuvya, où ils disposent d'eau d'irrigation en saison sèche et de quelques plages de sols humifères. C'est que la route centrale ne constitue pas une voie de communication aussi attractive que la route de Mitwaba.

Les conditions agricoles qui ont prévalu lors de l'installation du village ont disparu, mais l'inertie et les habitudes le fixent à cet endroit.

Enfin, dans les autres villages de cette route centrale, les gîtes agricoles les plus éloignés (jusqu'à 6 km pour Lupashya) ont été cultivés jusqu'en 1955. Lors de la mise en réserve, un grand nombre d'entre eux ont dû être abandonnés (*carte 20 A*) ; dès lors une partie de la population de ces villages a émigré, en partie pour éviter les tracasseries des garde-chasse, mais aussi pour d'autres motifs exposés plus haut (p. 1). 106 en est résulté un rétrécissement des finages vers les gîtes les plus rapprochés, mais les villages ne se sont guère déplacés (sauf Saya qui s'est porté 500 m plus au nord le long de la Tembo, affluent de la Katepe).

On ne peut parler non plus d'une particulière influence des conditions de l'agriculture sur le peuplement, le long de l'autre route traversant la Mufuvya supérieure ou Kabungu, pour se diriger vers Mitwaba via Bunkeya.

Les villages s'y relayent comme précédemment à la traversée des vallées (Matafu, Pindi, Pande, Shenteli). Il est incontestable que ces vallées présentaient des avantages agricoles importants, notamment l'eau d'irrigation en saison sèche, mais on constate que ces cultures d'été sont peu développées. Sauf à Pindi les sols ne sont guère fertiles. C'est que le développement de ces villages doit plus à la route qu'à l'exploitation des champs.

Les cultures de Pande sont très étendues (*carte 20, C*) ; mais la plus grande part du maïs récolté sert à la fabrication de bières dont le commerce est très actif. La cuvette de la Kabungu contient un grand nombre d'arbustes nommés *Munkoyo* (*Eminia sp.*) utilisés pour la fabrication de la bière du même nom.

La position de Matafu s'explique par des conditions anciennes de fertilité. Il est situé au bord de la Mupapasi, petite rivière dont les rives étaient jadis très fertiles. Le relèvement de la nappe, consécutif au lent comblement du Kiziba Pande, dont cette rivière est l'affluent, a altéré les sols et noyé les cultures ; d'où un déplacement très important du parcellaire. Il en résulte à l'heure actuelle une dissociation presque complète du lieu d'habitat et des cultures, certaines de celles-ci étant situées à une dizaine de kilomètres [28] du village. Ce changement des conditions agricoles n'a en rien influencé la position du village, parce que celui-ci est fixé à la route commerciale de Mitwaba.

Nkala constitue aussi une exception à l'attraction du sol arable. Il était en effet situé dans la vallée de la Bunkeya dans son cours supé-

rieur ouest-est. Il a abandonné cette position privilégiée pour s'installer à la jonction de la route de Mulungwishi et de celle de Mitwaba, où il se livre au commerce.

b. Dans la *partie sud* du compartiment Mufuvya (*carte 20, D*), le peuplement plus continu s'explique en partie par des considérations agricoles. Dans les environs du Kiziba Pande, la spécialisation des cultures entraîne des exigences particulières quant aux qualités des sols et aux conditions d'irrigation (voir plus haut).

La majeure partie des alluvions exondées se trouvent sur la rive sud de l'étang. De plus, des suintements donnent naissance, sur le flanc sud-ouest des collines qui le bordent, à des petits muhulus, prolongés jadis par une galerie. La galerie et une partie des muhulus ont été défrichés pour y faire des cultures maraîchères dans leur sol tourbeux.

Il en est de même des vallées de la Kalabi et de la Kanunka, cette dernière étant toutefois moins humifère. La Kalabi inférieure est aux  $2/3$  colonisée par des cultures maraîchères avec système de drainage et d'irrigation. L'occupation y est intense, mais si la culture maraîchère est développée, elle reste tributaire de l'irrigation et dans une forte proportion des sols tourbeux ou paratourbeux des muhulus et des vallées.

L'opposition du peuplement entre la route qui longe l'étang au sud et le tronçon de l'ancienne route de Kolwezi à proximité du rail, manifeste l'inégalité des conditions de fertilité aux abords de ces deux routes.

Dans la vallée de la Mulungwishi, à son entrée dans la plaine, de semblables constatations peuvent être faites ; la totalité des plages alluviales ont été ou sont mises en valeur par la Mission Méthodiste, un colon et le gros village de Sangatile.

Par contre, tout l'aval dans la plaine du Kiziba Pande est désert ; les conditions hydrologiques et pédologiques y sont en effet fort défavorables.

Plus à l'ouest, le long de la route de Kolwezi, les cônes alluviaux des nombreuses rivières débouchant des collines, offrent de nombreuses possibilités agricoles ; cependant la plupart de ces traînées alluviales sont peu étendues et les conditions hydrologiques y sont extrêmes (voir p. 58) ; on constate un *ajustement de la taille des villages aux conditions d'exploitation* : entre la

Dilomba et la Mulungwishi, de nombreux petits villages, soulignent le débouché du moindre ruisseau ; à la Dilomba, rivière pérenne, dont les plages alluviales sont plus étendues, trois gros villages aux cultures très vastes (Makaka, Malembeka et Mutaka). On a insisté plus haut sur l'origine politique de ces villages ; leur développement actuel ne se conçoit cependant pas sans des possibilités agricoles suffisantes (*carte 20 E*).

## B) Compartiment Lufira.

a. *Zone littorale*. La comparaison des superficies défrichées et le calcul des distances champs-villages, a montré dans cette zone de nettes différences avec les valeurs obtenues pour l'*hinterland* du lac.

Deux caractéristiques ont été mises en évidence : *Petitesse des défrichements par unité de consommation et distance réduite du village au champ*.

— Commentaire.

L'opposition du peuplement, constatée précédemment (p. 42) entre la rive ouest et la rive est, trouve un reflet dans l'ampleur respective des superficies mises en valeur sur des deux rives. Il suffit pour cela de comparer la zone de Mwelwa (*carte 20F*) à celle de Mulandi (*carte 20 G*).

L'inégalité du peuplement serait-elle due aux sols ?

La rive orientale n'est guère fertile. Seul le débouché de la Mwera avec ses traînées alluviales en région de Kiembe, la Luembe en amont des marais de Fwembe et en amont de la zone d'inondation du barrage peuvent justifier le peuplement qu'on y trouve. Le long des rives, les sols sont bien plus médiocres (*carte 5*).

Est-ce donc la grande fertilité de la rive occidentale qui lui a valu son peuplement dense ? Ce n'est nullement évident.

Certes, le débouché de quelques petites plaines alluviales lui vaut quelques apports d'alluvions parfois même très humifères ; certes, du versant oriental du plateau qui la borde, ont glissé quelques apports colluviaux. Mais, l'étroitesse du piedmont et l'exiguïté des épandages d'alluvions n'eussent pas permis à pareille quantité d'hommes de s'établir sur la base *supra* p. 112)

Par ailleurs, la mise en valeur de cette étroite bande n'est pour ainsi dire totale que dans la partie sud.

Les dernières cultures de manioc de Mwelwa grimpent sur les premiers contreforts des collines. Dans la partie nord, au contraire, en région de Kisunka, bien des sols alluviaux sont laissés en friche ou non drainés. D'autres sont épuisés : au total, beaucoup de sols sont très pauvres. L'espace cultivé est de toute façon inférieur à ce qu'il pourrait être et laisse l'impression d'improvisation des cultures d'appoint.

L'influence des genres de vie contrecarre ici aussi le libre jeu des facteurs naturels : chez les riverains, l'agriculture est presque partout une occupation secondaire.

Sur la rive nord, l'action de l'agriculture sur le peuplement est peu évidente.

Certains villages développent considérablement leurs cultures (Shakapote, Katobio, Kapeni : voir chiffres du *tableau VIII*). D'autres, au contraire, défrichent peu (Makosa, Katakashiala, Tembo I et II). De toute manière, les défrichements/U. C. sont plus importants que sur la berge occidentale.

Le développement plus grand de l'agriculture sur cette rive tient à son isolement géographique relatif. La précarité de l'unique voie de communication qui la relie à Mwadingusha, et la faible importance du commerce de vivres, obligent les habitants à être un peu plus prévoyants.

Par ailleurs, les différences de taille constatées entre les villages s'expliquent par le processus de peuplement lui-même.

Certains villages sont anciens (Kapeni), ou se sont développés à partir d'un noyau plus ancien d'agriculteurs traditionnels (Shakapote-Katobio).

Il résulte de tout ceci que, sur la rive nord, c'est le mode de peuplement qui explique l'état de l'agriculture et non l'inverse.

D'ailleurs, dans la presqu'île de Tembo sont établis deux camps de pêche et un village (Sakati) ; les sols de cette presqu'île comptent parmi les meilleurs sols de plateau (*carte 5*) ; ils sont cependant complètement délaissés par l'agriculture locale.

D'autre part, si Kapeni a établi des cultures sur des sols bruns, Shakapote et Katobio ont défriché des sols compacts et des sols gris peu fertiles.

*Il est impossible d'attribuer aux conditions agricoles une influence déterminante sur l'organisation du peuplement sur la rive nord.*

Le sol a cependant eu par le passé, dans la zone littorale, une importance plus grande qu'actuellement ; il faut en juger par les nombreux

lieux-dits dont le nom évoque la fertilité ou l'infertilité d'un endroit. Par exemple, « Pa Mwala » signifie « sur la latérite », « Kundwe » signifie « terre rouge » <sup>(1)</sup>.

Dans le passé, il apparaît bien que les liaisons du peuplement avec l'agriculture et notamment, avec la valeur pédologique des sols, étaient plus étroites. Avant la création du barrage, l'uniformité des genres de vie (agriculture et chasse) y contribuait largement.

Le meilleur exemple est celui des levées naturelles de la Lufira. Elles étaient habitées et mises en valeur jusqu'au delà de son confluent avec la Luambo. Ces levées n'étaient certes pas les meilleures terres alluviales de la région, parce que très sableuses. Néanmoins elles l'emportaient en fertilité sur les argiles grises et les sols hydromorphes environnants <sup>(2)</sup>.

D'autres villages étaient établis à proximité des quelques petites plaines alluviales, Luafu, Kansalabwe, Kibangu, Kakonde, etc.

De même, le long du rivage actuel ne s'élevait jadis aucun village ; ils étaient tous situés plus au nord en bordure des marais intermittents existant alors, ou sur des levées naturelles aujourd'hui inhabitables. Ces villages ont reculé vers la corniche sud qui domine actuellement le lac. Leur emplacement n'est pas justifié par l'activité agricole : situés sur des terres peu fertiles, ils n'étendent guère leurs défrichements.

Mushikatala, qui conserve un pourcentage important d'agriculteurs, cultive les dernières levées émergées de la Luafi et des sols rouges à la retombée des plateaux. La situation actuelle peut donc être partiellement expliquée par des impératifs du cadre agricole.

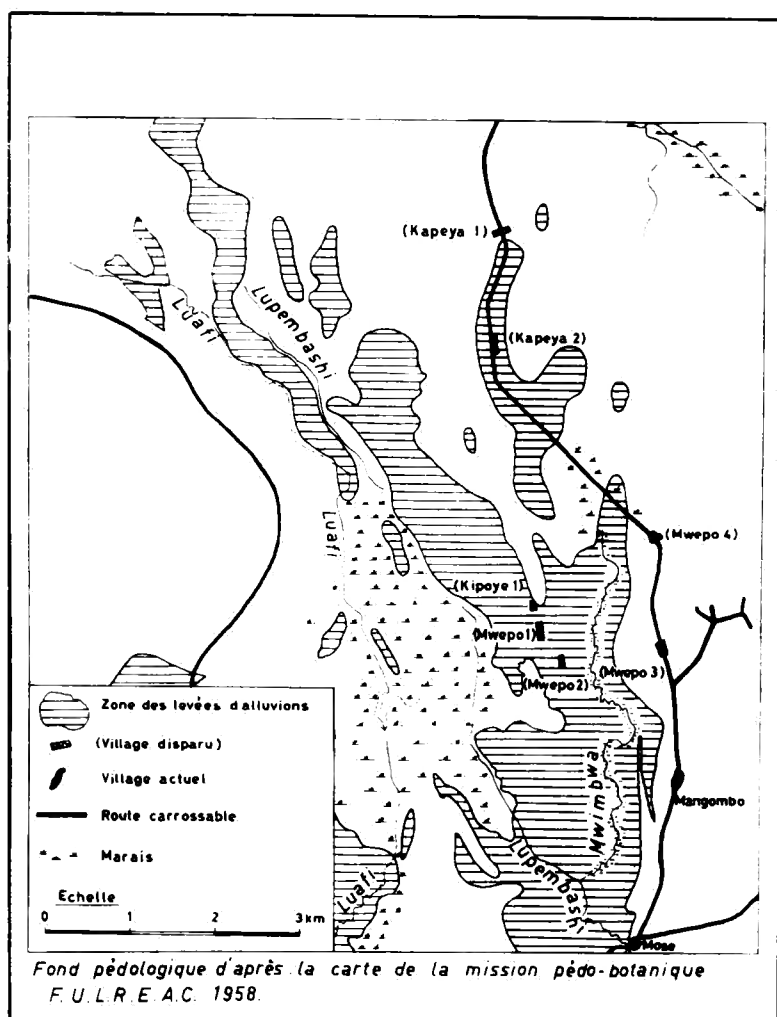
b. *L'hinterland*. En dehors de la zone bordière du lac, les conditions changent considérablement : les qualités des sols et la répartition des eaux prennent une importance agricole plus grande, *mais non déterminante*.

Dans la région des vallées de la Luafi et de la Lupembashi, la

(1) Kundwe est actuellement le second nom d'un village situé anciennement sur terre rouge, un peu en amont de Mwadingusha, là où se trouve actuellement (1960) le champ de tir de la Force Publique. Lors de l'installation de ce champ de tir, le village s'est déplacé ; mais il a conservé son nom, bien qu'il se trouve actuellement en terres brun-grisâtre dans la baie de Lwitube.

(2) Il existe ainsi une série de lieux-dits qui, à présent, sont partiellement ou totalement immergés par les eaux du barrage.

réponse de l'homme aux conditions du sol est vraiment remarquable. Actuellement, comme par le passé, l'occupation a répondu dans ses modalités aux deux impératifs suivants : éviter l'inondation, c'est-à-dire les marais de la basse plaine en saison des pluies, et ne pas s'écarter des levées naturelles des rivières qui contiennent les sols les plus fertiles de toute la région. Si bien que les abords de ces levées sont jalonnés des ruines de villages actuellement déplacés ou disparus (voir *carte 21*).



CARTE 21. — Situation des anciens villages dans la région de la Lupembashi.

On note à présent la concentration des villages le long de l'axe Kipoye-Mulandi et de la route de Katanga ; mais, ces deux routes ne sont pas très éloignées des bons sols de la plaine amont.

Dans la région de la Ndakata-Kabale, la population est concentrée à proximité des rivières en deux groupes de villages. Leur présence là-bas s'explique par l'existence de sols favorables mais encore beaucoup plus par celle d'une route importante ; nous examinerons ce cas dans la suite (p. 182).

Quant à la plaine des Kisungu, son infertilité explique son faible peuplement.

Le village de Kasumbalesa, qui se trouve à l'extrémité occidentale du marais, n'est pas le fruit de conditions pédologiques meilleures mais de la présence d'un carrefour routier. S'il fait un peu d'agriculture (manioc et bananiers surtout), sa présence là-bas est principalement due à des facteurs économiques (voir p. 183).

Enfin, dans la région de Kiembe (*carte 20 H*), facteurs économiques et pédologiques sont associés. Aux fertiles levées naturelles de la Mwera correspond l'importance plus grande des défrichements, mais aussi le dense peuplement qui entoure ses rives, au passage de la route SOGEFOR. Par ailleurs, bon nombre de villages actuellement localisés à cet endroit s'échelonnaient jadis sur les terres alluviales de la Luembe. On a vu p. 102 les raisons du déplacement.

### *Conclusions.*

#### 1. L'action du facteur agricole est complexe dans la région étudiée.

Son influence, prépondérante dans certains terroirs, doit être considérée comme négligeable dans d'autres.

Il est possible pourtant, de la somme des observations effectuées, de dégager quelques principes directeurs.

L'action des facteurs du cadre agricole est la plus importante de toutes :

A) Dans les anciens îlots de peuplement (Kilemba, Ditemba, rives du Kiziba Pande, Katobio, certains endroits de la Mufuvya centrale, comme la région de Kapanda ou les environs du marais



de Bondo). Dans ces anciens îlots, cette action se manifeste de différentes façons :

1<sup>o</sup> Elle maintient le peuplement stabilisé suivant la distribution géographique des zones fertiles (Kilemba, Ditemba) ;

2<sup>o</sup> Elle fixe sur place des populations d'agriculteurs, même après la disparition des éléments agricoles qui ont assuré le peuplement ancien du terroir (Kapanda et, d'une manière générale, les villages de la route centrale de la Mufuvya) ;

3<sup>o</sup> Elle assure la perennité du peuplement dans certains terroirs des rives du lac en fixant autour d'un noyau ancien d'agriculteurs des éléments étrangers pratiquant un autre genre de vie (Katobio).

*B)* Dans les zones de cultures spécialisées (Kiziba Pande, Luambo) l'agriculture organise le peuplement, soit par le libre jeu des conditions du milieu, en rapport avec les exigences propres aux végétaux cultivés, soit, artificiellement, par des techniques d'aménagement et d'habitat propres à une civilisation étrangère (Luambo I et II). A ces deux modes d'action correspondent des formes d'occupation particulières : d'une part, juxtaposition d'une série de villages en bordure de la zone d'activité (rive sud du Kiziba Pande) ; d'autre part, concentration de la population en agglomérations rurales importantes, suivant la conception européenne du quartier rural (Luambo I et II).

L'action du facteur agricole peut être considérée comme moins importante :

*a)* Suivant les axes routiers interrégionaux (route de Mitwaba).

Il faut noter qu'il y a parfois conjugaison de l'action du facteur commercial et du facteur agricole ; c'est le cas le long de la route de Kolwezi, à la limite sud du compartiment Mufuvya ; dans le cas d'une opposition des deux actions, on peut assister à des espèces de « remues » saisonnières, selon que l'un ou l'autre facteur devient le plus important (certains villages de la route centrale de la Mufuvya) ;

*b)* Le long des routes joignant des centres commerciaux ou industriels suffisamment importants (route SOGEFOR vers Mwa-dingusha).

Enfin, on peut considérer l'action des facteurs agricoles comme négligeable : dans la plupart des villages riverains du lac de retenue, sur la rive occidentale surtout.

## 2. L'organisation spatiale est le reflet de la densité du peuplement.

Dans toute l'étendue de la région, l'organisation agraire est du type purement coutumier, si l'on exclut les parcellaires de manioc imposés.

Au cours des quatre dernières années, l'Administration a fait très localement de timides essais d'empaysannement sur la base de la monoculture du manioc (Luambo I et Luambo II), mais ces essais n'ont de paysannat que le nom et ne correspondent pas à la double réforme agraire et agricole que l'on a décrite dans d'autres régions du Congo [71 ; 6 ; 81].

L'association des champs aux maisons était la forme courante de l'organisation spatiale ancienne. Cette association était beaucoup plus étroite qu'actuellement, puisqu'il arrivait que le village lui-même s'éparpille en hameaux entourés de leurs champs au milieu du finage. Ainsi, la tendance à la dispersion répondait certes à des motifs psychologiques, mais aussi aux impératifs agricoles : surveillance plus aisée du champ et des greniers, suppression du parcours champ-village pour les défrichements éloignés. A cet éparpillement s'opposaient certaines formes de contraintes collectives qui consistaient dans la rotation complète du parcellaire autour du village comme centre, au fur et à mesure des nouveaux défrichements [83].

Ce procédé d'exploitation de l'espace qui a des aspects communs avec notre *Gewannflur*, était surtout pratiqué dans les plaines (exemple : celle de la Kalonga-Lupembashi), où le village pouvait être pris comme centre de rotation dans un terroir pédologiquement et orographiquement assez homogène. Dans une telle organisation spatiale, les villages étaient dispersés dans le terroir agricole et le plus souvent ne se joignaient que par l'extrémité de leurs finages. Une telle organisation postulait aussi l'agglomération des maisons en villages. Cette organisation était plus répandue que la dispersion dans les champs.

L'émigration du début du siècle, les regroupements à la route, ont modifié, l'organisation spatiale, ancienne. Nous l'avons dit : dans bien des cas, la répartition des hommes répond actuellement à un compromis entre les avantages commerciaux de la route et la répartition des terres fertiles.

La dissociation de tout ou partie du finage en est la résultante ;

mais le regroupement des champs autour du village est réalisé dès que la possibilité en est offerte. C'est le cas lorsque pour un motif ou autre, la population vient à diminuer (voir p. 888).

La spécialisation des cultures, l'immigration et les regroupements à la route ont eu pour effet d'accroître la densité de la population dans les terroirs les plus favorisés par les conditions physiques et économiques ; aussi voit-on se multiplier dans ces terroirs une organisation spéciale de type différent, jusqu'alors assez peu répandue : c'est le finage commun à plusieurs villages. Dès lors, non seulement les finages sont contigus mais complètement intriqués dans les régions les plus peuplées.

Dans le tableau des superficies cultivées (*tableau VIII*), apparaissent plusieurs villages où il n'a pas été possible de distinguer des défrichements relatifs à l'un d'entre eux. Ce type d'organisation est toujours l'indice d'une certaine exigüité des surfaces cultivables à proximité d'un peuplement localement abondant. On voit donc disparaître sur le plan agraire les individualités sociales dont les villages sont l'expression.

3. Par contre, dans les zones faiblement peuplées, certaines formes d'individualisme se donnent libre cours même sur le plan de l'organisation spatiale.

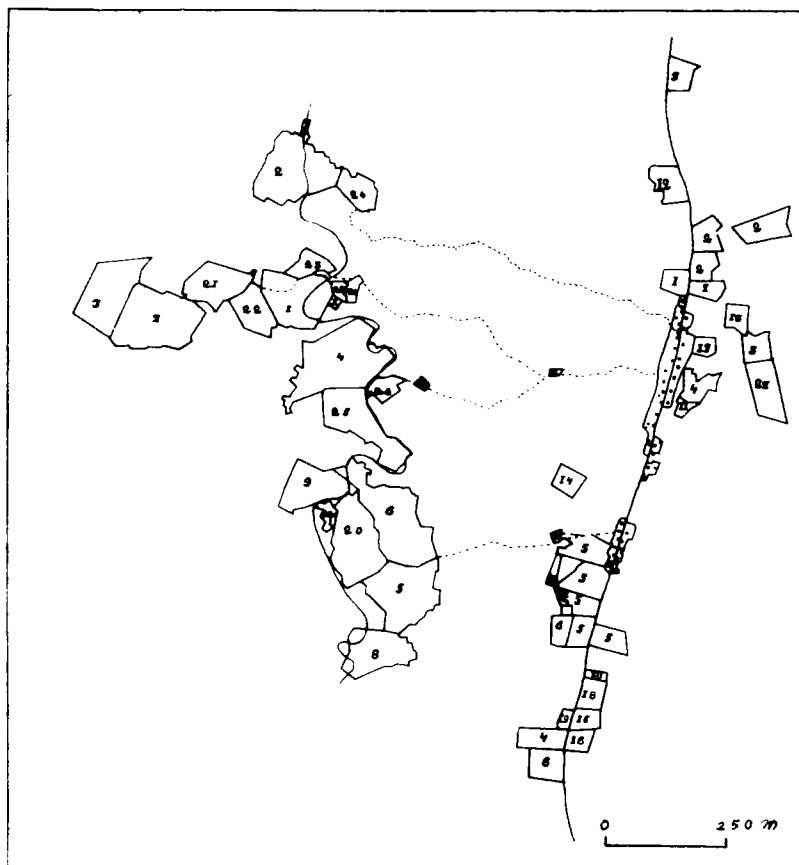
La *carte 22* nous montre la répartition des superficies cultivées durant la saison agricole 1957-1958 par le village de Mangombo. Ce village est isolé dans le terroir du Kilemba et son finage ne jouxte aucun autre. On y distingue plusieurs blocs de parcelles. Ce morcellement foncier correspond à la fragmentation sociale de la communauté qui compose le village.

Rien ne s'opposait à l'éparpillement dans l'espace cultivable des groupes de défricheurs unis par des liens familiaux ou simplement d'amitié. Chacun des pères de famille influents de la communauté a entraîné avec lui des parents ou des comparses qui ont agrandi l'espace défriché dans des directions divergentes de celles des autres groupes ; il en résulte cet aspect fragmenté du parcellaire cultivé.

Ainsi donc le peuplement d'une région trouve son reflet dans l'organisation agraire.

Cette organisation, d'ailleurs, se prête à tous les changements

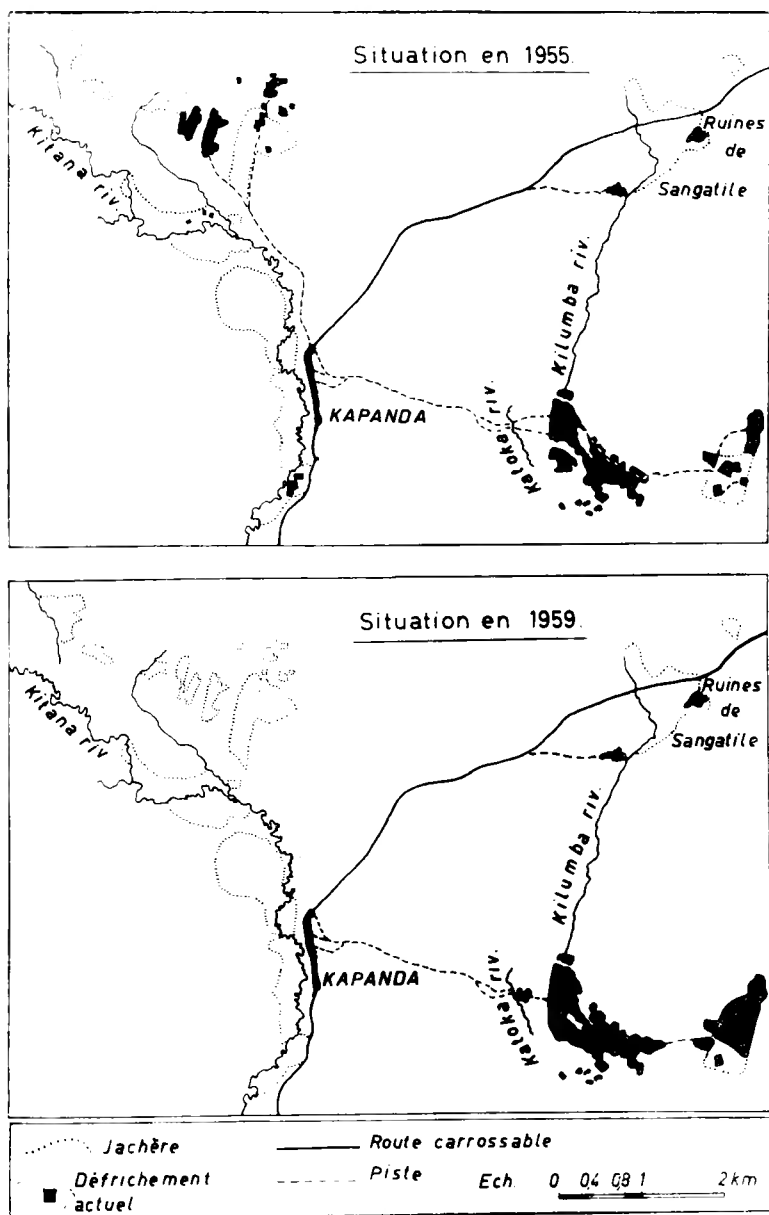
à partir du moment où la population augmente ou lorsque l'espace cultivable diminue ; le cas du village de Kapanda est très démonstratif à cet égard.



CARTE 22. — Le parcellaire foncier à Mangombo.

(Extrait de *Recherches agricoles et agraires effectuées dans la région de Mangombo*), (Rapport F.U.L.R.E.A.C., inédit).

Kapanda cultivait des terres situées avant 1954 dans les vallées de la Kitana, Kilumba et Bukuwaila. Nous avons reconstitué les jachères de l'année 1955 en nous aidant des photos aériennes prises à cette époque. La carte, déjà mentionnée, montre l'état morcelé du parcellaire en une série de blocs et de petites parcelles (*carte 23*).



CARTE 23. — Évolution du parcellaire à Kapanda.

Par suite de la création de la réserve de chasse en 1954, l'espace cultivé dans la vallée de la Kitana a dû être abandonné pour les terres situées dans les deux autres vallées et dans celles de la Katoka, mise en défrichement.

Le levé que nous avons effectué en 1959 montre le résultat de cette évolution ; on constate un regroupement des blocs de cultures ou, plus exactement, l'adjonction aux champs défrichés antérieurement de nouvelles parcelles correspondant aux champs perdus dans la vallée de la Kitana. Ce regroupement provient de l'utilisation intégrale des terres les moins mauvaises sur alluvions de la Kilumba et de la Bukubwaila.

## 2. LA PÊCHE.

### — Introduction.

La pêche est une activité économique de tout premier plan dans la région étudiée [30]. L'intensité et les formes en sont pourtant très différentes selon la partie de la région envisagée. Tantôt, la pêche revêt un caractère saisonnier, voire accidentel ; tantôt, elle devient l'activité principale et permanente de la population.

En d'autres mots, il existe, dans la région, des aires d'activité halieutique assez bien délimitées.

La pêche est pratiquée partout où il peut y avoir du poisson ; les rivières pérennes, les lacs, les étangs, les mares sont systématiquement exploités par une population qui cherche à se procurer des protéines animales sous quelque forme que ce soit. Les enfants eux-mêmes inspectent méticuleusement les ruisseaux à l'époque des maigres pour y ramasser le poisson à la main, ou on les voit au bord des rivières s'exercer à la pêche à la ligne ; les viviers de l'Administration dans le village de Luambo I sont clandestinement visités. Mais ce n'est là qu'un aspect mineur de cette activité, dont la portée dépasse, il s'en faut, les besoins d'alimentation des villages. La production dans certaines parties de la région est devenue telle qu'elle a engendré un commerce très actif dépassant le cadre régional ; il fournit en partie la consommation des deux centres les plus rapprochés : Jadotville surtout et secondairement Elisabethville.

Cette production commercialisée provient pour ainsi dire exclusivement de deux lacs, dont l'un est l'ancien étang en voie de comblement, le Kiziba Pande, et l'autre, le lac formé artificiellement par l'installation d'un barrage aux chutes Cornet à Mwadingusha. Le premier livre une centaine de tonnes au commerce, l'autre plus de 4 000 tonnes en 1958.

Actuellement on peut évaluer à 2 000 le nombre d'hommes qui vivent de cette activité, ainsi que leurs familles, c'est-à-dire 47 % des hommes habitant dans la région.

Les pêcheurs du Kiziba Pande pratiquent ce métier de manière saisonnière ; ceux du lac de Mwadingusha, au contraire, exercent cette activité toute l'année ; aussi peut-on dire que les premiers ne sont que des pêcheurs occasionnels, les seconds des professionnels.

L'existence de la pêche, comme activité spécialisée, est relativement récente. Son introduction a amené des changements considérables dans la répartition de la population et la physiologie ethnique de la région.

C'est ce qui va faire l'objet des chapitres suivants.

#### A. *L'évolution du genre de vie.*

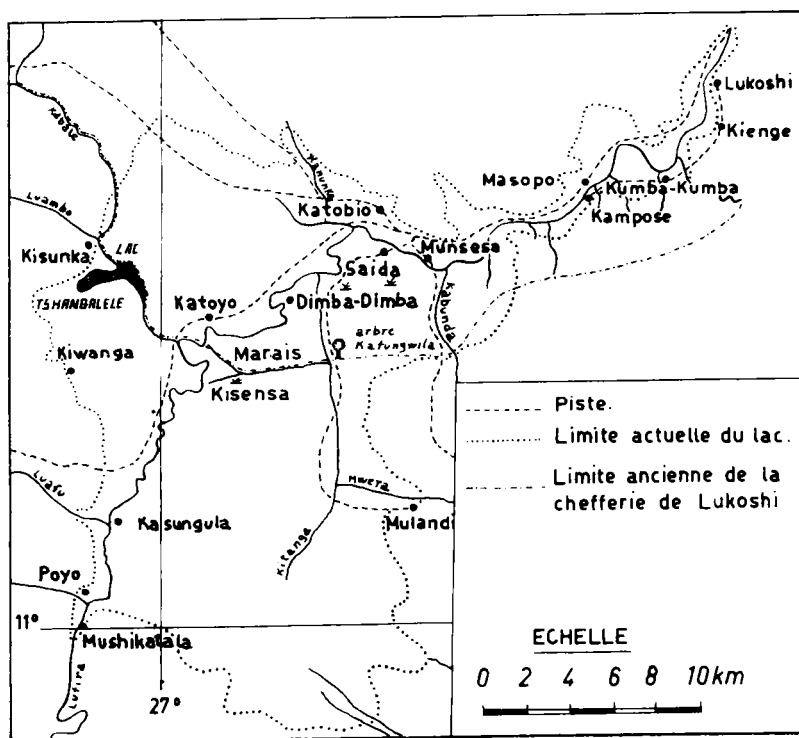
1. *Les traditions orales* des populations occupant la région, rapportent que, jadis, la pêche était pratiquée au même titre que l'agriculture et la chasse.

Les plus vieux récits narrant l'arrivée des Sanga dans la région et relatifs au conflit qui opposa le jeune PANDE à son père SHYAMWANGE (p. 78) font état du peuplement du Kiziba Pande : « SHYAMWANGE prit de chaque espèce de poisson, un mâle et une femelle, et il les donna à PANDE en disant : va les mettre dans le Kiziba Pande afin qu'ils se multiplient ». Ces récits, dont le ton et la facture rappellent singulièrement ceux de la Bible, montrent l'intérêt que représenta l'exploitation de l'étang pour les Sanga. Il est donc certain que la pêche a joué, dans l'installation d'un noyau de peuplement à cet endroit, un rôle non négligeable. Cependant la pêche alternait avec le travail des champs et était considérée comme une activité complémentaire de l'agriculture.

Dans la Mufuvya proprement dite, les mêmes occupations absorbaient femmes et enfants à la fin de la saison des pluies, quand les eaux étaient suffisamment hautes et que les silures remontaient frayer dans le cours supérieur.

Dans la plaine de la Lufira, en amont des chutes Cornet, les Lundaïs relayèrent leurs prédécesseurs (p. 76) dans cette activité.

La localisation des groupes humains (*carte 24*) se ressent déjà alors de l'influence des pêcheries : la position de Mulandi sur les terres pauvres dominant l'embouchure de la Mwera, de Kinsamba sur l'île sableuse qui sépare la Mwera de la Kabunda, sont des exemples de localisation liée à la pêche. Mais celles de Kisunka et Mutupa, sur la rive droite aval de la Luambo, procèdent aussi bien d'impératifs agricoles. Et, jusqu'à un certain point, la situation des villages de Mushikatala, Dimba-Dimba et Katoyo sur les levées naturelles de la Lufira dans la plaine, tenaient autant compte des avantages agricoles du site que des facilités qu'il offrait pour la pêche ; néanmoins celle-ci a donc joué un rôle dans leur localisation.



CARTE 24. — Localisation ancienne des villages de pêcheurs  
(D'après la carte SOGEFOR et des enquêtes personnelles).

2. *Droits d'usage sur des ruisseaux ou biefs de rivière* : Une preuve de l'importance que prend la pêche dans les genres de



vie des autochtones est la codification orale de droits d'usage des différents groupes sur les ruisseaux ou rivières qu'ils exploitent d'habitude.

La *carte 24* montre les différents ruisseaux exploités par le groupe Lukoshi, et qui ont fait l'objet d'une reconnaissance de droit d'usage. Elle indique la liaison entre l'établissement de ces droits et la répartition de la population.

L'organisation coutumière de l'espace tient donc compte de la répartition des endroits exploités par chacun des groupes.

3. *Technique et matériel de pêche.* Cet aspect de la pêche au lac de Mwadingusha a fait l'objet de recherches par la mission hydrobiologique FULREAC, et plus spécialement par N. MAGIS [30 et 45]. Sans intérêt direct pour notre propos, les techniques de pêche doivent cependant être envisagées, car elles ont eu de grandes répercussions sur les migrations ultérieures, qui donnent aux rives du lac leur physionomie actuelle.

Les techniques de pêche lacustre étaient peu utilisées par les autochtones, jadis. La pêche à l'aide de claies constituant des filets dormants était localisée uniquement sur le Kiziba Pande et le Tshangalele, seules pièces d'eau d'étendue suffisante pour étaler de tels filets. Les vieux de la chefferie de Kisunka nous ont affirmé que la technique du « Kutumpula » <sup>(1)</sup> était connue, mais peu pratiquée, même sur le Tshangalele.

Au contraire, les techniques de pêche en rivière étaient de pratique courante, qu'il s'agisse de la pêche à la nasse, au poison (buba) ou au filet « Mutobi » <sup>(2)</sup> (*photo 6*).

La création du lac de Mwadingusha, pendant la colonisation européenne, va modifier considérablement les exigences techniques de la pêche, puisqu'à la multitude des ruisseaux et rivières de jadis, va se substituer une imposante surface lacustre. Les autochtones ne saisiront pas immédiatement l'intérêt d'une transformation radicale de leurs techniques et les étrangers seront leurs initiateurs dans ce domaine. Ces étrangers seront surtout des pêcheurs de lac qui, attirés par les possibilités économiques

<sup>(1)</sup> Méthode de pêche active qui consiste à frapper l'eau à l'aide d'un battoir autour du filet pour y chasser le poisson.

<sup>(2)</sup> Filet attaché à 2 longues perches qui servent à le manier à la manière d'une épuisette.

de Mwadingusha, immigreront, important avec eux leurs techniques.

4. *Importance de la pêche avant la colonisation.* Il est inutile de dire que l'importance pondérale ou la valeur monétaire de la production sont totalement inconnues pour la période précédant la colonisation. Nous savons cependant qu'elles ne devaient pas être bien importantes et alimentaient simplement le troc qu'exerçaient certains pêcheurs, qui échangeaient du poisson contre du maïs ou du sorgho avec les agriculteurs locaux ; c'était le cas notamment pour le groupe de Mulandi, qui ne pratiquait pas l'agriculture. Les échanges se faisaient avec les clans voisins, Bdna Bowa de Katanga ou Bapumpi de Kiembe.

La quantité de poisson annuellement extraite du lac Tshangalele a fait l'objet d'une estimation du C. S. K. en 1930 : on considérait, à l'époque, qu'elle ne devait pas dépasser 10 tonnes. Nous avons mentionné les chiffres de l'Administration pour le Kiziba Mande en 1956 (100 tonnes). Nous estimons ce chiffre très surfait, mais ne pouvons en opposer d'autre.

Quant au nombre des pêcheurs travaillant sur les étangs et les cours d'eau jadis, nous ne pouvons fournir à leur sujet d'indication précise. D'après les renseignements fournis par les anciens de la chefferie de Kisunka, ce nombre devait s'élever à quelques dizaines pour ce groupement et autant pour celui de Lukoshi. Cet effectif était cependant augmenté, chez KISUNKA, par l'immigration périodique de jeunes gens venus du Kiziba Pande, moins productif selon nos informateurs.

Les rapports d'allégeance qui existaient entre KISUNKA et PANDE permettaient de pareils agissements.

A cette époque, la pêche apparaît dans la région comme une activité peu importante et complémentaire de l'agriculture, dans la plupart des cas.

5. *La création du barrage et ses conséquences.* Avant 1930, la physionomie des rives du lac se modifie peu. Une dizaine de ménages de pêcheurs Luba s'installent au village de Kisunka et un certain MWELWA venu de Rhodésie s'établit près de la Mission de Kapolowe. En chefferie de Lukoshi, un village de Bemba Kapeni, cultive sur la rive gauche de la Lufira, près du futur centre de Mwadingusha, et pêche dans la rivière. On ne peut voir

là de bien sérieuses modifications au processus d'émigration qui affecte la région, comme nous l'avons montré plus haut. La création du premier barrage (cote 1 101,65) ne produit aucune modification des genres de vie. Il entraîne un simple mouvement de recul des villages en dehors de la petite zone inondée (24 km<sup>2</sup>) ; ce phénomène a été décrit plus haut (p. 83).

La période qui s'étend entre 1930 et 1939 ne connaît guère de modifications dans le peuplement des pêcheurs.

Il semble seulement que la région du lac soit choisie de préférence à d'autres par les étrangers qui immigrèrent au Haut-Katanga. Leur nombre est fort réduit, mais ils sont en général appelés à jouer ultérieurement un rôle dans la formation des nouveaux villages.

On les voit s'installer de préférence à proximité des missions, celle de Kapolowe (catholique) ou celle de Koni (protestante). Ils ne s'isolent généralement pas à cette époque, mais s'installent dans les anciens villages.

KATAKASHIALA, Kalwena d'origine, s'installe à proximité de la Mission de Kapolowe. SHAKAPOTE, Kalwena également, se rend dans le village de Katobio.

6. *L'évolution du peuplement depuis 1939.* L'année qui précède la seconde guerre mondiale est marquée par deux faits importants : la surélévation du plan d'eau de Mwadingusha et la mise en chantier d'un nouveau barrage dans les gorges de la Lufira à Koni ; ce barrage sera terminé vers 1949.

Sur le plan de la répartition des hommes, ce rehaussement du barrage a d'importantes conséquences :

a. L'extension considérable des surfaces inondées provoque le déplacement de tous les villages situés en amont du confluent de la Lufira avec la Luambo ; certains d'entre-eux disparaissent (Dimba-Dimba, Katoyo) ;

b. L'augmentation des rendements de la pêche sur le nouveau lac est énorme ; en 1942, les rapports de l'Administration avancent le chiffre de 2 000 tonnes.

Cette pêche miraculeuse a deux effets : d'une part elle produit la transformation de nombreux riverains, d'agriculteurs qu'ils étaient, en pêcheurs professionnels ; d'autre part, elle donne l'idée aux autorités administratives de promouvoir l'exploitation de cette réserve inespérée de protéines, dans les temps difficiles où, par

suite de la guerre, le Katanga doit compter le plus possible sur ses propres ressources alimentaires.

Une mission piscicole est créée et, parallèlement à un effort agricole, on assiste à un effort de propagande en faveur de la pêche.

Cette propagande ne fait pourtant qu'encourager un mouvement déjà amorcé dans la population autochtone ; elle a aussi des échos dans d'autres régions du Katanga et, avec la fin des hostilités et la libre circulation des personnes, va débiter un mouvement de grande ampleur.

Une première période s'étend de 1945 à 1950 ; elle est marquée par la formation d'un certain nombre de lieux habités en *peuplement intercalaire parmi les villages coutumiers*. Ces nouveaux villages, sont formés pour la plupart sous l'égide de ces étrangers, fixés dans la région avant 1940. Cinq d'entre eux sont établis sur la rive occidentale entre Kisunka et Mwelwa, et quatre sur la rive septentrionale ; les autres rives ne sont pas affectées par cette première phase. On constate aussi le déplacement de certains villages anciens qui se placent dans une position plus avantageuse pour la pêche.

Kundwe (ou Kapemba), exproprié lors de la création du camp militaire de Mwadingusha (p. 103), se rend au bord du lac de Koni, nouvellement mis sous eau (1947) et réside avec ses habitants dans le village de Katongo ; il en reviendra vers 1957.

Sakati se déplacera vers la baie de Lwitube en 1953.

La seconde période débute vers 1950, mais ne produira ses effets spectaculaires qu'entre 1955 et 1959. A cette époque se produit une immigration massive de pêcheurs dont nous étudierons l'origine. Ces pêcheurs sont des professionnels. Cette immigration revêt diverses formes :

a. Elle provoque la formation de « villages-champignons » dans les sites les plus favorables à l'activité des pêcheries. Rien ne rattache ces villages aux ethnies anciennes ou à l'autorité coutumière ; ce sont de véritables colonies au sein d'un milieu totalement différent. Ces villages sont surtout situés sur les rives nord et est en chefferie de Lukoshi et Mulandi.

b. Une autre forme consiste dans la colonisation de vieux villages peu peuplés ou des nouveaux villages formés au cours de la première période.

Cette forme de peuplement sera typique de la côte occidentale.

Le peuplement sur la côte sud se développera plus progressivement, et procédera des deux types d'installation.

L'ampleur du mouvement dans la région est démontrée par l'augmentation continue et rapide du nombre des pêcheurs :

1955 :	964 pêcheurs ;
1956 :	1 173 pêcheurs ;
1957 :	1 200 pêcheurs ;
1958 :	1 458 pêcheurs ;
1959 :	1 607 pêcheurs ;

Au chiffre officiel de 1 607 en 1951, il faut ajouter quelque 400-500 pêcheurs des camps non recensés par le service piscicole (voir p. 37).

On peut donc conclure que dans les 5 dernières années, le nombre des pêcheurs a pratiquement *doublé*.

#### B. Répartition des pêcheurs.

##### 1. Origine des documents.

Pour la période antérieure à l'année 1959, il a été fait appel aux documents administratifs. Pour l'année 1959, elle-même, nous avons procédé personnellement au collationnement des chiffres en nous basant sur les registres des moniteurs de pêche. Une enquête que nous avons menée par ailleurs sur la répartition ethnique des pêcheurs nous a permis de contrôler ces chiffres.

Ce collationnement et cette vérification nous ont conduit aux conclusions suivantes :

a. Les registres de pêche présentent des lacunes ; certains camps de pêche n'y figurent pas (voir plus haut) ;

b. Il existe parfois des confusions entre les noms de villages voisins ;

c. Les pêcheurs clandestins, ne s'acquittant pas de leur taxe annuelle de pêche et les irréguliers du point de vue juridique échappent forcément à ce contrôle.

Ces omissions concernent, à notre avis, 1/5 environ de la population du lac.

Bien que nous ayons effectué des sondages dans de nombreux villages, il nous a été impossible de chiffrer la population manquant de plusieurs grands camps de pêche. Pour ceux-ci, nous n'avons pu établir que des estimations, par suite de la mobilité très grande de leurs habitants.

a. Ainsi, nous pensons qu'en 1959, le chiffre des pêcheurs pour Kibwe et Kalimaundu était de 200.

b. A Mushikatala et Kasamba, dans la chefferie de Katanga, nous croyons qu'il atteint la centaine.

c. Il en est de même pour le groupement Poyo, non recensé en 1959 et où le chiffre des pêcheurs ne devait guère différer de celui de 1957-1958, c'est-à-dire 100.

## 2. Répartition absolue des pêcheurs par groupement.

Tableau X. — Répartition absolue des pêcheurs par groupement.

	Rive sud-ouest Poyo	Rive sud Katanga	Rive est Kiembe	Rive ouest Kisunka	Rive nord et est Lukoshi ( <sup>1</sup> )	Rive est Mulandi	Total
1955	168	61	116	250	305	64	964
1956	176	86	78	446	286	101	1 173
1957	90	92	119	513	285	101	1 200
1958	95	84	127	777	268	107	1 458
1959	?	54( <sup>2</sup> )	137	906	347( <sup>2</sup> )	163	1 607

Le *tableau X* est le résultat de nos enquêtes ; il appelle les commentaires suivants :

a. Évolution dans les groupements :

Depuis 1955, l'augmentation la plus importante a eu lieu sur la rive occidentale en chefferie de Kisunka. Sur les rives nord et nord-est, l'augmentation est brusque en 1959.

Auparavant, on constate plutôt une légère diminution depuis 1955 ; il semble bien qu'il s'agisse là d'une erreur statistique, car le fréquent parcours de la région nous a permis de constater que l'accroissement des lieux habités et la formation de nouveaux

(<sup>1</sup>) Y compris le groupement Pande.

(<sup>2</sup>) Résultats incomplets.

villages avaient été continus pendant les années 1957 et 1958. Cette erreur provient probablement aussi de ce que les camps de pêche, les plus nombreux dans cette région, n'ont pas été recensés. Nous estimons la population qu'ils contenaient en 1959 à 200-300 pêcheurs. Il s'agit des camps de Kibwe, Kalimaundu, Mazembe I et II.

La chefferie de Katanga (rive sud) paraît augmenter très peu et, pour l'année 1959, nos statistiques sont incomplètes (voir plus haut). En réalité, la rive sud est dominée par l'existence du camp de Kasamba, où nous avons dénombré en 1959 une centaine de pêcheurs.

Ce camp n'a jamais été recensé par le service piscicole.

La rive est en augmentation très lente ; par contre la rive sud-sud-est (groupement Mulandi) accuse une très nette augmentation en 1959.

b. De cet ensemble de statistiques, il ressort que deux sections du littoral lacustre ont été particulièrement atteintes par l'augmentation du nombre des pêcheurs ; il s'agit des rives ouest et nord, en chefferie de Kisunka et Lukoshi.

Sur les rives est et sud, ce nombre est beaucoup moins élevé.

Toutefois, à l'effet de connaître l'importance relative réelle de la pêche par rapport aux autres genres de vie, nous avons établi des diagrammes (*figure 6*) ; ils indiquent, cette fois, non le nombre de pêcheurs, mais leur pourcentage dans la population masculine totale des villages qu'ils habitent ; cette population étant totalisée par groupement.

On note encore l'écart important entre les groupements des rives ouest et nord et ceux de la rive sud.

Dans celui de Kisunka, les 2/3 des hommes sont pêcheurs et la population des villages pratiquant la pêche est importante ; dans celui de Pande, 10 % seulement des hommes pêchent et la population de leurs villages n'est pas très élevée.

Par contre dans les villages de la rive est (groupements de Kiembe et Mulandi) où l'activité halieutique existe, celle-ci occupe près de 70 % des hommes, mais ils ne sont pas très nombreux.

Cet examen permet de conclure que les habitants des rives ouest, nord et est sont fort spécialisés dans l'activité des pêcheries ; ceux de la rive sud, sud-ouest et ceux du groupement Pande ont des occupations plus diversifiées.

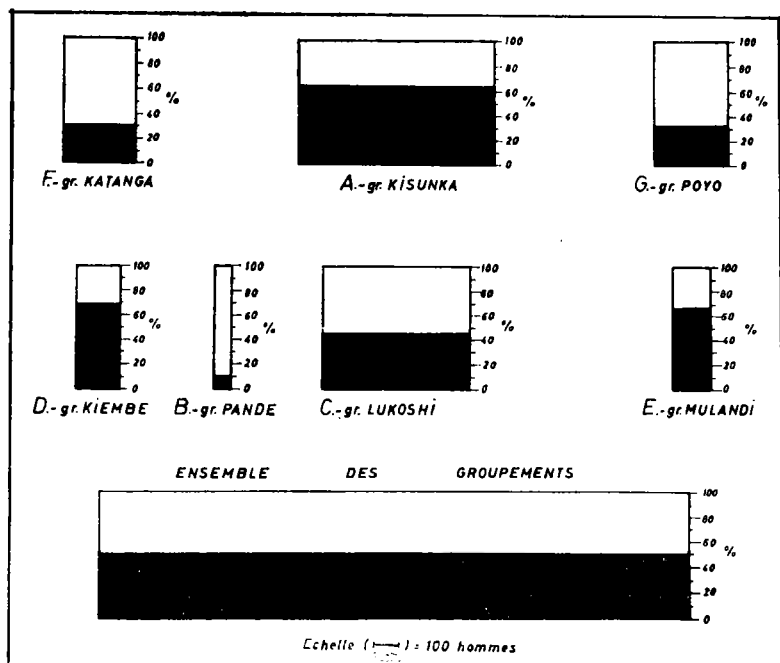


FIG. 6. — Pourcentage des pêcheurs dans la population masculine totale de leurs villages (par groupement et au total).

### 3. Importance et répartition des pêcheurs par village.

Pour définir l'importance du facteur « pêche » dans la répartition des hommes, il nous a paru bon de pousser l'analyse plus avant, jusqu'au niveau de l'unité bantoue d'habitat : les résultats de cette enquête sont figurés au *tableau XI*. Il indique à la fois le nombre des pêcheurs et leur importance par rapport à la population masculine totale.

*La rive occidentale* (groupement de Kisunka)

Le piedmont qui va de Kapolowe à Kisunka, peut se diviser en 4 séries de villages répartis suivant un ordre géographique du sud au nord.

a) Des villages dont le pourcentage de pêcheurs oscille autour de 30 % de la population masculine adulte (de Lupidi à Kishiala) ;

b) Des villages où le pourcentage atteint 40 % entourant un centre extrêmement important, Mwelwa, où il est de 95 % ;

c) Un groupe de villages beaucoup moins spécialisés dans



Tableau XI. — Répartition des pêcheurs par village. —  
Année 1957-1958. (\*)

Groupelement	Nom du village	Nombre total des hommes	Nombre des pêcheurs	Pourcentage des pêcheurs
KISUNKA Partie nord	Mutupa	25	10	40
	Kisunka	26	21	80
	Kimboye	87	87	100
	Lupepa	56	56	100
	Mukuma	5	2	40
	Lusambo	44	9	20,4
	Kalebuka	23	5	17,3
	Katolo	30	3	10
	Kakonde	23	6	26
	Kinsanya	39	13	33,3
	Mwelwa	250	239	95,6
	Milangwe	23	9	39,1
	Kishiala	10	2	20
PANDE Deltas du nord-ouest	Kankwale	70	23	32,8
	Lupidi	89	28	31,4
	Dakata	31	3	9,6
	Kabale	35	3	8,5
LUKOSHI	Kilepa	20	2	10
	Shakapote	42	13	30,9
	Katobio	42	22	52,3
	Makosa	27	20	74
	Katakashyala	5	2	40
	Mututubanya	30	18	60
	Kampemba	12	5	41,6
	Tembo	9	9	100
	Sakati	24	1(?)	4,1
	Kapeni	60	37	61,6
	Lukoshi	61	15	25,5
	Kienge	37	34	91,8
	Kaswende	20	17	85
	Senga	26	4	15,3
	Kalubamba-			
	Mwendeulu	37	12	32,1
	Kasumbalesa	29	5	17,2
	Kabwenesha	7	5	71,4
	Kibwe	25	25	100
	Kalimaundu	22	22	100
KIEMBE	Kitonge	30	2	6,6
	Kafungwila	56	56	100
	Kimashi	16	16	100
	Kumbi	17	17	100
	Kinsamba	52	30	57,6

Groupelement	Nom du village	Nombre total des hommes	Nombre des pêcheurs	Pourcentage des pêcheurs
Embouchure de la Mwera-Kabunda	Konsi	79	79	100
	Mulandi	56	21	37,5
	Kapeya	15	1	6,6
KATANGA Rive sud	Kipoye	44	1	2,2
	Katanga	87	3	3,4
	Mushikatala	67	17	25,3
	Shinangwa	17	14	82,3
	Camp de Kasamba	53	53	100
	Djoni	19	1	5,2
Poyo	Lobati	43	20	46,5
	Djolomba	22	12	54,5
	Poyo	53	19	35,8
	Lukama	17	4	24
	Kansalabwe	14	2	14,2
	Kiabatama	28	12	42,8
	Mitobo	27	10	37
	Katobole	44	12	27,2
	Kinkoyo	22	3	13,6

\* Chiffres recueillis par l'Agent piscicole.

l'activité des pêcheries (de Kakonde à Lusambo) : moins de 30 % ;

d) Enfin, une zone très spécialisée où 40 % au moins des hommes sont pêcheurs, avec deux centres où la totalité de la population masculine pour ainsi dire exerce cette activité (Lupepa et Kimboye).

*Au delà de l'embouchure de la Luambo vers le nord*, il n'y a plus de pêcheurs sur la rive, ni d'ailleurs de villages. Le peuplement est interrompu par les marais de la Luambo inférieure auxquels succèdent ceux de la Ndakata, à son confluent avec la Kabale (marais de Kipangu). Il est donc reporté à l'intérieur des terres à la route Sogefor, de Jadotville à Kabale ; le nombre de pêcheurs dans ces villages est très réduit (voir *diagramme du groupement de Pande*) : l'importance de la pêche y est faible.

#### *Partie sud (groupement Poyo).*

Quelques villages seulement de ce groupement sont situés à faible distance de la rive, où ils possèdent de petits endroits

d'accostage : Katobole, Mitobo, Kiabatama et en général les villages de la route de Kapolowe-gare à la Mission St Gérard.

Les villages de la route, dont nous venons de parler, possèdent une proportion de pêcheurs plus forte que ceux qui sont plus éloignés de la rive. Il est toutefois exceptionnel, que les pêcheurs constituent la majorité de la population masculine (Djolomba).

On ne constate pas la présence de camps de pêche.

*La rive septentrionale* (groupement Lukoshi). La répartition des pêcheurs sur la rive septentrionale est très diversifiée :

a. Le peuplement n'y est pas continu, mais il existe des sections de rivage désertes ;

b. Dans les zones peuplées elles-mêmes, le pourcentage des pêcheurs varie considérablement selon le village envisagé.

Il existe deux camps de pêche, dont l'un, Kalimaundu, a pris une importance considérable en 1959 (750 personnes, dont 200 pêcheurs y séjournaient lors d'une vérification faite par l'Administration).

Pour le reste, on remarque que le pourcentage des pêcheurs est le plus élevé dans les villages de la baie de Lwitube, ainsi que sur les presqu'îles situées entre les émissaires du marais des Kisungu (Kabweneshe, Shakapote, Katobio, Makosa et Kalimaundu, ci-dessus commenté). Par contre, dès qu'on quitte le littoral, le pourcentage des pêcheurs s'effrond (Kasumbalesa, Kabale).

*La rive orientale* (groupements de Lukoshi, Kiembe et Mulandi).

Ces trois groupements se partagent le littoral est du lac, suivant un compartimentage qui reflète assez bien celui qui existe dans l'aspect physique de ce littoral.

*Groupement Lukoshi.* Le pourcentage des pêcheurs y est en rapport avec l'éloignement du rivage ; la plupart des villages possèdent des camps utilisés par les pêcheurs durant les périodes de pêche.

En outre, il existe des camps de pêcheurs (Kibwe, Mazembe I et II) dont certains n'ont encore pu être recensés (Mazembe) ; le camp de Kibwe, comme celui de Kalimaundu sur la rive nord, a vu sa population considérablement accrue en 1959 (plus de 100 pêcheurs y séjournaient, dont la plupart accompagnés de leur famille).

Cependant, alors que sur la rive nord du chenal, on constate

une succession assez serrée de villages, sur la rive opposée, les villages sont assez espacés et souvent assez petits.

*Groupeement de Mulandi.* Le peuplement y est dominé par la présence d'un très grand camp de pêche (Konsi). Le petit nombre de villages de pêcheurs est le reflet de celui des autochtones.

*La rive sud* (groupeement de Katanga). Il y a peu de pêcheurs sur cette rive. Elle ne possède d'ailleurs qu'un développement assez faible (16 km). Le peuplement est cantonné dans la partie centrale. Seuls, quelques villages situés, au bord du lac (Shinangwa, camp de Kasamba) possèdent un fort pourcentage de pêcheurs. Ce dernier camp s'est développé depuis la date de ce recensement. Dans les villages situés dans l'*hinterland*, le pourcentage des pêcheurs est insignifiant, sauf Mushikatala qui n'est pas très éloigné de la rive.

#### — Conclusions.

1. Tous les villages *riverains du lac* possèdent des pêcheurs.
2. A l'*intérieur des terres*, le nombre des villages possédant des pêcheurs est peu élevé ; autrement dit, l'aire de dispersion des pêcheurs est très limitée.
3. Le pourcentage des pêcheurs dans la population masculine des villages est extrêmement variable ; il ne semble pas y avoir de relation entre l'importance du village et la proportion de pêcheurs qui l'habitent. Toutefois, les camps de pêche et les villages récents ont une majorité écrasante de pêcheurs et, par ailleurs, sont pour la plupart très peuplés. On peut donc résumer le peuplement en disant qu'il se compose :
  - a) De *villages récents* (camps de pêche pour la plupart) très importants, où les pêcheurs prédominent quant au nombre ;
  - b) Des *villages anciens* de taille variable, où les pêcheurs constituent généralement une minorité par rapport au reste des hommes (sauf dans le groupeement de Lukoshi, où le pourcentage des pêcheurs dans les anciens villages est plus élevé que partout ailleurs).
  - c) En outre, il existe quelques petits villages récents provenant d'une installation nouvelle de pêcheurs et où, évidemment, ceux-ci constituent la totalité ou presque de la population.

*c. Les éléments explicatifs de la répartition.*

Le paragraphe qui précède a montré la grande complexité du peuplement le long des rives du lac de Mwadingusha. Le rappel historique de l'essor de la pêche lacustre a retracé l'évolution de la mise en place des groupes d'habitants ou, du moins, de l'occupation jusqu'en décembre 1959.

Dans le cadre général de ce travail, il importe à présent de dégager les causes de l'organisation d'un tel peuplement.

Trois ordres de facteurs principaux ont, selon nous, contribué à créer cette organisation.

*a) L'environnement et les conditions économiques c'est-à-dire :*

1. La situation des rives du lac par rapport aux grands centres d'achat et aux voies de communication ;
2. Les fluctuations locales dans l'écoulement des produits de la pêche ;

*b) Le cadre physique, à savoir :*

1. La situation des rives par rapport aux zones de pêche ;
2. Le site des ports.

*c) Certains aspects du milieu humain :*

1. La composition et la répartition ethniques de la population ;
2. La mobilité géographique propre au monde de la pêche.

Ces divers facteurs vont être envisagés successivement.

*A) Environnement et conditions économiques.*

1. La situation du lac et de ses rives.

*a. Par rapport aux grands centres d'écoulement du poisson.* Parmi eux, il faut surtout retenir la valeur de la situation du lac (voir *carte 1*, p. 12) ; le lac de Mwadingusha est infiniment mieux situé que ceux du Kamolondo ou le lac Moero, par rapport aux centres d'écoulement du poisson, qui sont les villes industrielles katan-gaises de Jadotville et d'Élisabethville. Si le Moero continue d'alimenter Élisabethville, c'est parce que l'exploitation y est menée par des Européens, à l'aide de techniques mises au point par eux, [57, p. 524] [30] et qu'il en assurent à présent, en grande partie, l'écoulement.

Bien entendu, toutes les rives du lac, qui possède une superficie énorme (446 km<sup>2</sup> soit les 2/3 du Léman), ne sont pas également

bien situées par rapport aux deux villes ; chacune des rives est et ouest est plus facilement atteinte, théoriquement du moins, par des acheteurs venus d'Élisabethville pour la rive orientale, de Jadotville pour la rive ouest. Mais ces considérations, vraies en première approximation, doivent cependant être revues en tenant compte du réseau routier existant et des qualités de ce réseau. Il n'empêche que c'est la proximité de deux débouchés importants qui a attiré sur les rives du lac une grande quantité de pêcheurs étrangers.

Parmi ces deux débouchés, le plus grand est certainement Jadotville, bien que sa population soit moins importante que celle d'Élisabethville (*tableau 1*). Ce fait a deux causes :

— Jadotville est beaucoup plus proche du lac que Élisabethville, ce qui a une importance très grande, puisque le commerce, à l'inverse du Moero, est pratiquement aux mains des indigènes ;

— Élisabethville est ravitaillée surtout par le lac Moero.

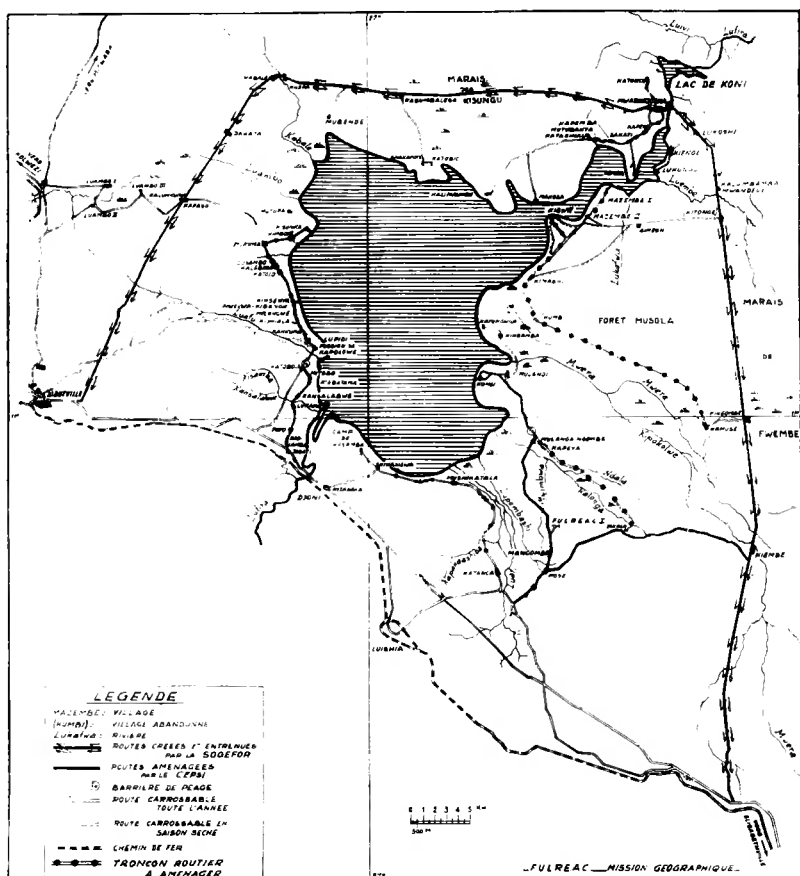
b. *Par rapport aux voies de communitation.* Cet examen de la situation conduit à définir l'importance, pour chacune des rives, du réseau routier existant.

La *carte 25* représente ce réseau et la distribution des villages.

— Description du réseau.

Le réseau routier du lac est composé d'une double ceinture ; l'une, extérieure, est complète et suit les rives à grande distance pour aboutir à Mwadingusha. L'intérieure est morcelée, longe par endroits les rives et se raccorde au réseau extérieur en plusieurs points.

1. Le réseau extérieur est composé de routes excellentes et à longues sections rectilignes ; sa section sud est la route asphaltée Élisabethville-Jadotville. Ce réseau permet un accès facile vers les ports de la rive nord : les distances de Mwadingusha respectivement à Élisabethville et Jadotville sont de 106 et 69 km. Malheureusement, ce réseau est peu emprunté par les commerçants indigènes motorisés. En effet, comme on l'a déjà dit précédemment, les routes Mwadingusha — Jadotville via Kabale et Mwadingusha — Shilatembo via Kiembe ont été construites par la SOGEFOR pour desservir le poste et les installations de Mwadingusha ; ces routes ont donc un caractère privé et la circu-



CARTE 25. — Lac de retenue de la Lufira. Situation des villages et réseau routier  
Extrait de GOORTS, MAGIS, WILMET [30].

lation y est soumise à l'obtention préalable d'une autorisation de la Société ; cette autorisation n'est délivrée qu'aux commerçants assurés contre tiers. Cette obligation, qui paraîtrait parfaitement naturelle en Europe, a ici des effets désastreux, car peu de commerçants indigènes possèdent pareille assurance ; il s'en suit que ces routes, qui offrent un intérêt économique certain pour la zone nord du lac, ne sont guère parcourues par des commerçants motorisés. En 1959, les pêcheurs de la région nous ont signalé que 4 ou 5 commerçants, pourvus de véhicules à moteur (dont un Européen de Kolwezi), venaient dans les ports des rives du chenal

et, de la rive nord. Les commerçants indigènes venaient d'Élisabethville ; ceux de Jadotville préfèrent exploiter les rives ouest et sud.

Le manque de débouchés pour la rive nord et, partiellement, la rive est a certainement ralenti l'afflux des pêcheurs dans ces régions, jusqu'en 1959 tout au moins. S'il n'a pas compromis le peuplement, c'est que d'une part les pêcheurs de cette région peuvent encore se rabattre pour la vente vers les ports de la rive sud-est (Konsi), chose fréquente, et d'autre part, parce que la production trouvait un débouché local dans le camp SOGEFOR et le camp militaire de Mwadingusha.

Enfin, il faut ajouter que, si la circulation des commerçants motorisés est très faible sur les routes SOGEFOR, il n'en est pas de même de celle des cyclistes ; ceux-ci constituent par leur nombre un potentiel d'achat qui n'est pas négligeable. Or, ces cyclistes évitent facilement les barrières de surveillance établies sur ces routes.

2. Le manque de voies carrossables a entravé le peuplement le long de certaines rives du lac. Cette conclusion apparaît à l'observation de la ceinture routière intérieure.

Nous avons déjà signalé plus haut la présence de nombreux marécages (permanents dans leur partie aval, saisonniers à l'amont), qui occupent les angles sud-est et nord-ouest du lac, ainsi que les exutoires du marais des Kisungu sur la rive nord.

Ces marais interrompent la ceinture routière à ces endroits et débitent le périmètre du lac en une série de terroirs possédant leur réseau routier raccordé à la ceinture extérieure.

La valeur des tronçons ainsi fermés est variable. Ils sont en bon état dans les parties ouest, sud et sud-ouest, par suite de l'effort d'aménagement et d'entretien développé par certains organismes (CEPSI) et par l'Administration. Mais, ils sont extrêmement mauvais sur la rive orientale, où ils se réduisent à de vagues pistes transformées en fondrières à la saison des pluies. Il s'en suit que la rive ouest et sud seront visitées par les camionnettes ou les voitures des commerçants, alors que la rive orientale l'est moins d'une fois par mois pour les ports de Kibwe et Mazembe, et pour ainsi dire jamais pour celui de Kimashi.

C'est la différence entre le réseau routier à l'est et à l'ouest du lac, et, par conséquent, entre les possibilités correspondantes



de vente du poisson, qui explique pour la plus grande part les différences de peuplement que nous avons constatées entre les deux rives.

Le cas de Konsi est symptomatique à cet égard ; jusqu'à 1958, la route conduisant à la presqu'île de Mulandi fut en mauvais état à la traversée des marais de l'interfluve Kalonga-Lupembashi. Le voyage à Mulandi était assez hasardeux, et l'on voyait souvent des véhicules embourbés dans ces marais. Le trafic y était donc modeste en saison des pluies. La réfection de la route, en 1957-1958, a produit un accroissement considérable du commerce et par suite du peuplement (voir *tableau X*). Mulandi est en effet le port le mieux situé par rapport à Elisabethville et n'est pas non plus dans une situation trop défavorable pour les commerçants de Jadotville.

La rapidité et la date à laquelle les travaux d'aménagement furent entrepris ont aussi une certaine importance dans le développement parallèle du peuplement.

Ainsi, le tronçon routier de la rive ouest fut le premier à être aménagé (1956-1957) ; c'est là aussi que le peuplement s'est développé le plus vite et le mieux (voir *tableau X*).

La route est donc un des éléments les plus importants dans la localisation des pêcheurs. Elle ne peut pourtant tout expliquer, car la localisation précise des villages répond à d'autres éléments de situation et de site que nous allons examiner plus loin.

## 2. Influence des conditions locales d'écoulement du poisson.

Le problème de l'écoulement du poisson au lac de Mwadingusha est fort épineux. Outre les difficultés locales provenant du manque de voies de communications, il en est d'autres qui relèvent de la mentalité du pêcheur, de l'action de l'Administration, des fluctuations économiques dans les centres urbains.

a) *La mentalité du pêcheur*. Celui-ci éprouve parfois de sérieuses difficultés à écouler son poisson, parce qu'il le vend à un prix trop élevé ou parce qu'il refuse de réduire ce prix s'il habite à grande distance du centre de consommation.

Nous avons en effet déjà signalé que le commerce était en grande partie aux mains d'habitants des cités indigènes.

Le kilométrage à parcourir grève lourdement le prix de revient du poisson. Or, le pêcheur, ignorant la concurrence, vend son

poisson à un prix élevé quelle que soit sa position sur les rives (sauf sur la rive nord où ce prix est moins élevé).

Il en résulte que certains ports éloignés, comme Kisunka, ont été progressivement abandonnés par la clientèle des commerçants motorisés. Cet abandon est une cause de départ des pêcheurs ; on y reviendra plus loin ; mais il en est d'autres qui seront envisagées ci-après.

b) *L'action de l'Administration.* Périodiquement celle-ci effectue des descentes de police dans les ports et arrête les commerçants sans licence. Ces descentes ont été surtout fréquentes sur la rive ouest au cours des dernières années. Or ces commerçants frauduleux constituaient une partie appréciable de la clientèle de ces ports.

Il en est résulté une forte diminution de la demande avec, pour conséquence, le départ des pêcheurs vers des ports plus retirés de la rive est. Mais ces ports n'offraient guère de débouchés pour les raisons qui viennent d'être signalées au § 1 ; d'où un certain malaise chez les pêcheurs étrangers surtout.

D'autre part, la circulation sur les deux routes principales (voir *carte 25*) conduisant aux ports des rives ouest et sud-est a été grevée de taxes de passage pour les commerçants. Le produit de cette taxe est destiné à l'entretien de la route. Cette mesure excellente dans son principe est toutefois peu adaptée à ce milieu indigène. Les apports du pêcheur étant caractérisés par leur irrégularité, mais la taxe étant fixe quelle que soit la quantité transportée, bien de commerçants se sont découragés et désertent à présent les rives du lac. Cette désertion a encore accru la diminution de la demande dans les ports de la cote ouest surtout, avec comme résultat, le départ de nombreux pêcheurs.

c) Enfin *la crise économique*, qui sévit dans les grands centres industriels depuis 1957, a durement touché les commerçants indigènes, qui éprouvent plus de difficultés qu'auparavant à écouler leur poisson sur les marchés.

Tableau XII. — Passage de véhicules des commerçants à la barrière de Kapolowe.

Du 14 au 18 mars 1958 :	200 camionnettes, 1 camion ;
Du 1 <sup>er</sup> janvier au 10 septembre 1959 :	500 camionnettes, 11 camions.

Le gros commerce par camions a donc fortement décru (*tableau XII*). Il en résulte un marasme dans l'activité halieutique.

Dans le dernier semestre de 1959, nous apercevions les signes avant-coureurs de l'émigration dans certains camps, d'autant plus que, à ce marasme économique, venaient s'ajouter les haines inter-ethniques près d'éclater.

### B) Cadre physique.

#### 1. Situation des rives par rapport aux zones de pêche.

Les conditions écologiques de la pêche ont été étudiées par des spécialistes hydrobiologistes au cours des années 1957 à 1959.

Ils nous apprennent [19], [45] que les conditions favorables à la reproduction et au développement du poisson existent en beaucoup d'endroits du lac.

Ce sont plutôt les conditions d'enherbement des rives et du lac lui-même qui posent aux pêcheurs des problèmes embarrassants pour atteindre le large ou simplement des poches dégarnies de végétation [19].

Le lac est en effet couvert, pour une proportion variable dans le temps, de prairies flottantes se déplaçant non seulement avec le faible courant des rivières affluentes, mais également au gré des vents, qui les détachent des berges au fur et à mesure de leur formation. La superficie de la couverture végétale peut atteindre certaines années 80 % de celle du lac.

Les zones de pêche sont donc mobiles comme le sont les surfaces d'eau libre ; il en résulte qu'il n'est pas possible de définir avec précision l'influence exacte de ces zones sur la localisation des pêcheurs.

Au contraire, on constate que le déplacement continu des zones d'eau libre est, pour ces pêcheurs, un facteur de perpétuelle mobilité sur le lac, mobilité qui ne trouve pas de correspondance dans un déplacement périodique des villages. Mais l'enherbement prolongé d'une zone du lac produit pourtant à la longue le déplacement des villages de pêcheurs. Il est en effet sur le lac des endroits plus particulièrement exposés à un envahissement par les prairies flottantes. Ces endroits sont en relation avec les conditions topographiques du fond de la plaine elle-même ; les bourrelets alluviaux de la Lufira, les exutoires des principales plaines

marécageuses affluentes, le goulot qui commande l'entrée de la Lufira dans le chenal de Mwadingusha, autant d'endroits où peut s'accumuler ou se réenraciner la végétation flottante.

A ce point de vue, il semble que la rive occidentale ne soit pas particulièrement favorisée en dehors de la dépression de l'ancien lac Tshangalele ; lors d'un survol du lac en 1959, nous avons pu remarquer que, tandis que toute la partie orientale du lac était pour ainsi dire libérée de végétation flottante (voir *photo 7*), notamment dans les parages de la rivière Kitanga, au contraire la rive ouest était obstruée par un tapis de végétaux maintenus entre cette rive et les levées ouest de la Lufira.

La baie de la Kisungu en face de Makosa, à l'entrée du chenal, était encore couverte de prairies ; il en était de même pour toute la région nord-ouest du lac.

Ces conditions sont, dans une certaine mesure, la cause de migrations des pêcheurs Luba et Bemba de la rive occidentale vers la région de la Kitanga, c'est-à-dire vers Kalimaundu sur la rive nord, Kibwe et Konsi sur la rive est. Bien entendu, ce n'était pas uniquement l'état d'enherbement de la rive ouest qui avait favorisé le départ de ces pêcheurs ; mais cette difficulté de parvenir à l'eau libre était fréquemment invoquée par eux comme motif de leur migration.

## 2. Influence du site des ports de pêche.

La répartition des ports de pêche témoigne aussi du choix par les pêcheurs de *sites* d'habitat favorables à leur activité.

Les sites attractifs sont généralement des sites de presqu'îles ; celles-ci correspondant, le plus souvent, à la terminaison des anciens interfluves dans la plaine ; généralement les pêcheurs se sont établis sur le versant le moins encombré de végétation flottante et opposé au débouché des grandes vallées marécageuses ; il en est ainsi pour Kisunka par rapport à la Luambo, Konsi par rapport à la Mwera. Les extrémités des presqu'îles, le plus près possible du faible courant, sont recherchées, surtout dans le chenal (Kibwe, le port actuel de Makosa, Tembo). Les parties de rivages rectilignes, comme le piedmont de Kapolowe à Kisunka, peuvent être un élément favorable à l'installation des pêcheurs ; ces rivages permettent en effet l'installation au front du lac de nombreux villages, avec des possibilités pour ceux-ci de s'accroître le long de la rive.

Ce phénomène est vraiment remarquable dans le piedmont de Kapolowe, où existent d'immenses villages-rues dont l'extension a été telle, qu'en beaucoup d'endroits, ils se succèdent sans solution de continuité. Le type d'habitat coutumier est dépassé dans cette région, où l'on assiste à la formation d'un véritable centre rural extra-coutumier.

La pente de la rive n'a guère d'importance ; elle est douce presque partout et n'inquiète aucunement les pêcheurs eu égard au très faible tirant d'eau des barques.

L'accès aisé des véhicules des commerçants aux pirogues est recherché, mais ce souci lui-même n'est guère poussé chez le pêcheur. Il a bien plus inquiété l'Administration, qui a créé en plusieurs endroits des jetées d'accostage carrossables permettant le transbordement plus aisé du poisson de la barque dans le camion.

Mais ces améliorations n'ont pas été à la longue des éléments d'attraction décisifs, le pêcheur s'inquiétant peu du court trajet à parcourir, le panier à poisson sur l'épaule, pour parvenir à la route. A Kisunka et Kimboye, par exemple, où existaient ces jetées coûteusement construites, il a préféré temporairement Kibwe et Kalimaundu où aucun aménagement n'existe.

Parmi les sites répulsifs, il faut noter surtout *les embouchures de presque toutes les rivières*. Les principaux deltas de la région sont inoccupés par les pêcheurs ; c'est chose aisée à comprendre eu égard au caractère marécageux de ceux-ci, surtout en saison des pluies, lorsque la réserve se remplissant, son niveau s'élève.

Nous avons déjà signalé à plusieurs reprises ces solutions de continuité dans le peuplement, en invoquant l'inexistence du réseau routier à ces endroits.

Quelques rares rivières voient des pêcheurs s'établir sur leurs bords, mais il s'agit alors de très petits ruisseaux (Lwitube) ou de rivières en recreusement, dont l'embouchure n'est pas obstruée par des marécages (Luembe).

Tels sont les principaux éléments relevant de la situation du lac, de ses rives et ceux du cadre naturel, qui ont contribué à distribuer l'afflux des immigrants.

## C) Milieu humain.

## 1. Influence de la répartition ethnique.

*Remarque préliminaire.* Les différences ethniques entre les pêcheurs ont contribué à l'isolement de certains groupes, à la coexistence ou la fusion de plusieurs autres. On a noté plus haut des différences dans le mode d'installation des immigrants, selon la période envisagée : avant 1950, immigration d'individus isolés ou de petits groupes de familles ; après 1950, immigration massive de grands groupes formant des unités sociales bien distinctes des autochtones.

Avant 1950 donc, *assimilation des arrivants* par la société autochtone ; après, *juxtaposition d'ethnies*, dont toutes les conceptions sociales, les techniques de travail et les attitudes mentales sont différentes.

L'importance du peuplement du lac par des pêcheurs étrangers nous amène à définir préalablement l'*origine géographique* et la *répartition ethnique* des pêcheurs.

a) *Origine géographique des pêcheurs.*

*Origine et classification des documents.* Nous avons examiné les fiches de recensement et consulté les registres de pêche dans 35 villages riverains représentant environ les 4/5<sup>mes</sup> de la population des pêcheurs. Ces données ont fait l'objet de diverses vérifications dans les villages étudiés (<sup>1</sup>).

Les résultats sont figurés sur la *carte 28*. Cette carte a pour fond le canevas administratif du Katanga. Les données de l'enquête y ont été regroupées par territoire pour le Congo, par État pour les pays voisins.

Le nombre des pêcheurs y est représenté par des cercles dont la surface lui est directement proportionnelle. Cette carte indique en même temps l'aire d'attraction du lac et l'importance de l'immigration.

*Commentaire de la carte.*

1. L'aire de recrutement du lac de retenue dépasse les limites de la province du Katanga vers le nord et vers l'est. Elle y com-

(<sup>1</sup>) Nous avons pu mener cette enquête grâce à la bienveillance de l'Administration territoriale de Kambove et particulièrement de M. J. DEMARLIER, Chef de Poste à Mwelwa en 1959.

prend 21 territoires ainsi que les districts urbains d'Élisabethville et de Jadotville.

2. Le contingent de pêcheurs issus de la plupart des territoires est très faible. Six territoires seulement ont une vraie importance : ceux de Malemba Nkulu, Bukama, Pweto, Mitwaba, Manono et Kambove, puisque 70 % de l'ensemble des pêcheurs en proviennent.

3. Le territoire de Kambove, dont dépend le lac, ne fournit pas  $1/5$  du nombre des pêcheurs (18,2 %). Il s'agit évidemment de populations anciennes, riveraines du lac dans leur grande majorité.

4. Un nombre important de pêcheurs (35,90 %) proviennent de la région de Kamolondo. Il s'agit de pêcheurs de l'Upemba et des lacs avoisinants.

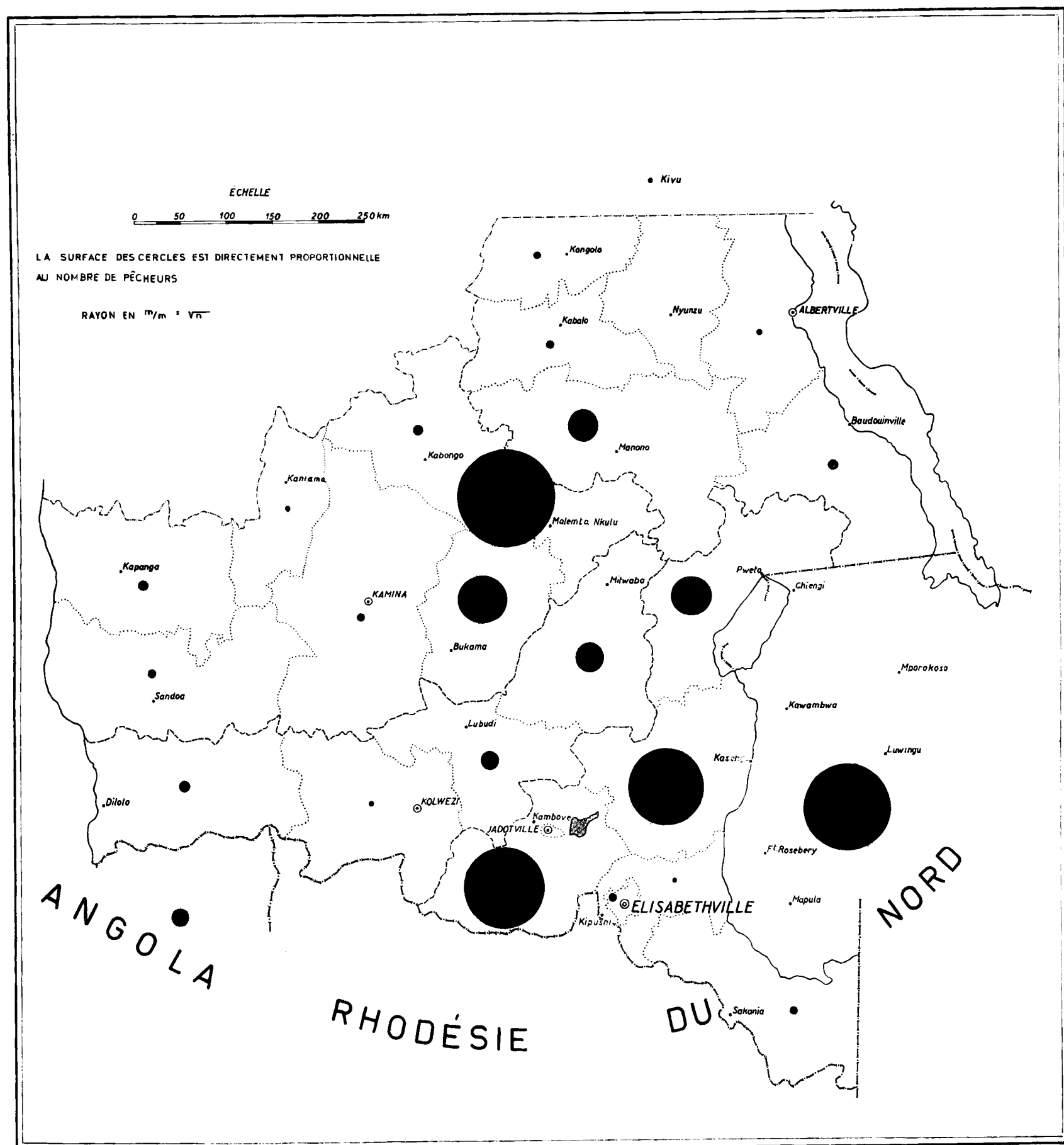
5. La région du Luapula et du Moero contribue largement au peuplement du lac de Mwadingusha (39,50 %). La moitié de ces gens viennent des rives rhodésiennes de la rivière et du lac Moero.

6. L'examen de la carte montre bien que l'apport des villes est peu élevé. Bien que lucrative, l'activité de la pêche n'attire pas le citoyen, car elle est probablement trop spécialisée. L'homme de la ville préfère s'occuper du commerce du poisson que de la pêche elle-même.

*En conclusion*, le peuplement du lac de Mwadingusha est réalisé principalement par une immigration de pêcheurs ayant son origine dans la région de l'Upemba et du Luapula-Moero. Ces immigrants se sont recrutés pour la plupart parmi les pêcheurs professionnels. L'apport local du territoire de Kambove, sans être négligeable, est cependant bien inférieur.

#### b) Répartition ethnique.

L'enquête sur la répartition ethnique a porté sur les mêmes villages que l'étude de l'origine des pêcheurs, mais la technique adoptée relève de l'ethnographie plutôt que de la géographie. Les résultats ne sont pas comparables, car origines géographiques et ethnique ne sont pas superposables. Une ethnie a certes un berceau géographique qu'il est d'ailleurs assez malaisé de délimiter avec précision ; mais elle est le plus souvent composée d'un



CARTE 26. — Origine géographique des pêcheurs  
(Extrait de GOORTS, MAGIS, WILMET [30]).





noyau situé dans ce berceau, et d'une partie plus ou moins importante dispersée au gré des événements historiques ; tous ses membres restent cependant unis par des attitudes mentales et des coutumes, et surtout par le sentiment d'une parenté à partir d'un ancêtre commun. Cette notion est capitale ; la répartition géographique n'est donc qu'un aspect de la notion d'ethnie, mais elle n'en est pas la base. La confusion entre ces concepts a provoqué bien des interprétations erronées de la part des géographes.

*Composition ethnique (tableau XIII).* Il faut nettement distinguer la population autochtone de la population étrangère aux ethnies de la région. Par autochtones, nous entendrons tous les hommes faisant partie des clans locaux : il s'agit donc, non seulement des anciens habitants des rives du lac, mais aussi de tous ceux qui leur sont ethniquement apparentés.

*Les autochtones* ont été définis au cours des chapitres précédents ; nous y reviendrons pour dire que toutes les ethnies locales sont représentées parmi les pêcheurs.

Cette population autochtone est numériquement inférieure à celle des étrangers au sens ethnique du terme : 19 % de l'ensemble des pêcheurs.

Parmi les ethnies locales, on retiendra surtout la prédominance des Sanga, les plus nombreux par rapport aux autres clans alors qu'ils possèdent la position la moins favorable par rapport aux rives accessibles du lac.

Parmi les 35 villages examinés, 19 contenaient des pêcheurs Sanga. Leur pourcentage dans le chiffre global des pêcheurs est pourtant faible : 3 %.

Nous avons également distingué les clans Lamba détenteurs de droits fonciers : au total, ils représentent 12 % des pêcheurs, chiffre relativement faible si l'on songe à l'importance politique que ces clans locaux voudraient avoir.

Enfin, les autres clans locaux, c'est-à-dire ceux du vieux substrat, Kunda de divers clans, Bena Ngoma, Bena Mbushi, etc., plus ou moins apparentés aux clans fonciers, et vivant en communauté avec eux depuis très longtemps (voir p. 76), comprennent les 4 % restants.

*Les étrangers* : les ethnies étrangères se ramènent à trois groupes principaux :

*Les Luba* : leur nombre, leur personnalité ethnique et la part qu'ils prennent <sup>(1)</sup> dans les frictions politiques et sociales, au lac comme partout ailleurs, nous ont incité à les distinguer. Près de 600 Luba, soit 36 % des pêcheurs ont été dénombrés lors de l'enquête de 1959 ; encore faut-il ajouter que Kibwe et Kalimaundu, ports de pêche où ils sont très nombreux, n'ont pu jusqu'à présent être recensés. Nous estimons que leur nombre total est compris entre 700 et 800 pêcheurs. Leur présence pose des problèmes très graves.

Leur esprit pionnier, têtu et impulsif, leur indépendance à l'égard des structures politiques locales, leur facilité innée d'adaptation à des conditions de vie très variées, leur esprit commerçant, en font une ethnie très intéressante mais aussi très difficile à gouverner et peu estimée des autochtones. Ces Luba sont pour la plupart originaires de l'Upemba et de la région avoisinante. Ils ont importé leurs techniques de pêche en milieu lacustre, qui sont notablement plus perfectionnées que celles que connaissaient la majorité des pêcheurs autochtones.

*Les Bemba* : ils représentent une autre grande ethnie développée surtout en Rhodésie, à l'est du Luapula. Elle a d'ailleurs au cours des siècles, largement influencé l'histoire politique de nos autochtones. Ses pêcheurs pratiquent surtout leur profession sur le lac Moero et le haut Luapula, jusqu'au lac Bangweolo. L'ethnie Bemba est très nombreuse au lac de Mwadingusha, puisqu'elle représente 26 % des pêcheurs relevés dans l'enquête de 1959.

La présence de ces Bemba est, en général, mieux tolérée par les pêcheurs autochtones ; leurs structures sociales et leur langue sont plus proches de celles de ces derniers <sup>(2)</sup>.

*Les autres ethnies* réunissaient 19 % des pêcheurs figurent sur les listes de notre enquête.

Ces groupes d'étrangers sont donc numériquement aussi importants que les ethnies autochtones mais très diversifiés ; ils ne comptent pas moins de 20 ethnies différentes. Parmi elles, les ethnies Ushi, Zela, Lowotwa et Seba <sup>(3)</sup> sont les mieux représentées.

<sup>(1)</sup> Écrit en mai 1960.

<sup>(2)</sup> Sauf le Kisanga, langue des Bena Nzovu, largement influencée par le Kiluba.

<sup>(3)</sup> Cette dernière étant apparentée avec les Lamba du sud du lac de retenue.

Tableau XIII. — Répartition des autochtones et des étrangers.  
(1959)

Groupement	Autochtones							Étrangers			Total
	Clans locaux						Autres ethnies régionales	Luba	Bemba	Autres ethnies	
	Bena Bowa et Mvula	Bena Ngoni	Bena Ngulube	Bapumpi	Sanga, Bena Nzovu	Bena Nkalamu					
Kisunka	11	5	1	3	14	8	56	317	382	109	906
Pande	—	—	—	—	2	—	1	2	—	4	9
Lukoshi	12	43	4	3	30	10	49	85	15	87	338
Kiembe	3	2	1	8	9	—	13	89	3	9	137
Mulandi	4	—	6	3	6	3	1	82	19	39	163
Katanga (incomplet)	3	—	—	—	—	—	9	21	8	13	54
Poyo	non recensés en 1959										
Total	33	50	12	17	61	21	129	596	427	261	1607

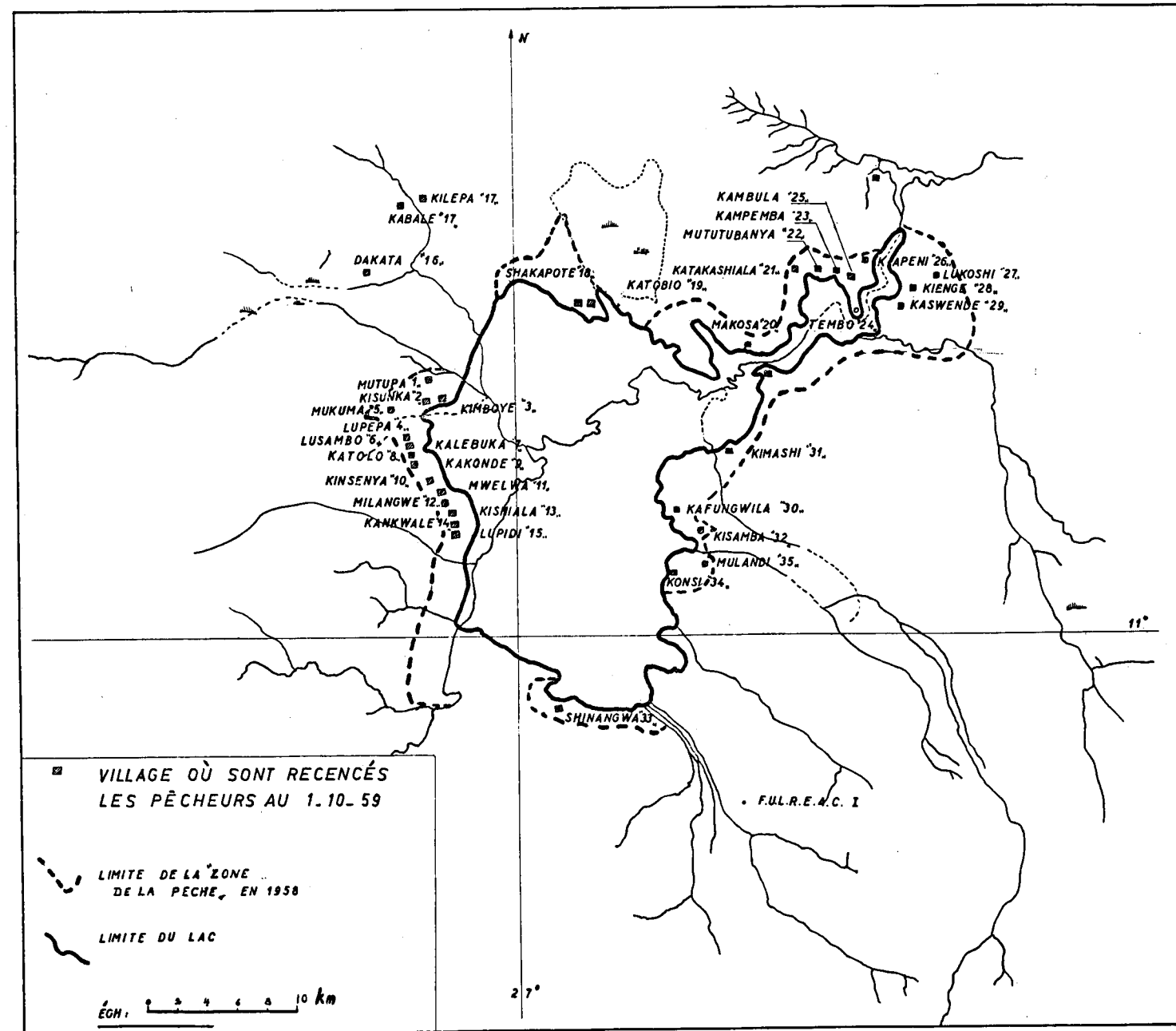
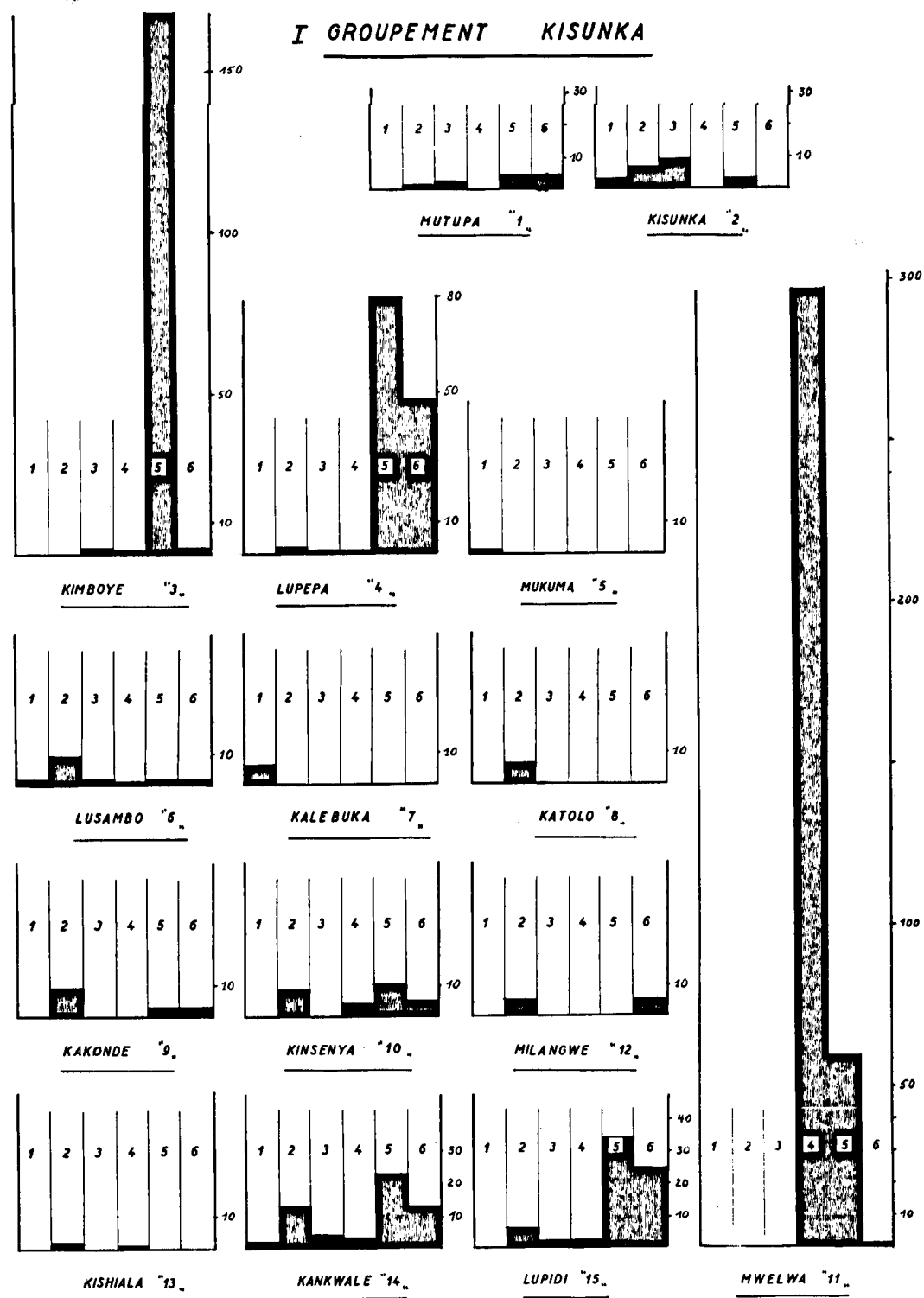
## 2. Répartition.

Les diagrammes de la *carte 27* montrent la répartition absolue par village. Les renseignements numériques afférents à cette carte sont condensés dans le *tableau XIII* qui donne cette répartition par groupement.

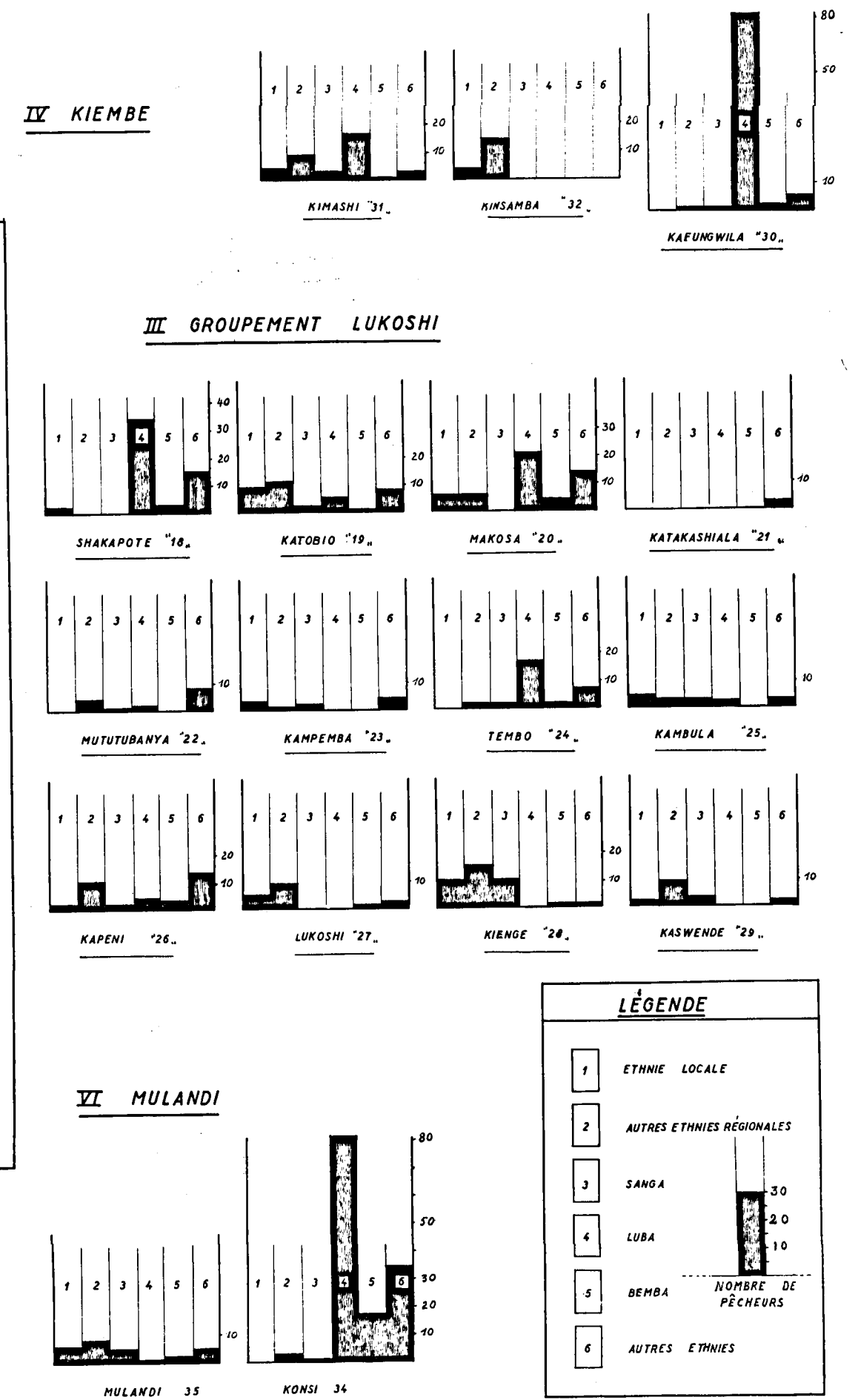
1° *La répartition ethnique par groupement* : l'examen du tableau, où sont condensés les résultats numériques de notre enquête de 1959, permet de voir les faits suivants : a) parmi les ethnies locales, le nombre de représentants des clans caractéristiques de chaque groupement (Bena, Nkalamu, Bena Nzovu, etc.) *et demeurant dans le groupement*, est toujours inférieur à celui des représentants de ces mêmes clans installés dans les autres groupements. Exception doit être cependant faite pour les Bena Ngoni, clan caractéristique du groupement Lukoshi. D'une façon très générale, il y a donc dispersion des éléments ethniques propres à un groupement dans les autres groupes riverains. Les Bena Ngoni sont ceux qui possèdent la plus grande stabilité. En ce qui concerne les autres ethnies régionales, le tableau montre qu'elles sont surtout représentées dans les groupements de Kisunka et de Lukoshi.

b) Un cas curieux est celui du clan des Sanga Bena Nzovu (chefferie Pande). Le *tableau XIII* montre cependant que 61 d'entre-eux ont été recensés comme pêcheurs autour du lac. Près des trois quarts d'entre-eux vivent dans les chefferies de Lukoshi et Kisunka, principalement dans la première qui compte, à elle seule, la moitié des Basanga présents. On constate cependant la présence de Bena Nzovu en chefferie de Kiembe et de Mulandi. Dans ce dernier groupement, le nombre de pêcheurs Bena Nzovu de Pande est aussi élevé que celui des Bena Ngulube, clan caractéristique de la chefferie Mulandi.

c) Parmi les ethnies étrangères, les Luba sont nombreux dans tous les groupements, mais surtout dans celui de Kisunka, où plus de la moitié d'entre-eux sont installés. Quant aux Bemba, ils sont fixés presque uniquement dans le groupe Kisunka, sur la rive occidentale ; leur peuplement est donc plus concentré que celui des Luba. Enfin, les autres ethnies étrangères sont réparties surtout entre les groupements Kisunka et Lukoshi.



CARTE 27. — Répartition ethnique par village.  
(Extrait de GOORTS, MAGIS, WILMET [30]).





2° *La répartition ethnique par village* : La carte 27 présente diagrammes la répartition absolue par village des six groupes ethniques (trois autochtones et trois étrangers), dont il a été question plus haut.

Chacun de ces groupes est figuré par une colonne dont l'ordonnée est proportionnelle à son importance.

La première constatation qui se dégage de l'observation des diagrammes est que :

— La structure ethnique de la plupart des villages montre que les six groupements y sont très irrégulièrement représentés. Les différences de structure sont énormes si l'on considère des villages voisins.

— Certains villages se distinguent au premier abord par la dominance et l'importance extraordinaire d'un seul groupe ethnique. Les nouveaux villages de Mwelwa, Kimboye, Kafungwila et Konsi, constitués par des Luba et des Bemba, sont surtout dans ce cas.

En second lieu, les graphiques montrent que l'irrégularité de la distribution des groupes est particulièrement sensible dans le groupement de Kisunka ; elle peut faire craindre un certain cloisonnement ethnique.

En troisième lieu, l'examen des graphiques montre que le groupement de Lukoshi paraît beaucoup mieux équilibré. Les diverses ethnies sont en général représentées d'une manière plus égale.

Mais il faut dire que, faute de renseignements précis, nous n'avons pu tracer les diagrammes des camps de Kibwe et de Kalimaundu. Il nous paraît que ces deux figures pourraient ressembler à celles de Kimboye ou de Mwelwa.

*En conclusion*, la répartition des ethnies dans les groupements et les villages confirme le déséquilibre entre les étrangers et les autochtones. Parmi les étrangers eux-mêmes, on constate la nette prédominance des ethnies Luba et Bemba.

Cependant, la répartition des étrangers est variable selon les groupements et, à l'intérieur de ceux-ci, selon les villages.

La colonisation étrangère ne se fait donc pas par une assimilation des cadres anciens, mais par une juxtaposition à cet ancien substrat, surtout sur la rive occidentale.



Sur les rives nord et est, cette juxtaposition est moins prononcée.

### 3. La Composition et la Répartition ethniques comme facteurs de la répartition des pêcheurs.

Dans quelle mesure la différenciation ethnique a-t-elle dicté la répartition ?

*a.* La spécialisation dans l'activité halieutique et la parfaite maîtrise de la pêche lacustre n'est pas une caractéristique ni du peuple Luba, ni du peuple Bemba, mais de certaines de leurs tribus vivant dans le Kamolondo ou aux environs du lac Moero et du lac Bangweolo. Vis à vis des populations locales, elle agit cependant comme une *différence liée à l'ethnie*. Or, les sites des nouveaux villages de pêche ont été choisis, dans la plupart des cas, en fonction de leurs avantages pour la pêche.

La localisation des pêcheurs dépend donc de leur origine (voir sur la *carte* Konsi, Kafungwila, Kibwe, Kalimaundu, Tembo, Mazembe). Même chez les anciens pêcheurs autochtones, comme à Mulandi ou Lukoshi, on ne retrouve pas pareille utilisation de sites favorables ; l'inadaptation des populations locales à exploiter les richesses de leur lac apparaît évidente. Dans la plupart des cas, ils se contentent d'établir un point d'accostage éventuellement complété, si le village est éloigné, de quelques huttes précaires ; les pêcheurs du village s'y installent pour la durée de leur période de pêche (Kabutimba pour Lukoshi).

En d'autres termes, *la répartition des autochtones ne porte pas la marque du genre de vie halieutique*.

*b.* Les attitudes mentales des Luba surtout, par rapport au reste des pêcheurs, contribuent encore à les isoler ; nous avons vu que la tradition historique les représente comme des hordes de pillards razziant la région pendant les périodes de troubles (voir. p. 65). Ce souvenir historique, leur habileté technique et leur instinct conquérant les font haïr des populations locales. C'est ce qui explique leur absence presque complète des villages d'autochtones et leur peuplement intercalaire parmi ceux-ci <sup>(1)</sup>.

Étroitement spécialisés dans leur occupation, ils sont les plus instables parmi les pêcheurs du lac. Nous allons y revenir. Les

(1) La plupart des rixes dont nous avons été témoins eurent toujours comme protagonistes les Luba d'une part, les autochtones de l'autre.

Bemba, souvent associés aux Luba dans le peuplement, présentent cependant des formes d'occupation assez différentes comme on l'a vu. Des motifs ethniques et historiques sont responsables de cette répartition.

On les trouve, en effet, sur la rive occidentale surtout, en mélange avec la population locale et les autres ethnies ; cette répartition est due au fait que les Bemba s'assimilent beaucoup mieux que les Luba au milieu humain local. Leurs coutumes et leur langue les en rapprochent d'ailleurs. Par le passé, ils furent refoulés par les Lundaïsés. Mais, ce souvenir guerrier est à présent effacé par les nombreux contacts commerciaux, qu'ils eurent avec leurs envahisseurs, et l'influence culturelle et sociale, qu'ils ont exercée sur eux ; d'ailleurs de nombreux clans des ethnies Lunda sont installés au bord du Luapula à l'heure actuelle.

#### 4. Mobilité des pêcheurs.

La description, que nous venons de donner du peuplement du lac, de son aspect ethnique et de ses causes, a été présentée sous un aspect forcément statique. Les localisations que nous avons décrites, ont été exactes au moment précis des enquêtes ; cette vue est forcément imparfaite. Le milieu humain du lac est caractérisé par sa grande mobilité. Perpétuellement en mouvement, il effectue des échanges avec les régions voisines, les autres lacs katangais et subit, à l'intérieur de la région elle-même, de très nombreuses migrations.

Avant de tirer les conclusions qui s'imposent, nous allons essayer de définir les diverses caractéristiques de ces mouvements pour en saisir plus aisément les mécanismes.

##### *a. Les grandes migrations extra-régionales.*

Elles ont lieu entre le lac et le lieu d'origine des pêcheurs étrangers, et sont caractérisées par leur irrégularité. Il est utile d'y distinguer :

1) *L'immigration à long terme*, liée à la conjoncture économique et à la production de la pêche. Cette immigration, comme nous l'avons vu, a suivi une courbe ascendante à croissance rapide depuis les dix dernières années.

Nous avons étudié plus haut les modalités de cette immigration ; nous n'y reviendrons plus.

2) *Les migrations à court terme et saisonnières* : ces mouvements intéressent surtout les pêcheurs issus de la région du Luapula-Moero.

C'est ainsi que la population du lac de retenue s'accroît au moment de la fermeture de la pêche au lac Moero (janvier-mars) par l'arrivée de pêcheurs qui y reprennent leurs activités.

D'autres pêcheurs s'établissent pour plusieurs années. Ils demeurent à Mwadingusha le temps nécessaire à recueillir les fonds indispensables à l'achat d'une maison dans leur territoire d'origine. Comme l'argent est facilement gagné, il se dépense tout aussi vite, et l'épargne ne croît que très lentement. De temps à autre, se manifeste une tendance à l'installation définitive : l'homme continue sa vie nomade sur le lac, tandis que sa famille s'installe au lieu de recensement dans des maisons en briques *kimberley*. Il est pratiquement impossible de donner une idée un peu précise de l'importance de ces mouvements. Beaucoup de ces gens arrivent sans passeport de mutation et s'en vont de même ; chaque vérification d'identité amène l'Administration à des rappels à l'ordre ou à des arrestations.

Si nous sommes en mesure d'établir, pour certains villages, les variations du nombre des pêcheurs de chaque ethnie, il nous est impossible de les attribuer à tel ou tel mouvement. Nous connaissons leur existence sans pouvoir en préciser l'importance.

#### *b. Les migrations intra-régionales.*

Les différents types de mouvement, qui vont être décrits, concernent la mobilité liée au genre de vie dans la région du lac elle-même. Le pêcheur est essentiellement itinérant tout comme l'agriculteur bantou, mais à un degré plus élevé encore.

1) *Les migrations temporaires vers les lieux de pêche* : Le pêcheur ayant repéré un endroit particulièrement poissonneux, ou plus propice à la pêche lorsque le lac est fortement enherbé, quitte le village pour une semaine, voire un mois. La topographie du lac permet en effet d'installer un abri en paille sur une termitière ou une levée naturelle de la Lufira, telles qu'il en existe jusqu'au confluent de la Luambo, assez loin en aval. Ainsi le pêcheur est plus rapidement à pied d'œuvre. Ce mode de migration est adopté par de nombreux habitants de la rive occidentale. Bien entendu,

le produit de leur pêche doit être systématiquement transformé en poisson « fumé ».

Le pêcheur se fait très rarement accompagner par sa famille, qui s'occupe alors de la transformation de la pêche.

2) *Les migrations clandestines* : Elles sont effectuées par des hommes de situation juridique ou fiscale irrégulière, vivant eux aussi sur des termitières ou des levées de crue. Mais il s'agit ici d'une itinérance perpétuelle pratiquée par des gens qui ne possèdent aucun domicile fixe. Nous pensons qu'il ne faut pas exagérer le nombre de ces clandestins. Un survol du lac à basse altitude, en septembre 1959, nous a permis de constater que le semis de huttes sur termitières, dans la région centrale du lac, paraissait nettement inférieur à ce que laissaient supposer certaines observations antérieures.

3) *Les déplacements le long des rives* ont pour cause deux facteurs principaux : le déplacement du lieu de pêche, selon son aspect plus ou moins poissonneux, ou selon ses possibilités topographiques d'exploitation d'abord ; les possibilités d'écoulement du poisson ensuite.

Il existe, il est vrai, des différences sensibles, mais fort temporaires, dans les débouchés offerts à la production, par les différents ports. L'action conjointe des deux facteurs peut être illustrée par un exemple remarquable.

Sur la rive occidentale du lac, les ports de Kisunka, Kimboye et Lupepa ont vu, au début de 1959, une émigration massive de leurs pêcheurs vers la rive orientale, principalement vers les ports de Kalimaundu, Mulandi et Kibwe. En même temps, on assistait à un ralentissement considérable du commerce sur toute la rive occidentale. Les pêcheurs interrogés rejetaient la responsabilité de cette migration sur les commerçants qui, à les entendre, avaient abandonné les ports de cette rive. Quant à ceux-ci, ils déclaraient, que le nombre de pêcheurs et la production qu'ils ramenaient au lieu du commerce, étaient devenus insuffisants pour justifier leur long déplacement jusqu'à celui-ci. Il n'est pas de notre ressort de juger de la responsabilité des uns et des autres. Voici cependant les principaux motifs qui, après enquête, ont déterminé la migration des pêcheurs.

Les conditions de pêche étaient plus favorables vers la Kitanga que vers la Luambo, car en 1959, la rive orientale du lac était

pour ainsi dire complètement dégagée de la végétation flottante, ce qui était loin d'être le cas de la rive opposée

Mais l'influence des conditions locales n'est pas seule en cause, car les prix pratiqués par les pêcheurs, à Kisunka notamment, étaient supérieurs à ce qu'ils étaient ailleurs. Ce fait est d'autant plus important, que le port de Kisunka est éloigné ; les commerçants n'avaient donc aucun intérêt à s'y rendre.

En outre, la région de Kisunka était visitée par de nombreux commerçants dépourvus de licence d'achat.

L'Administration a dû sévir, de telle sorte que la plus grande partie des acheteurs fut éliminée. Ces commerçants clandestins se rendirent plutôt vers les ports de Kibwe et de Kalimaundu, plus difficilement accessibles, mais surtout mieux isolés. Le déplacement des commerçants a évidemment engendré celui des pêcheurs.

4) *Déplacements liés à un changement du genre de vie* : L'ancien agriculteur, qui se transforme en pêcheur, cherche à se rapprocher le plus possible du rivage. Il en résulte des déplacements parfois considérables par rapport au point d'origine.

Ainsi, Kumbi abrite pendant un certain temps le pêcheur KIMASHI ; au bout de deux années, celui-ci décide d'aller s'installer au bord de la Kitanga. Famille par famille, les habitants de Kumbi l'ont rejoint.

En 1959, le village et ses champs étaient définitivement abandonnés.

L'exemple de Kumbi, qui intéresse le déplacement de toute la population d'un village au genre de vie agricole, doit être considéré comme un cas extrême. Il existe d'autres exemples, où les mouvements concernent un nombre réduit de personnes.

Les pêcheurs de Kabale et de Dakata travaillent et habitent en chefferie Lukoshi durant la période de pêche ; ils ne quittent cependant pas leur village de façon définitive car ils y reviennent périodiquement. Les pêcheurs de Djolomba, dans le groupement de Poyo, font presque chaque jour la navette entre leur village et le port, où sont amarrées leurs embarcations.

Bref, l'intensité et la durée du courant migratoire varient suivant l'emplacement de l'ancien village, et les facilités de communication qui existent entre le port de pêche et ce village.

D. *Synthèse : Originalité du milieu de la pêche.*

Autour du lac de Mwadingusha vit une population essentiellement hétérogène.

Sa répartition et sa composition ethnique varient selon la rive ou la partie de la rive envisagée. Cette hétérogénéité trouve ses causes dans les faits suivants :

1. Les conditions physiques (marécages) fixent des limites au peuplement des pêcheurs comme au peuplement tout court.

2. L'ancienneté des villages et leur plus ou moins grande adaptation à l'activité de la pêche influent sur le pourcentage d'hommes pratiquant cette profession. On retiendra surtout l'opposition entre la rive ouest ainsi que l'embouchure de la Mwera, domaine des pêcheurs, et la rive sud où les agriculteurs restent les plus nombreux.

3. Les facteurs économiques y font sentir leur influence par l'intermédiaire de la conjoncture dans les villes (influence à long terme), de la situation des rives par rapport aux voies d'écoulement (réseau routier), par les fluctuations dans la production et le déplacement des pêcheurs (instabilité de la production, mouvements migratoires, inadéquation du prix de vente à l'éloignement du marché).

4. La structure économique des villages est, jusqu'à présent, fonction de leur structure ethnique. Cette observation complète la précédente : les villages récents d'immigrants (pêcheurs) s'opposent souvent aux villages anciens (cultivateurs).

5. Les problèmes de la coexistence pacifique des groupes sont liés à la structure ethnique.

L'étude ethnographique permet de confirmer l'impression que le piedmont de Kapolowe-Kisunka évolue vers la forme d'un centre extra-coutumier. La mosaïque des peuples qui y vivent et l'affaiblissement très net du pouvoir coutumier en sont deux éléments de preuve importants.

Toutefois, cette évolution est loin de caractériser l'ensemble du lac.

C'est ainsi que, dans le chenal de la Lufira, en chefferie de Lukoshi, les pêcheurs immigrés pénètrent plus progressivement dans l'ancienne population, de sorte que la répartition des ethnies y est beaucoup plus harmonieuse.

Retenons aussi le cas des pêcheurs de l'embouchure de la Mwera-Kabunda, c'est-à-dire ceux des groupements Kiembe et Mulandi. C'est dans cette région que la concentration des pêcheurs est la plus forte de l'ensemble du lac.

La structure ethnique des villages montre des juxtapositions et non des compénétrations, mais la population autochtone y est faible et sans les animosités intertribales, son assimilation serait inévitable.

6. Les principaux modes de migration, qui existent parmi les pêcheurs du lac de retenue, viennent d'être décrits avec les inconvénients qu'impliquent toute transposition d'un phénomène essentiellement dynamique sur le plan statique de la classification. Ils ont été distingués par souci de clarté, mais il importe de retenir que leurs actions s'interpénètrent souvent.

Nous voudrions néanmoins insister sur un aspect caractéristique de la mentalité du pêcheur, aspect souvent inexprimé dans les motifs de ses fréquents déplacements. Nous l'appellerons « esprit de vagabondage ». Il semble, qu'il se soit créé parmi ces pêcheurs, un besoin psychologique de perpétuel changement, une grande indépendance à l'égard du cadre de la vie journalière. La raison, qu'ils donnent de leurs déplacements, ne semble plus avoir beaucoup d'importance à leurs propres yeux. Moins développée chez les agriculteurs, qui doivent se donner de sérieuses raisons, fussent-elles magiques, avant de se déplacer, cette « bougeotte » du pêcheur est absolument typique de son comportement. Cette mobilité fait partie du milieu humain considéré. Cette réelle fluidité tend à s'opposer constamment aux tentatives de regroupements faites par l'Administration, en vue de mieux coordonner l'activité économique des pêcheries du lac

#### **D. Influence du commerce sur la répartition des hommes.**

Nous avons signalé, au cours des chapitres précédents, l'importance de cette activité nouvelle.

Dans le sud du territoire de Kambove, ce genre de vie est pratiquement inexistant, si ce n'est aux alentours de la mine de Shinkolobwe ; dans la partie septentrionale, qui nous intéresse ici, on voit apparaître cette forme d'activité, dès qu'on approche du pont de Kapolowe, à la limite sud de la dépression.

Le commerce prend plusieurs formes :

1. *Commerce des produits vivriers* entre les paysans et les gens de passage, les pêcheurs ou encore d'autres membres de la société villageoise. Cette forme de commerce est pratiquée sur une large échelle le long de tous les axes routiers.

a) La forme la plus évoluée et la plus importante est la vente des bières indigènes. Il en existe plusieurs dans la région ; leur étude a été entreprise par un nutritionniste et un biologiste de la FULREAC [7], poursuivie ensuite par deux botanistes, qui ont décelé, dans l'une d'elles, un complexe amylolytique inconnu jusqu'alors [9].

Ce commerce est extrêmement important, notamment celui de la bière fabriquée à l'aide d'*Eminia* sp. (Munkoyo).

Les racines de cet arbuste sont vendues également ; dans la région de Pande, chaque année, c'est par camions entiers qu'on vient les chercher.

BERNIER et LAMBRECHTS estiment que 70 000 litres de bière sont consommés par an dans le seul village de Pande.

L'importance de la population du village de Pande trouve en grande partie sa justification dans le commerce du munkoyo.

D'autres villages font du munkoyo une source appréciable de revenus notamment ceux des routes SOGEFOR, tant vers Kasumbalesa et Kabale que vers Lukoshi et Kiembe.

Il existe d'ailleurs des lieux habités qui doivent leur origine à ce commerce de la bière indigène ; telles sont les « maisons à munkoyo » récemment créées près du pont de Kapolowe, sur la route asphaltée Élisabethville-Jadotville.

Un certain nombre de chômeurs des cités industrielles se sont établis auprès de ces maisons (Dimba-Dimba).

b) Outre la bière, d'autres produits de l'agriculture sont vendus *occasionnellement*.

Dans la région du lac, maïs et manioc sont achetés par les pêcheurs à quelques villages où l'agriculture est encore pratiquée (Mutupa, Kapeni, etc.). Toutefois, on ne peut attribuer à ce commerce une influence prépondérante sur la fixation de ces villages à genre de vie mixte.

c) Les produits de la chasse font également partie des échanges commerciaux.



Nous avons signalé plus haut la vente de munkoyo le long de la route SOGEFOR en chefferie de Kiembe.

Dans la partie nord de ce chapelet de villages, le commerce de viande boucanée et de peaux d'antilopes est assez prospère. Les marais de Fwembe tout proches sont en effet très giboyeux.

*La localisation à la route* permet à ces villages d'écouler, non seulement les produits de leur agriculture, mais aussi ceux de la chasse ; ils fournissent aussi d'excellents pisteurs aux chasseurs européens.

d) Enfin, les paysans vendent également des amulettes et des fétiches. Ce commerce prospère le long de la route SOGEFOR à Kabale et Ndakata, où passent de nombreux chauffeurs et des ouvriers du barrage. Beaucoup de personnes profitent d'un courrier, pour se rendre dans des villages acheter des « manga » (amulettes).

Ainsi qu'on le voit, *le commerce est avant tout solidaire de la route*. Son développement est la conséquence du trafic plus ou moins important des axes auprès desquels il est né. Aussi le peuplement intercalaire des routes, tel qu'on l'a décrit plus haut, est lui aussi lié à l'importance de ce trafic.

Nous citerons comme exemple les villages de la route SOGEFOR entre Jadotville et Mwadingusha ; ils constituent de véritables relais fréquentés par les cyclistes qui empruntent cet axe, mais aussi par les camions courriers de la SOGEFOR elle-même.

Le type de localisation idéal à cet égard est Kasumbalesa au bord occidental des Kisungu.

Un autre exemple montrera *combien l'attraction de la route est liée aux possibilités d'échanges, c'est à dire au trafic*.

Nous avons cité plus haut (p. 130) le cas des maraîchers de Kapanda, préférant habiter au lieu même de leur travail, plutôt qu'à la piste à peine carrossable de la Mufuvya centrale. Par contre, à la route de Kolwezi, les champs sont situés dans les dembos avoisinant la route et les maraîchers résident au village en permanence. A la saison froide, des claies surélevées (*photo 8*) couvertes de produits maraîchers jalonnent cette route, comme autant d'éventaires attestant l'évolution du genre de vie agricole.

Le pouvoir d'attraction des routes à grand trafic peut être considérable.

La région du pont de Kapolowe, jadis peu habitée, est à présent peuplée de nombreux villages. Plusieurs d'entre eux ont émigré des plateaux du sud (région de Tenke) vers la route d'Élisabethville à Jadotville, attirés par le commerce qui s'y pratique.

Le pont de Kapolowe se trouve en effet à un *carrefour routier important*, celui de l'asphalte, avec la route de Kisunka vers le nord et celle de Tenke vers le sud.

Kasumbalesa doit en partie son importance à des conditions semblables de situation : jonction de la petite route conduisant à la rive nord du lac vers Shakapote-Katobio et route SOGEFOR de Mwadingusha à Jadotville.

Un point de rupture de charge sur une route peut faire naître un lieu habité.

Ainsi, sur la piste de Kibwe, le micro-village de Siméon, apparu en 1958, marque l'extrême limite que peuvent atteindre les camions de commerçants en pleine saison des pluies (*carte 25*, p. 160). SIMÉON centralise les produits de la pêche et sert d'intermédiaire entre les pêcheurs et ces commerçants.

2. Outre ce petit commerce, il existe un *commerce dit de « traite »*, pratiqué dans des terroirs bien déterminés de la région.

Ce commerce est installé dans deux types d'établissements : les *boutiques* et les *magasins*.

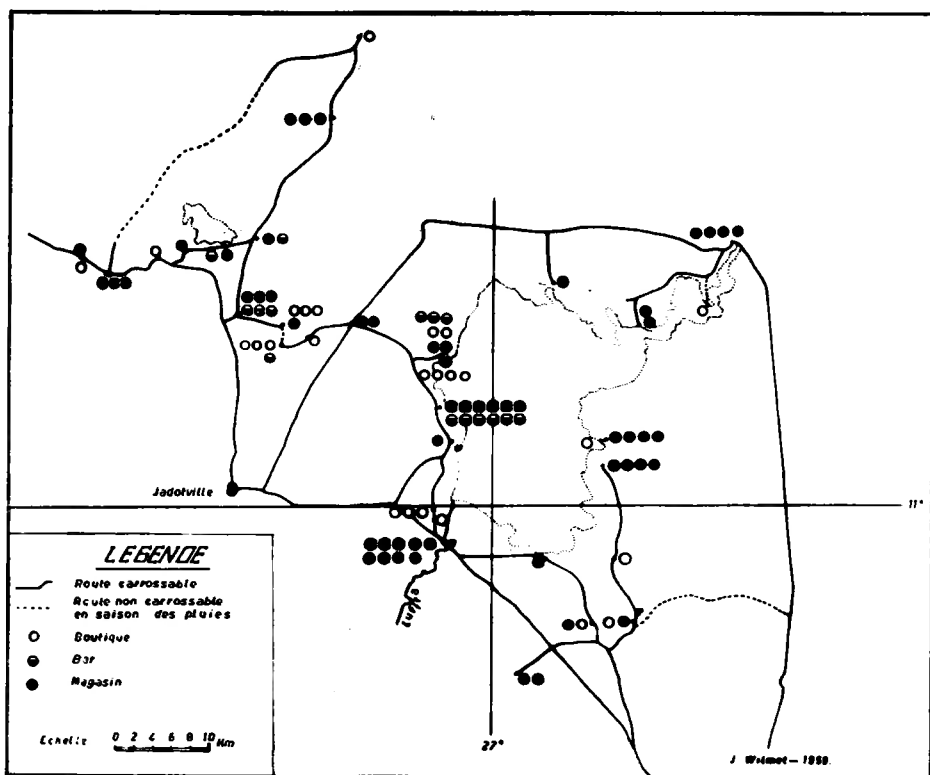
Le premier se différencie du second par l'éventail plus restreint des produits mis en vente ; il n'est pas soumis à une licence de commerce. On y trouve donc de menus articles de pacotille : des bougies, du pétrole, de l'huile, des limonades. C'est la première forme qui marque l'apparition du commerce dans le cadre rural.

Les magasins sont plus importants : outre les articles mentionnés plus haut, on y trouve des vêtements, de la bière, des lampes, des céréales ; bref le bric-à-brac du bazar oriental.

L'installation d'un magasin exige de fortes mises de fonds ; elle n'est donc pratiquée que par une minorité d'indigènes. A ce type s'apparente le magasin de traite européen.

Nous avons représenté sur la *carte 28*, la localisation des boutiques et magasins ; nous y avons ajouté celle des bars servant des bières de fabrication européenne.

On note l'importance de leur nombre le long du piedmont sud, leur absence complète de la région orientale et du centre de la



CARTE 28. — Localisation des bars, magasins et boutiques.

Mufuvya. La région de Mwadingusha et le littoral sud-oriental en sont pourvus.

La présence de maisons de commerce est, nous l'avons déjà signalé plus haut, à la fois l'indice d'une situation économique florissante et un facteur d'attraction du peuplement.

Ainsi, dans la région du Kiziba Pande, l'essor de la culture maraîchère a déterminé l'installation de magasins et de bars. Mais, à leur tour, ces magasins ont eu un effet attractif sur la population de l'*hinterland* ; Malembeka, Sangatila sont descendus vers le Kiziba Pande, non seulement pour bénéficier des conditions hydro-pédologiques favorables, mais pour jouir du commerce qui s'y était établi. Ce mouvement est cumulatif, car, à leur tour, certains habitants des villages de la route de Kolwezi se mirent à commercer en ouvrant de simples boutiques.

En outre, les bars ont exercé un *attrait particulier sur les chômeurs de la ville*.

Ce fait est particulièrement remarquable au pont de Kapolowe où, autour de 5 bars-magasins et de 3 maisons à Munkoyo, s'est agglutinée la population de Lobati <sup>(1)</sup> et Dimba-Dimba.

Au lac de Mwadingusha, le problème est différent.

Ses rives totalisent le plus grand nombre de bars et magasins de toute la dépression. La *carte 28* montre combien, à cet égard, la rive occidentale est favorisée.

Dans les environs de Kisunka, notamment, se trouvent 6 boutiques, 3 bars et 3 magasins. On a cependant constaté à la p. 177 l'émigration des pêcheurs Luba et Bemba vers la rive orientale.

*On ne peut donc pas attribuer à ces lieux de négoce un particulier pouvoir de fixation des pêcheurs.* Leurs bars se maintiennent en place, parce qu'ils reçoivent certains soirs une abondante clientèle de passage, composée surtout de pêcheurs venus de tous les coins du lac.

*En conclusion*, l'influence du commerce sur le peuplement a trois aspects :

a) attraction des *routes* à trafic important sur les villages de l'*hinterland* ; ceux-ci s'établissent à front de route mais aussi aux carrefours importants ou même à l'extrémité de routes carrossables.

b) Rôle attractif des maisons de commerce établies aux endroits les plus favorables : zone maraîchère, route de Kolwezi, pont de Kapolowe, région de Kisunka-Mwelwa.

c) L'importance du pouvoir attractif des lieux de commerce est variable suivant le genre de vie de la population envisagée. Elle est nettement plus grande auprès des chômeurs au retour des villes, que chez les pêcheurs du lac.

(1) L'un de ces commerçants nous a déclaré vendre en outre, chaque année, de 10 à 20 tonnes de farine de maïs et de manioc aux villages environnants.

## TROISIÈME PARTIE

### SYNTHÈSE ET CONCLUSIONS

#### SECTION I.

##### **Synthèse générale.**

Le peuplement dans la région Mufuvya-Lufira apparaît très complexe. L'environnement physique, l'histoire politique, les transformations économiques, les genres de vie et la répartition ethnique l'ont marqué de leur empreinte.

##### 1. — L'ÉTAT ACTUEL ET SES CAUSES.

La *carte 11* traduit le plus fidèlement l'influence des facteurs dont il a été question au cours des chapitres précédents.

Rappelons que cette méthode fait apparaître une série de noyaux de peuplement, dont certains sont isolés et d'autres, au contraire, sont réunis entre eux. Les taches isolées sont situées surtout à la partie nord et à l'intérieur jusqu'au sud-est ; les noyaux réunis sont à la limite sud de la dépression, sauf la partie sud-orientale.

##### *A. Que représentent les taches isolées ?*

1. Le fond de peuplement d'agriculteurs lundaïsés (p. 75) qui se retrouve avec une remarquable constance à travers les vicissitudes de l'histoire.

2. Les groupements frontaliers sur les terroirs en litige (p. 93).

3. Les villages agricoles venus à la route pour y faire commerce,

mais liés encore à la répartition des rivières et à leurs possibilités agronomiques (p. 120).

4. Les camps de pêche établis en dehors des routes normalement carrossables, ou résultant de l'essaimage de groupes anciens de pêcheurs (rive nord du lac, rive sud-est et sud) (p. 158).

*Rapport entre les densités et les modes de peuplement.*

Les densités les plus élevées correspondent, en général, aux groupes d'agriculteurs purs, des gîtes agricoles les plus fertiles (Lupembashi, Luafi, Mwera) et aux chefs lieux de groupement (dont les densités oscillent aux environs de 50).

Seuls, les groupes de la Mufuvya centrale sont moins importants ; les vicissitudes de l'histoire administrative (p. 91) et l'attraction de la zone commerciale sud ont provoqué le dépeuplement de cette zone. Il en est de même pour la région extrême sud-est, (groupe de Kimengwa à la Luembe), où l'attraction vers la route a déplacé les villages voisins.

Les densités immédiatement inférieures se rencontrent dans les vieux villages à genre de vie mixte agriculture-pêche. Les nouvelles colonies sont à faible densité (3-1) <sup>(1)</sup>.

Enfin, les villages-frontières et les villages commerçants ont des densités variant le plus souvent de 9 à 20.

*B. Les noyaux réunis à la limite sud trouvent leur origine dans les facteurs suivants :*

1. Fond de peuplement d'agriculteurs lundaïsés assez concentré dans la région du Kiziba Pande ; épars dans la basse Luambo et l'embouchure de la Luafu-Kansalabwe.

2. Accroissement de la population sur le rive sud du Kiziba-Pande, par suite du développement de la culture maraîchère, d'où augmentation de la prospérité et attraction de ce terroir sur les ruraux des régions éloignées ; installation de maisons de commerce favorisant le mouvement d'immigration. Processus cumulatif.

3. Même processus dans la région de la moyenne Luambo, par transformation d'un ancien quartier rural en centre maraîcher ;

<sup>(1)</sup> Leur accroissement postérieur a été un phénomène éphémère.

fixation de commerces florissants au contact de cette zone maraîchère, avec le rail (Camp B. C. K. — Gare de Luambo).

4. Regroupement de la population à la route de Kolwezi, par suite de l'attraction économique de cet axe routier, et de l'émigration due à la création de la réserve de chasse dans la Mufuvya.

5. Dans la région du lac, regroupement autour de la Mission de Kapolowe ; adjonction de petits groupes d'étrangers à la population locale, sans qu'il y ait création de nouveaux villages. Mêmes regroupements autour de la Mission de Koni, puis des camps de travailleurs au barrage de Mwadingusha.

6. Dispersion d'éléments pionniers, le plus souvent d'origine *étrangère*, qui fondent de nouveaux villages ; phénomène trouvant son origine dans l'augmentation des rendements de la pêche, consécutive au troisième rehaussement du barrage de Mwadingusha.

7. Immigration massive d'étrangers, d'origines Luba et Bemba prédominantes qui fondent des villages de caractère provisoire (camp de pêche), ou s'installent dans les villages récents créés par d'autres étrangers qui les ont précédés. Ces camps de pêche ont une importance numérique variable dans le temps, mais aussi selon les débouchés qu'ils possèdent à la route (fin 1957 : 2 à plus de 50).

Les villages permanents sont beaucoup plus peuplés (de 40 à à plus de 110 sur le littoral ouest).

8. L'essor de la pêche a attiré dans la zone du lac un grand nombre de commerçants, mais la localisation de ceux-ci est limitée aux zones les plus peuplées. Ce processus est lui aussi cumulatif.

La liaison entre la répartition de ces commerçants et le réseau routier est notable également.

#### *Liaison entre la densité et le mode de peuplement.*

Les densités les plus élevées (130 au lac, 110 à Luambo) correspondent au peuplement récent réalisé par des étrangers ; cependant, les courbes figurant ces densités sont moins larges et en tout cas moins contournées que celles qui entourent les densités plus

faibles. Ceci montre, encore une fois, l'aspect intercalaire du peuplement récent.

Par contre, les courbes de valeur 50 révèlent un peuplement beaucoup plus souple ; il s'agit de maraîchers du Kiziba Pande, des chefs-lieux de groupement compris dans la zone de la pêche (Lukoshi, Kisunka). Les densités inférieures sont celles des populations à genre de vie mixte ; pêche-agriculture (groupements de Poyo, Lukoshi et Katanga) ; ou agriculture traditionnelle-agriculture maraîchère (route de Kolwezi) ; elles conservent cependant des valeurs plus élevées (entre 10 et 50) que les plus faibles densités trouvées dans les noyaux isolés.

## 2. DYNAMIQUE DU PEUPLEMENT.

### A. *L'évolution quantitative de la population des villages et du nombre des lieux habités.*

#### 1. *Bassin de la Mufuvya.*

L'évolution est différente dans la plaine centrale et dans le bassin méridional.

Dans la première, on constate une légère diminution de la population au cours des dernières années ; c'est exactement l'inverse dans la partie méridionale et ce, pour les motifs énoncés plus haut.

Outre la réduction du nombre des lieux habités dans la plaine centrale, il se produit un dépeuplement des anciens villages, sauf ceux de la route de Mitwaba. Autrement dit, le substrat d'agriculteurs a été affecté par la perte des terres fertiles situées dans la réserve de chasse.

Dans la partie sud, l'augmentation de la population des anciens villages et du nombre des lieux-habités vont de pair.

#### 2. *Bassin de la Lufira.*

a. L'évolution du peuplement des anciens agriculteurs se fait, par une réduction du nombre des lieux habités jusqu'en 1930 environ ; ensuite la diminution affecte d'une manière diffuse les villages restants, mais on ne constate plus guère de disparition de lieux-habités.

Enfin, les dernières années sont marquées par un léger accrois-



sement de la population des villages, accompagné de regroupements plus ou moins spontanés autour des chefs-lieux et d'essaimage le long des routes. Le nombre des lieux habités augmente légèrement.

*b.* L'augmentation la plus importante des lieux habités a lieu sur les rives du lac. En même temps, on constate un certain accroissement de la population dans de nombreux villages anciens.

### *B. Évolution du semis de peuplement.*

1. Le peuplement dans la région est mouvant. C'est sa principale caractéristique. Toutefois, la continuelle mobilité de l'œcumène se fait dans un espace parsemé de points fixes qui lui servent localement de points d'appui (région du Kiziba Pande) : ces points fixes sont les vieux terroirs d'installation des agriculteurs ; la continuité de l'occupation y est remarquable.

Dans cet ensemble, le lac constitue un milieu à part : les immigrations massives des dernières années y créent une dynamique de peuplement neuve. Les éléments de fertilité, facteurs essentiels du peuplement ancien, y perdent leur valeur, au profit d'un complexe de facteurs où les éléments de situation et de site sont prédominants. La création des gros villages à finages communs, des longs villages-rues accolés, sont des éléments d'habitat et du paysage rural qui traduisent un type nouveau d'occupation. Le camp de pêcheurs Luba indique cette précarité du peuplement définie plus haut.

La route, enfin, crée son propre peuplement, timidement d'abord ; il s'est installé au croisement d'une route et d'une vallée fertile. Dans les dernières années enfin, il s'est créé un semis de villages intercalaires, ordonné suivant les axes routiers importants ; ce peuplement est délibérément axé sur le commerce et moins sensible aux facteurs du cadre naturel.

2. *Les regroupements* effectués au cours de la période coloniale n'ont pas rompu les liens de l'agriculteur avec le cadre naturel. Ils n'ont jamais intéressé à la fois qu'un nombre restreint de villages. Le regroupement des agriculteurs n'a pas toujours donné des résultats, non parce qu'il privait les communautés de terres disponibles, mais parce qu'il rompait une certaine harmonie existant entre les sociétés villageoises.

Bien plus lourde de conséquences est la privation indirecte des terres du centre et du sud-ouest de la Mufuvya, par la mise en réserve de chasse de cette étendue. Elle réduit l'espace disponible et crée un malaise psychologique en brimant l'autorité coutumière dans son fondement : les droits inaliénables sur la terre.

Le déséquilibre met en mouvement des populations stables jusque-là et produit la rétraction du peuplement signalée plus haut.

Les regroupements effectués sur les rives du lac n'aboutissent à aucun résultat positif, malgré les moyens mis en œuvre ; les causes en sont variées, mais la principale est l'extrême mobilité de la population.

---

## SECTION II.

### Conclusions.

#### *Remarque préliminaire.*

L'étude de la répartition des populations dans la dépression Mufuvya-Lufira nous suggère deux ordres de conclusions.

Les unes, théoriques,

a) Envisagent les résultats des techniques de travail. Elles suggèrent l'application de certaines d'entre elles aux problèmes du peuplement en milieu tropical ;

b) Considèrent les résultats scientifiques de l'étude.

D'autres, à tendance de science appliquée, n'ont pas été précisément recherchées ; elles découlent normalement des premières, et il nous a paru bon de présenter ici les principales d'entre elles sous forme de suggestions.

#### 1. CONCLUSIONS THÉORIQUES.

##### *A. Valeur des techniques de recherches employées.*

La synthèse des faits de répartition a été illustrée par le procédé des courbes d'isodensités (*carte II*). Dans l'étude d'un type de peuplement semblable à celui-ci, il est, à notre avis, le plus précis et le plus parlant parmi les divers systèmes connus figurant la répartition relative des hommes. Une de ses qualités est de mettre en évidence les rapides variations de l'occupation dans l'espace. Mieux qu'une carte de répartition par points, il unit entre eux les éléments du semis de peuplement tout en demeurant une carte de *densités*. Mais l'intérêt principal de la méthode consiste à

n'inclure dans le dénominateur d'un calcul de densités, qu'un minimum de surfaces totalement inoccupées ou inexploitées <sup>(1)</sup>.

Enfin, si on se souvient du *tableau 15 (annexe XIII)* qui représente les distances des champs aux villages, on peut conclure que le procédé permet d'introduire dans le calcul des surfaces une grande partie de l'aire d'activité, du moins chez les agriculteurs.

Chez les pêcheurs, ce procédé est moins judicieux, car leur activité n'est pas limitée à la région côtière. Pour ceux-ci, le système le plus approprié semble bien celui de la répartition absolue par points, ou un système apparenté, semblable à celui de BEGUIN pour l'étude de la région de Bengamisa [5] ; il figurerait la répartition par kilomètre de rivage. Nous estimons cependant qu'à Mwadingusha le second procédé ne serait guère plus démonstratif que le premier, sauf pour la rive ouest, où la population est plus concentrée.

L'utilisation de courbes d'isodensités ne se conçoit pas non plus pour représenter un semis de peuplement très dispersé, comme c'est le cas dans le nord de la dépression. Dans ce cas, le procédé n'est en effet ni plus parlant, ni plus précis que la simple répartition par points. Par contre, l'utilité de la méthode d'isodensités se manifeste dès que se rencontrent des concentrations de populations, comme au Kiziba Pande ou bien un peuplement intercalaire, comme à la route de Kolwezi.

#### *L'absence de limite régionale.*

En somme, dans l'état des connaissances d'aujourd'hui, ce procédé nous paraît, pour l'instant, le meilleur en milieu tropical, parce qu'il y est difficile d'effectuer des délimitations précises basées sur des critères régionaux.

La notion de la région, telle qu'on la conçoit en Europe, implique une série de relations entre l'homme et son milieu (exploitation, transformation), qui ne sont guère développées dans la civilisation technique peu évoluée du Katanga rural. S'il est possible de préciser des limites physiques aux paysages

(1) Rappelons qu'un procédé de calcul par *densités compensées* (Annexe VI) est à la base du dessin des courbes ; la *compensation* s'effectue par une moyenne de la somme des valeurs obtenues pour les carrés voisins d'un kilomètre de côté rapportée à la surface totale de ces carrés.

naturels, il est peu aisé d'en fixer d'autres, correspondant ou non aux premières, aux activités humaines. Une uniformité des techniques couvre des surfaces égales à celles de notre pays. Les variantes « régionales » ne s'y sont pas encore manifestées. Par contre, les régions industrielles rompent l'unité originelle. L'influence des villes se fait sentir au delà des zones périurbaines. En effet, le peuplement que nous avons analysé est caractéristique d'une diversification régionale, liée à l'économie urbaine.

La présence des zones vides et plus ou moins densément peuplées s'explique surtout par une spécialisation des genres d'activités. Il y a donc là un embryon de compartimentage régional.

### B. Résultats scientifiques.

#### 1. Limites administratives et peuplement.

Ce peuplement varié donne à la dépression une certaine personnalité parmi les autres unités physiques des plateaux du Haut-Katanga.

On se souvient, en effet, des constatations faites en comparant les densités de population dans notre région par rapport à ses voisines (p. 14).

Toutefois, il n'est pas sûr, que l'apparente uniformité des des secteurs ou des chefferies voisines ne cache pas des oppositions de peuplement un peu semblables à celles que nous avons constatées dans la dépression, sans être toutefois aussi importantes.

Un court séjour effectué à Bunkeya, en 1957, nous a permis de constater une différence assez prononcée entre le peuplement étiré au pied des monts Dipompa et la faible occupation humaine de la plaine du nord. De semblables constatations pourraient être faites dans le district du Luapula, entre les terres peu peuplées de l'intérieur et certaines sections sur les rives de cours d'eau et du lac Moero et même du lac Bangweolo [11].

Il en résulte que cette étude possède un caractère exemplatif.

a. Elle montre, combien l'étude des densités, basée sur des limites arbitraires (administratives, par exemple), néglige complètement les variations importantes du peuplement à l'intérieur de ces limites.

Le groupement n'a pas, actuellement, de signification écolo-

gique dans l'organisation du peuplement. Celui-ci s'ordonne à travers les limites des groupes anciens.

L'exemple du peuplement de la rive occidentale est très caractéristique à cet égard. Le ruban occupé se déroule de Kisunka à la Kansa-labwe, sans autre solution de continuité que la Mission bénédictine St. Gérard.

Toutefois, ces limites ont eu, par le passé, une importance beaucoup plus grande.

En sont les témoins :

1. Les foyers de peuplement anciens répartis autour des sièges de l'autorité coutumière ;
2. Les rapports d'allégeance entre les petits chefs et les monarques plus importants, permettant l'organisation de migrations saisonnières entre les chefferies ;
3. Les litiges encore en suspens aux environs de ces limites et y déterminant un peuplement en villages-frontières.

Le « groupe de terres », défini précédemment, a été par le passé un puissant élément d'organisation du peuplement. Il l'est resté partout où celui-ci obéit à des impératifs agricoles (exemple : le Kiziba Pande). Plus encore que la chefferie, le groupe de terres est l'expression écologique par excellence de l'installation des groupes d'agriculteurs.

Par contre, dans le compartiment du lac, ses limites confondues avec celles du groupement n'ont plus de rapports étroits avec la répartition des hommes. On comparera les limites de terres du groupement Lukoshi et l'occupation actuelle, limitée à la partie nord-orientale.

Ces limites, d'ailleurs, n'auraient de sens que dans le peuplement cloisonné de l'ancien Congo. L'accroissement de la mobilité des hommes due à l'unification belge et au progrès des moyens de transport les ont brisées. Les modifications des genres de vie se sont étendues à la brousse sans tenir compte de ces anciennes limites.

Nous avons attiré l'attention à la page 89 sur la formation des secteurs en 1939. Il en est résulté une division de la dépression en deux parties, auxquelles on a rattaché des groupements situés dans les plateaux du sud.

Le caractère artificiel des secteurs leur ôte toute valeur écologique ; dans leur établissement, on a certes tenu compte de parentés ethniques entre les groupements ainsi réunis ; mais les activités humaines et l'économie ont évolué différemment dans les divers terroirs qui les composent. Comme exemple, nous citerons l'opposition entre l'activité florissante de la pêche sur le lac, et l'économie agricole attardée des plateaux du sud [84]. Le peuplement y a évolué de façon différente, puisque nous avons constaté à la fois une émigration de ces plateaux vers la dépression accentuant encore l'opposition des densités de population dans les deux régions.

Le secteur est donc une unité trop vaste pour servir de base à une étude des densités de la population.

b. Au lieu d'adopter *l'unité administrative* comme cadre de travail, on pourrait en adopter d'autres, extraites de l'étude du cadre physique, du milieu humain et du contexte économique.

Adopter ces limites, c'est définir l'aire d'action sur la répartition des hommes d'une combinaison de facteurs appartenant à une organisation particulière de l'espace que les géographes dénomment « région ». Le but de la présente étude n'est pas de définir les limites des régions comprises dans la dépression, mais d'examiner l'importance pour le peuplement des facteurs qui créent ces ensembles régionaux. Cependant, la région est une unité spatiale de référence très valable pour l'étude des densités. Pourtant, nous n'avons pas défini de régions ; tout au plus est-il apparu au cours de l'étude certaines formes de compartimentage basées sur l'un ou l'autre caractère envisagé, comme le réseau hydrographique, les sols, les techniques d'exploitation de l'espace ou l'appartenance ethnique.

Or, la combinaison de ces facteurs est si particulière dans les divers terroirs de la dépression, qu'un tel compartimentage aboutirait à définir un grand nombre de « régions » ; l'intérêt d'un tel morcellement serait certain pour le régionaliste ; pour nous, il paraît plus faible, eu égard aux résultats obtenus par l'étude de chacun des facteurs et dont la combinaison s'exprime si clairement dans la carte des isodensités.

Par ailleurs, notre technique d'étude montre mieux l'articulation entre elles des différents types d'occupation humaines tributaires de chaque combinaison de facteurs.

Dès lors, nous proposons ce schéma de travail, comme exemple d'étude des formes complexes de peuplement en milieu rural coutumier altéré par la colonisation.

## 2. *Importance des divers facteurs du peuplement.*

A. Le premier groupe de ces facteurs appartient au *cadre naturel* ; parmi ceux-ci, l'eau est certainement le plus important, avec le facteur pédologique.

Nous avons tracé une carte figurant la répartition des hommes par rapport au réseau hydrographique.

Les conclusions de l'étude montraient que l'influence de l'hydrologie se faisait sentir dans de nombreux terroirs, mais qu'elle était impuissante à expliquer la répartition des pêcheurs du lac : de même pour le facteur pédologique, nous avons montré, en analysant les genres de vie, combien son action était variable, non seulement en fonction de ceux-ci, mais également selon le contexte historico-politique et économique.

B. Le *milieu humain*, lui non plus, n'a pu fournir une explication complète. La structure sociale est fortement démembrée, l'autorité politique contestée est affaiblie ; la répartition ethnique est perturbée par d'importantes migrations affectant seulement des terroirs limités et aboutissant à des mélanges ou des imbrications plutôt qu'à de réelles implantations territoriales.

Le facteur ethnique n'est pourtant pas à rejeter partout. Sur certaines rives du lac, l'immigration aboutit à certaines prédominances ethniques. Mais cette théorie assez séduisante est controuvée par l'analyse précise des phénomènes migratoires.

En effet :

1. L'étude de la mobilité géographique des pêcheurs étrangers infirme cette hypothèse ; leur établissement n'est ni le résultat, ni l'instrument d'une politique d'expansion territoriale.

2. L'étude des genres de vie montre que la répartition répond plutôt à des types d'activités qu'à des particularités ethniques. Le Luba vit au lac, beaucoup plus parce qu'il est pêcheur, que par suite d'une spécialisation dans ce métier liée à l'ethnie.

La variété des peuples qui vivent de la pêche du lac en constitue la meilleure preuve.



Dans l'*hinterland* du lac et la Mufuvya, l'influence ethnique sur le peuplement est réelle également, mais n'est pas non plus déterminante. L'agriculture maraîchère est pratiquée par une majorité d'étrangers. Les magasins et les boutiques sont, le plus souvent, entre leurs mains.

Par contre, l'agriculture traditionnelle est bien l'activité typique des populations locales, mais aussi le petit commerce le long des routes.

Il en résulte que, dans l'ensemble, celles-ci accusent un retard à l'adaptation à des genres de vie plus évolués, comprenant notamment une économie d'échanges.

Leur vie s'apparente encore en beaucoup d'endroits à celle des « îlots économiques » (l'expression est de J. BRUNHES), que nous avons décrite chez certains Sala Mpasu du Kasai [81].

Les îlots de peuplement, dont il a été fait mention plus haut, correspondent précisément à ces îlots économiques. Il faut, à notre avis, voir dans ce phénomène un effet de la cohésion sociale moins altérée des agriculteurs du substrat, lundaïsé.

Cette vue est cependant une schématisation de la réalité, beaucoup plus complexe, est-il besoin de le dire. D'une part, les populations locales, par suite de la proximité des villes industrielles, ont élargi leur horizon économique à la faveur du commerce développé le long des routes. D'autre part, elles commencent à présent à s'intéresser à des genres de vie qui leur étaient pour ainsi dire inconnus, comme la pêche. D'où un remaniement inévitable de la répartition des hommes, s'exprimant par des migrations saisonnières vers les nouveaux centres d'activité (routes-littoral du lac). Enfin, le genre de vie traditionnel est de moins en moins pratiqué par la jeunesse locale ; les fréquents contacts qu'elle entretient avec les habitants des cités extra-coutumières, la détournent du travail du sol et prive les anciens îlots d'agriculteurs de la relève nécessaire à leur pérennité.

C'est donc au prix d'une concentration de leur population encore valide, que ces îlots se maintiennent ; c'est aussi, parce qu'ils se sont étoffés d'une certaine immigration étrangère provenant des centres industriels ; parce que, localement, ils se sont doublés d'une population pratiquant la culture maraîchère et qu'à son contact ils ont transformé leur genre de vie ; enfin, parce que, le long des routes, ils ont pu exploiter à des fins com-

merciales les quelques ressources naturelles de leur terroir. La vie en îlots économiques est donc très altérée dans la plupart des cas, mais de forte attaches y lient encore une partie de la vieille paysannerie locale.

Il en résulte qu'ici, comme au lac, répartition et ethnie ne vont pas nécessairement de pair ; le genre d'activité économique paraît épouser de plus près les formes du peuplement.

En fait, la *transformation de l'économie* a été un facteur primordial dans l'organisation du peuplement ; par delà l'influence ethnique, il faut voir l'attrait exercé sur les populations étrangères par les conditions régionales favorables à diverses activités lucratives : facteurs pédologiques et hydrologiques plus favorables que partout ailleurs à la culture maraîchère ; présence d'un lac poissonneux, proximité des débouchés (Jadotville, Élisabethville et, secondairement, Mwadingusha).

Mais la ville ne constitue pas uniquement une source de débouchés pour le paysan ; elle est aussi le centre d'échanges, où celui-ci peut acquérir des biens de consommation inconnus dans la brousse ; à cet égard, l'influence de la ville s'étend bien au delà des limites urbaines, grâce aux bars et magasins qui jalonnent les routes commerciales. L'indigène pourvu d'argent y retrouve, dans une certaine mesure, un milieu social et des satisfactions matérielles qui sont l'apanage des centres extra-coutumiers. Toutefois, l'installation de nouveaux débits de boissons, magasins, restaurants, n'est possible que là, où il existe une population aisée suffisamment importante ; c'est ce qui explique leur nombre sur la rive occidentale du lac.

Des conditions semblables ne sont pas réunies partout dans l'*hinterland* des centres industriels katangais. Autour d'Élisabethville, par exemple, on ne constate pas un tel développement de l'occupation dans la zone péri-urbaine. Le peuplement est concentré dans quelques quartiers ruraux ; ceux-ci ont périclité jusqu'en 1959, époque où une réorganisation agraire fut entreprise dans certains d'entre eux. Le manque de débouchés pour les produits maraîchers entravait l'essor de cette activité, par conséquent du peuplement de la zone péri-urbaine. Ce fait est paradoxal, puisque le peuplement blanc, plus important à Élisabethville qu'à Jadotville, eût pu assurer aux produits maraîchers un marché plus étendu.

La seule zone peuplée est l'axe commercial Élisabethville-Kasenga, en région de Kikanda, où prospéraient des villages de charbonniers. Le

charbonnage était la seule occupation lucrative sérieusement pratiquée par les paysans.

Une étude inédite faite par l'Administration du Territoire de Kipushi, en 1957, indique clairement que l'essor du charbonnage, dans la région de Kikanda, est due à l'arrivée d'étrangers venus en majorité de la ville et, notamment, de scieurs de long angolans en chômage.

Cet exemple d'un territoire voisin montre que le processus développé dans notre travail n'est pas unique ; l'apparition d'une forme de peuplement plus dense est conditionnée par la présence de conditions *ethniques, techniques et économiques* favorables.

Ces observations issues des divers aspects du peuplement, étudiés dans la partie analytique, aboutissent aux conclusions suivantes :

1. Il est impossible de négliger aucun des facteurs du peuplement, sous peine d'en donner une explication déformée.

2. *L'étude régionale monographique* doit précéder tout essai futur de synthèse du peuplement dans les plateaux haut-katangaïs. Notre travail constitue, à cet égard, un échantillonnage montrant la complexité des phénomènes de répartition humaine. Nous souhaitons avoir prouvé combien on est éloigné des théories rigides du déterminisme en milieu tropical, ou des représentations simplistes négligeant les *nuances innombrables de l'occupation par l'homme d'un milieu donné*.

C. L'étude du monde bantou est avant tout une observation de la *mobilité géographique*. Si le géographe tente d'apercevoir les causes de l'enchevêtrement déconcertant des formes de peuplement, il est forcé de faire appel, dans la plupart des cas, aux éléments d'*évolution* de ces formes. Dans le monde bantou, la migration est le principal mode d'évolution. D'autre part, le régime colonial a modelé dans une certaine mesure les formes de répartition des villages, beaucoup plus indirectement, par la création des routes, que, d'une manière directe, par ses programmes de regroupement.

D. Il est donc nécessaire, pour le géographe, de réunir *traditions orales et documents historiques* expliquant l'évolution des locali-

sations observées. D'où l'utilité incontestable des *archives de Territoire*, pour la période historique au sens ordinaire du terme. Nous avons pu observer, à cet égard, la richesse inégale de ces archives, selon les territoires, comme selon les groupements à l'intérieur d'un même dépôt d'archives, selon les époques envisagées enfin.

L'utilité d'un centre national, rassemblant les archives existantes, ne fait pas non plus de doute. La création de ce centre, à Léopoldville, était en cours en 1957 et, depuis lors, le Musée de Tervuren a reçu certaines copies de documents ainsi centralisés. Nul doute que les géographes puiseraient d'intéressantes informations dans ces dépôts centraux.

Quant à la tradition orale, elle doit être transmise sur le lieu de travail lui-même. En ce qui la concerne, nous ne saurions trop recommander la prudence aux chercheurs pratiquant pareils interrogatoires. Le départage de la légende et de la tradition exacte est difficile à opérer et de nombreux recoupements sont nécessaires.

## 2. CONCLUSIONS DE SCIENCE APPLIQUÉE.

### *Suggestions pour un aménagement futur de la région.*

1. *Le problème des vieux terroirs agricoles.* Dans le cadre des travaux de la FULREAC, pour la promotion de la société rurale katangaise, le problème des vieux terroirs agricoles n'a pas encore été résolu.

Il est en effet l'un des plus délicat : l'altération d'un des éléments qui composent cet édifice, équilibré mais fragile, pourrait entraîner sa perte. Jusqu'ici l'aménageur se trouvait devant une sorte de dilemme :

— Ou bien, il laissait subsister cette forme de civilisation, avec ce que cela comporte d'incohérent, d'inadapté, d'anti-économique (dans le cadre d'une économie d'échanges) ;

— Ou bien, il la détruisait de fond en comble par des immigrations massives ou par l'empaysannement. Bien entendu, cette solution suppose un régime fort, imposant ses méthodes d'action. C'était le cas sous la colonisation belge.

H. BEGUIN a démontré [6], que la formule du paysannat était loin d'être une solution idéale, du point de vue économique <sup>(1)</sup>.

La méconnaissance du milieu humain a été pour beaucoup dans les échecs constatés. BEGUIN a défini les conditions techniques et l'organisation de l'espace dans l'agriculture coutumière d'une région du Kasai. Son travail a révélé la parfaite adaptation de cette agriculture au milieu.

Nous avons montré la complexité du peuplement pour un échantillon des plateaux du Katanga. Il ressort de notre étude, qu'il est impossible d'appliquer une formule rigide d'aménagement à un milieu aussi varié. La transformation de la région dans le cadre d'une économie plus évoluée doit donc s'effectuer en tenant compte des aspects divers de ce milieu. En particulier, les vieux noyaux de peuplement doivent retenir l'attention de l'aménageur. Leur importance provient de leur résistance aux facteurs de dislocation. Ils constituent l'ossature d'un peuplement qui, selon la conjoncture économique, peut s'étoffer beaucoup plus dans certains terroirs. Ils sont pourtant les seuls qui, en vertu même de leur économie arriérée, ont peu à craindre des fluctuations de la demande extérieure.

Ces vieux noyaux de peuplement sont cependant affectés de carences graves. Leur démographie est en stagnation (voir p. 72), la population, en général, vieille ; le mélange ethnique y est moins élevé que partout ailleurs ; les techniques d'exploitation y sont routinières et peu rentables.

Nous avons vu au chapitre précédent que ces noyaux se maintiennent grâce à leur cohésion sociale, leur relative pureté ethnique et, il faudrait l'ajouter ici, grâce à l'appui de la sorcellerie.

Sont-ils donc incapables d'évolution ?

Nous ne le pensons pas. Les contacts très fréquents que nous avons eus avec la population, nous incitent à penser qu'il est, au contraire, possible de les faire évoluer. La richesse de leur tradition, le bon sens et l'ouverture d'esprit des vieux paysans a toujours été un sujet d'étonnement pour nous. Ceux-ci pourraient constituer des cadres valables dans la société future, si on se donnait la peine de leur enseigner des méthodes de travail plus appro-

<sup>(1)</sup> La plupart des plans d'empaysannement ont d'ailleurs échoué, parce qu'ils péchaient par excès de schématisation.

priées ou même simplement de leur donner les moyens de réaliser la transformation de leurs techniques. Nul doute que leur réussite matérielle leur vaudrait un grand crédit dans la future société rurale et constituerait un exemple pour les jeunes chômeurs au retour des villes.

Dans ces vieux terroirs, il faut faire naître ou révéler des élites rurales. Il y a donc là un problème d'éducation technique à résoudre.

2. *Le peuplement des terroirs maraîchers.* Les terroirs de cultures maraîchères sont pour l'instant favorisés. En sera-t-il toujours ainsi ?

Nous craignons que non. L'essor du peuplement dans la zone maraîchère est dû, en grande partie, à sa prospérité économique. Cette prospérité est fragile : elle repose sur la consommation européenne des villes. Il est probable que cette consommation diminuera au fur et à mesure de la réduction de l'encadrement européen (écrit en mai 1960).

Mais cette diminution de la demande européenne sera-t-elle remplacée par une augmentation de la consommation de légumes par les autochtones ? Ce n'est pas écrit d'avance ; une modification radicale des niveaux de vie urbains, comme aussi du régime alimentaire de l'indigène, pourrait assurer dans l'avenir de nouveaux débouchés à la culture maraîchère. Nous demeurons très réservé quant à l'échéance d'une pareille transformation.

L'avenir de la culture maraîchère demeure donc très limité.

La diminution de son importance pourrait-elle entraîner la réduction du peuplement ? C'est vraisemblable ; mais la population pourrait trouver dans le cadre naturel de ces terroirs un ensemble d'éléments favorables à sa reconversion en agriculteurs traditionnels. Mais réalisera-t-elle cette reconversion ? C'est difficile à dire. Il semble pourtant que le processus se réaliserait plus facilement que chez les pêcheurs, par suite de la parenté des techniques matérielles, de la mentalité relativement plus casanière et de la meilleure intégration des étrangers au milieu local.

3. *L'avenir du peuplement au lac de Mwadingusha.* On peut faire des constatations assez pessimistes en ce qui concerne le peuplement des pêcheurs au lac de Mwadingusha : sa fragilité est grande.

Les raisons en sont tout autant politiques qu'économiques. La *Pax Belgica* disparue, que vont devenir les ethnies Luba au sein de groupes qui leur sont hostiles ?

Par ailleurs, la réduction du niveau de vie dans les villes, en 1959, atteignait déjà gravement le commerce dans ses débouchés. Le pronostic s'avère très sombre : ces colonies ne pourront guère se maintenir.

Il serait vain de croire à des transformations des genres de vie (de la pêche vers l'agriculture, par exemple), permettant la fixation des pêcheurs sur les rives du lac. La spécialisation du pêcheur et la mentalité de « vagabond », dont on a fait état plus haut, s'opposent à cette transformation. A cet égard, nous avons fait mention plus haut de migrations extra-régionales qui unissent, par des va-et-vient incessants, le lac de Mwadingusha à d'autres étendues d'eau douce du Katanga.

Le problème étudié pour le lac de Mwadingusha a donc une certaine valeur exemplative : le peuplement existant au bord d'autres retenues, comme le lac de Delcommune sur le Lualaba, sera soumis à peu de chose près à des vicissitudes identiques. Peut-on assurer que là même où la pêche est modernisée, comme au Luapula ou sur le lac Moero, on évitera le déclin du genre de vie et par conséquent du nombre des riverains ?

4. *Le déclin du commerce* et le peuplement de la population des pêcheurs va entraîner la disparition des nombreux commerçants qui occupaient la rive occidentale ; le commerce sera particulièrement atteint également dans la zone maraîchère. Quant au peuplement intercalaire des routes, il pourra probablement se maintenir dans les vallées au prix d'une transformation du genre de vie : retour à l'agriculture traditionnelle.

Ce tableau très sombre ne doit pourtant pas faire abandonner tout espoir. S'il existe des solutions à ces problèmes, ces dernières ne doivent pas être recherchées en dehors du milieu bantou.

La production des légumes est, semble-t-il, conditionnée par l'existence du marché européen ; mais quels légumes cultive-t-on, sinon, ceux que recherche la clientèle blanche ? Ne pourrait-on établir parallèlement un commerce avec les cités indigènes des centres sur la base de fruits, légumes, ou boissons consommées couramment dans le milieu autochtone et des légumes « européens » qui ont déjà été adoptés par la population de ce milieu (salade, tomate, etc.) ?

C'est un des soucis de la FULREAC et, particulièrement, de botanistes de cette institution que de rechercher ces produits [7, 9 et 39].

En ce qui concerne le problème de la pêche, nous estimons qu'il ne faut non plus abandonner tout espoir. Les étrangers disparus, la population locale, à condition de recevoir la formation technique voulue, pourra peut-être leur succéder sur les rives du lac ; et ici, il semble bien que le marché urbain soit largement ouvert à ces produits. On pourrait d'ailleurs s'orienter vers des échanges interrégionaux en exportant le poisson fumé. De tels échanges existent entre la zone forestière de la Côte d'Ivoire et les savanes soudaniennes comme l'a montré J. TRICART [69]. Mais, pour le Katanga, il manque une étude similaire des échanges possibles ou existants.

5. *Vue générale.* — *Le peuplement récent* de la région repose sur des bases fort instables : la prospérité économique dans les centres urbains et la présence blanche. Toutes deux sont menacées dans un proche avenir :

— La première, par suite de la situation politique troublée qui a succédé à l'indépendance, et, secondairement, par suite des fluctuations du prix de vente du cuivre ;

— La seconde, parce qu'il est logique de prévoir que les cadres européens, surtout les cadres subalternes, se réduiront assez rapidement.

Il est donc menacé. La disparition des pêcheurs étrangers du lac équivaldrait à une diminution de 50 % des habitants de la dépression. Dès lors, cette région serait à peine plus peuplée que le reste des plateaux du Haut-Katanga.

Cette mise au point comporte un aspect positif : elle indique combien les rapports entre la ville et la campagne peuvent être enrichissants pour cette dernière.

L'avantage de la région, par rapport aux autres terroirs du Katanga, consiste en effet à être située près d'un marché représenté par une localité de quelque 70 000 autochtones <sup>(1)</sup>.

L'immigration des dernières années est la preuve de la mania-bilité du milieu humain tropical, de la rapidité de sa réponse à

(1) Cependant, la seule considération du facteur économique ne suffit pas, car l'*hinterland* de Kolwezi ne bénéficie pas au même degré de la présence d'un marché, dont l'importance n'a cessé de s'accroître au cours des dernières années (fin 1958 : 52 000 autochtones). Mais la région de Kolwezi, située sur les sables du Kalahari, est peu fertile et son lac est moins poissonneux.



un ensemble de conditions favorables. C'est un point très important et qui devrait et aurait dû déjà, par le passé, éclairer les décisions des autorités.

6. *Les remèdes.* La conclusion pratique que l'on peut tirer de cette perpétuelle disponibilité de la société indigène est qu'il suffit de créer un ensemble de conditions favorables pour que le milieu humain d'un endroit donné s'enrichisse.

A. Cette disponibilité permettrait-elle d'accroître et de maintenir le peuplement installé dans la région ?

Outre les difficultés économiques mentionnées plus haut, il faut accorder une particulière attention aux oppositions ethniques qui agissent, elles aussi, sur l'instabilité du peuplement. Quelques exemples permettront de comprendre le lourd handicap que constitue la juxtaposition d'ethnies hostiles les unes aux autres :

a. Dans le problème de la pêche, nous avons signalé les difficultés d'écoulement du poisson : on pourrait donc imaginer un système coopératif, ayant ses magasins d'achat en des endroits déterminés des rives et, éventuellement, ses propres transports vers la ville. Ce système, si simple en apparence, ne peut être réalisé actuellement, par suite des oppositions ethniques. Jamais un pêcheur de la région n'admettra de coopérer avec des Luba <sup>(1)</sup>.

b. On a vu plus haut, par l'étude des superficies défrichées (*tableau VIII*), le déséquilibre agricole existant d'une manière générale entre l'*hinterland* et le littoral du lac. On pourrait envisager un système d'échanges procurant aux pêcheurs les céréales complémentaires, aux agriculteurs le supplément de protéines animales fournies par la pêche. Un tel système existe à l'échelle individuelle, mais surtout dans le sens vente de maïs aux pêcheurs.

On pourrait même penser à organiser ce commerce à plus grande échelle, en achetant aux uns et aux autres leur excès de production, pour éviter qu'il ne prenne la forme ancienne de troc, solution à présent vouée à l'échec.

(1) Cette haine interethnique va si loin qu'au Centre Expérimental de Formation et d'Action Rurale FULREAC, le nombre des Luba admis à l'école a été limité à 15 %, par décision du chef Katanga.

Ici encore, les impératifs ethniques régissent les actions des uns et des autres, et il serait difficile de concilier les deux économies <sup>(1)</sup>.

B. La mobilité des pêcheurs s'oppose à une organisation de la pêche, au sens européen du terme ; nous avons montré plus haut l'échec des efforts déployés pour leur regroupement. Quelle est donc la solution ?

L'erreur de base, dans ces regroupements, a toujours consisté à concevoir l'aménagement d'une région suivant des concepts européens. On imaginait l'indigène réceptif à la logique économique. Force est de constater que l'intérêt économique est dominé par des préoccupations sociales. De plus, l'indigène moyen est habile dans le petit commerce, mais il n'a pas le sens de la prévision. Il importe donc de tenir compte des variations imprévues du peuplement, en aménageant la région de façon très large, très souple. Pas de création de villages modèles, qui seront abandonnés un jour ou l'autre ; pas de digues coûteuses que désertent les pirogues. La région doit, avant tout, être dotée d'un réseau routier encadrant les rives d'aussi près que possible [39], permettant une liaison facile entre la barque du pêcheur et la voiture du commerçant, de manière à laisser le peuplement évoluer selon sa propre dynamique (*carte 25*).

Par ailleurs, les rives du lac offrent encore de nombreuses possibilités d'installation, notamment sur les rives orientale et septentrionale. Il y a là, moyennant l'apprentissage du métier de pêcheur, une solution de reclassement pour les chômeurs des villes, pourvu qu'ils s'intègrent à la société coutumière. Cette intégration pourra se réaliser, si l'immigration est diffuse.

Il s'agit, en somme, de répéter l'expérience heureuse des premiers pêcheurs étrangers (p. 148), en l'intensifiant très progressivement.

Enfin, outre les débouchés économiques dans les villes, il faudrait songer à organiser le marché en brousse. A cet égard, nous entrevoyons certaines possibilités dans le ravitaillement de centres comme Mwadingusha, Mulungwishi, Luambo ou Kambove.

(1) L'animosité interethnique est telle que des renseignements provenant de la région nous ont appris qu'au cours des derniers mois, les chefs coutumiers avaient interdit le passage de certaines camionnettes et voitures transportant le poisson de manière à priver les villes de ce produit et à ruiner les pêcheurs Luba.

Certes, obtenir du pêcheur des apports réguliers est difficile <sup>(1)</sup>, et il n'est guère possible de concentrer les apports pour les motifs signalés plus haut (dont les haines interethniques). Il y a là un problème assez épineux, mais qui, résolu, ouvrirait de larges possibilités au commerce indigène.

C. Certains techniciens ont proposé l'extension du peuplement, par la mise en valeur de terroirs inhabités, dont notamment la Mufuvya. Cette mise en valeur suppose des conditions pédologiques et hydrologiques satisfaisantes, ce qui n'est guère le cas pour la Mufuvya centrale.

Le relief, notamment, s'oppose à un drainage satisfaisant, qui libérerait des superficies importantes des variations de la nappe.

D'autres ont proposé des bonifications foncières (DEBRA et ROBERT) [57, p. 503] le long des rives du lac, pour y créer des espèces de polders. L'idée est bonne dans son principe, mais l'application en serait coûteuse et se heurterait encore une fois aux antagonismes entre agriculteurs coutumiers et pêcheurs étrangers.

Par ailleurs, un tel projet devrait se concilier avec la politique d'exploitation hydroélectrique de la retenue, ce qui n'est guère aisé. Il n'est pas sûr, enfin, que les ethnies locales seraient capables de pratiquer avec succès les techniques d'irrigation à grande échelle. L'exemple des Luambo, notamment, nous incite à être assez réservé [83].

Vieux terroirs agricoles et « zones d'action massive ».

La solution la moins artificielle serait, à notre avis, la suivante : se servir des îlots de population agricole existants ; c'est en somme la conclusion essentielle à extraire de ce travail.

Nous les avons définis et nous avons précisé leurs raisons d'être. Il existe, dans la région, un certain capital de main d'œuvre dangereusement exposée au chômage et groupée à proximité ou au sein même des anciens centres de peuplement.

C'est sur ces terroirs favorisés que doit porter l'action. Il s'agit beaucoup plus d'en assurer la stabilité, par la possibilité d'écoulement des produits de la terre, que d'en améliorer les rendements

(1) Les tournées entreprises par la SOGEFOR dans les villages de la rive nord, pour le ravitaillement des camps, le prouvent chaque semaine.

au prix de techniques coûteuses. A partir de ces noyaux, il sera possible, par une lente colonisation de proche en proche, d'étendre le peuplement du piedmont sud vers le centre, en s'attachant uniquement, dès l'abord, aux levées naturelles des rivières.

Le Congrès colonial de 1958 [15] prévoyait la fondation de « Centres d'action et de formation rurales » semblables à celui qu'à cette époque, la FULREAC créait au nord de Mangombo, dans un de ces vieux terroirs. Dans l'optique classique du « paysannat », qui faisait encore force de loi à cette époque, on y entrevoyait cependant la nécessité de tenir compte de la répartition des habitants dans la prospection des zones à empaïsser.

Aucune étude de cette espèce n'existait, sauf celle de H. BEGUIN pour Bengamisa. Il en résulte que, sur le plan des remaniements de population, l'empirisme était total et marquait un net contraste avec la précision satisfaisante des levés pédologiques et hydrologiques. Dans les rapports de ce congrès, il est encore question de transferts ou de « glissements » de population [15, p. 133].

Notre étude a démontré la remarquable adaptation du milieu humain aux possibilités économiques locales. Elle a aussi mis en évidence la juxtaposition d'équilibres écologiques basés sur de techniques fort différentes <sup>(1)</sup>.

Dans de telles conditions, nous demeurons très sceptiques quant à la réussite de transferts artificiels ou de « glissements » de population.

L'extension du peuplement doit être spontanée et orchestrée dans le cadre des coutumes foncières. La création de quelques chemins de desserte et de quelques canaux d'irrigation auront bien plus de résultats, que tous les déplacements et regroupements forcés. Il s'agit, somme toute, de trouver des *stimuli* capables de provoquer, dans le sens voulu, la migration souhaitée. Les vieux terroirs agricoles aux sols fertiles, au peuplement continu à travers le temps, constituent un champ « d'action massive », ainsi que s'exprimait le Congrès. Leur sauvegarde, dans les remous de l'évolution politique, dépendra des autorités responsables. Ils sont les centres vitaux où, naturellement, s'agglomèrent les hom-

<sup>(1)</sup> Équilibres qui s'apparentent à ceux des vieilles civilisations des montagnards du Dahomey et du Cameroun [26] ou du pays sérère [53] basés, eux aussi, sur des techniques différentes.

mes lors des périodes économiques défavorables, lorsqu'il faut en revenir au stade des techniques traditionnelles. Ce sont donc des bases de travail.

La population est réceptive aux facteurs de progrès ; la solution consiste à réunir un certain nombre de conditions favorables : dès lors l'expérience se déroule d'elle-même.

---

ANNEXE I.

*Schéma géologique.*

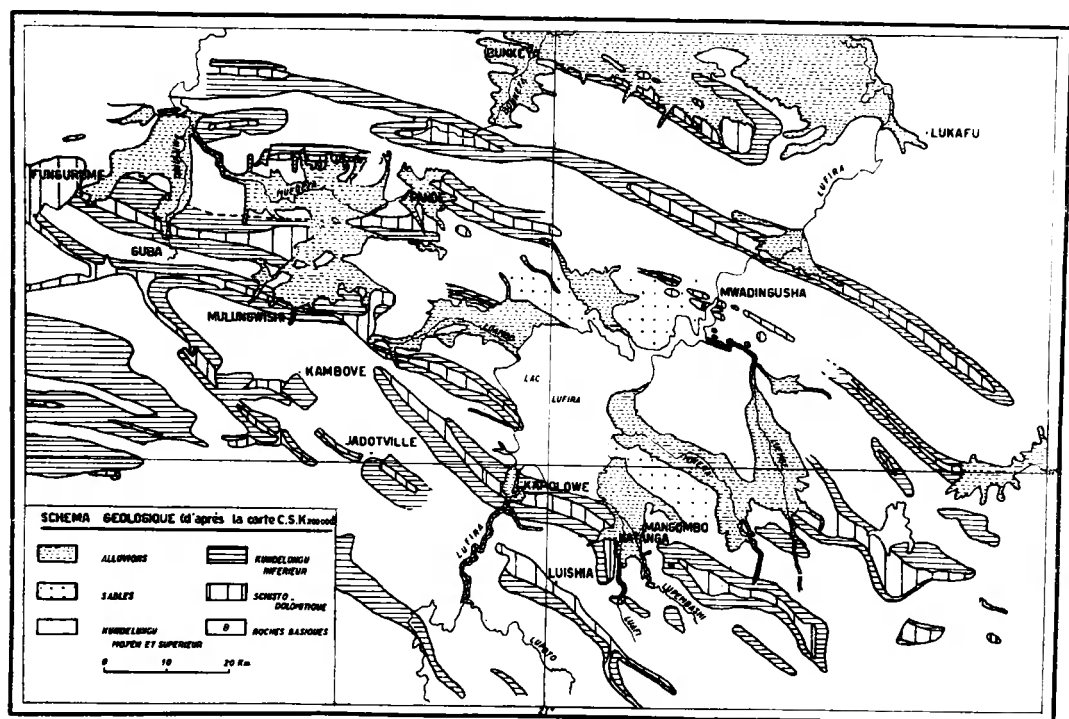


Schéma géologique.

Extrait de P. BOURGUIGNON, M. STREEL et J. CALEMBERT : *Contribution à l'étude pèdo-botanique des plaines supérieures de la Lufira* [10].

## ANNEXE II.

*Technique du dénombrement.**A. Chiffres.*

Tableau 1. — Villages de la dépression dans le groupement de Poyo.

Villages	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total
Poyo	53	65	54	38	210
Lobati	43	45	19	16	123
Djolomba	22	28	28	19	97
Musana	13	20	11	14	58
Mufwaniongwe	10	7	5	5	27
Kumba-Kumba	2	2	1	—	5
Kansalabwe	14	16	7	5	42
Kiabatama	28	23	17	13	81
Lukama	17	17	4	8	46
Popolo	5	3	3	2	13
Mitobo	27	28	18	12	85
Katobole	44	50	39	35	168
Kinkoyo	22	23	16	14	75
Yapiri	5	6	4	2	17
Kwanga Michel	6	11	3	1	21
	311	344	229	184	1068

Tableau 2. — Villages de la dépression dans le groupement de Katanga nord.

Katanga	87	153	79	94	413
Membo	7	6	7	10	30
Kasuli	13	14	4	9	40
Djemusi	11	5	8	11	35
Mushikatala	67	85	75	55	282
Shinangwe	17	14	15	18	64
Kasamba et pêcheurs	52				52
Djoni	19	20	10	20	69
Kitanika	8	11	10	10	39
Kuliobwa	4	6	2	4	16
Kipoye	44	42	32	27	145
Mose	6	9	7	8	30
Mangombo	19	23	16	16	74
	354	388	265	282	1289

Tableau 3. — Villages de la dépression dans le groupement de Pande.

Villages	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total
Makito	7	10	8	6	31
Katwamba	15	31	29	17	92
Lupashia	22	39	22	18	101
Saya	43	35	38	27	143
Kasenga	11	15	5	1	32
Kapanda	51	66	51	42	210
Kitesheni	?	?	?	?	?
Nkala	38	38	18	17	111
Walunda	4	7	6	4	21
Kabata	9	11	13	12	45
Pande	102	134	114	101	451
Shyamwange	32	24	19	27	102
Kilumba	8	5	2	3	18
Keshye Kilumba	5	7	6	12	30
Shiampenge	29	26	14	15	84
Sangatile	55	68	51	50	224
Mwepu	41	48	31	36	156
Mukabe	27	33	26	21	107
Tambo I	66	77	70	64	277
Tambo II	8	11	5	6	30
Kapenga	40	45	31	45	161
Malembeka	26	29	39	25	119
Kipavu	2	1	2	1	6
Kiziba	6	10	5	6	27
Kamanga	19	31	18	22	90
Kaputula	14	19	9	14	56
Matafu	32	35	36	28	131
Luambo I	154	195	135	119	603
Luambo II	92	119	87	53	351
Luambo III	43	42	31	42	158
Kitumba	92	111	84	80	367
Sumba	6	4	7	1	18
Kakengela	16	18	10	10	54
Kalunkumia	27	31	29	34	121
Kapaso	12	13	5	7	37
Mubemba	5	6	3	6	20
Ndakata	31	52	22	29	134
Kasonkomona	31	27	47	34	139
Djemusi	20	31	8	5	64
Kimano	2	7	2	6	17
Makaka	33	29	28	22	112
Makungu	16	17	21	22	76
Kyala	14	22	9	12	57
Shenteli	5	8	13	5	31
	1 311	1 587	1 209	1 107	5214



Tableau 4. — Villages de la dépression dans le groupement de Kiembe

Villages	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total
Kiembe	26	39	28	47	140
Kanamina	10	11	4	5	30
Kariangina	17	22	21	12	72
Kindalo	11	8	10	9	38
Mwifule	17	22	23	25	87
Kilemo	7	7	11	7	32
Mulobilobi	8	11	10	6	35
Mululu	11	10	13	8	42
Katalu	7	11	5	5	28
Lubanza	14	11	19	16	60
Kingombe	22	31	27	19	99
Kamuse	31	45	45	22	143
Kimengwa	24	33	28	27	112
Kalasa	7	5	5	2	19
Kavungwila	26	14	19	16	75
Kinsamba	52	50	46	52	200
Kumbi	17	13	9	14	53
Kitonge	30	19	20	22	91
Kimashi	16	?	?	?	16
	353	362	343	314	1 372

Tableau 5. — Villages de la dépression dans le groupement de Lukoshi.

Villages	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total
Kampemba ou Mutekwa	12	8	13	12	45
Katongo	77	115	82	87	361
Koni	62	80	67	71	280
Kasumbalesa	29	26	30	21	106
Kabweneshe	7	6	3	2	18
Kienge	37	32	20	21	110
Makosa	27	26	21	17	91
Shakapote	42	40	27	19	128
Senga	26	37	26	31	120
Kilepa	20	19	21	17	77
Katobio	42	44	36	47	169
Sakati	14	21	14	12	61
Kapeni	60	72	54	43	229
Katakashiala	3	3	4	5	15
Kundwe ou Mututubanya	30	27	17	14	88
Mwendeulu- Kalubamba	39	50	30	24	143
Kaume	13	10	6	7	36
Kasomeno	11	15	12	9	47
Lukoshi et Michimpa	61	83	61	62	267
Kaswende	10	9	10	23	52
Kibwe	25	?	?	?	25
Kalimaundu	22	?	?	?	22
	669	723	554	544	2 490

Tableau 6. — Villages de la dépression dans le groupement de Kisunka.

Villages	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total
Kisunka, Kimboye	113	84	75	68	340
Lupepa	56	?	?	?	56
Mutupa	25	21	16	19	81
Kinsenya	39	36	34	47	156
Kibangu + Étrangers	250	197	213	307	967
Kakonde	23	31	11	14	79
Kalebuka	23	19	14	9	65
Mukuma	5	9	7	7	28
Lusambo	44	54	64	50	212
Katolo	30	20	18	16	84
Kankwale	39	42	27	31	139
Lupidi	87	93	113	87	380
Milangwe	23	21	22	29	95
	757	627	614	684	2 682

Tableau 7. — Villages de la dépression dans le groupement de Mulandi.

Mulandi	56	51	47	39	193
Kibambale	8	11	7	9	35
Mulanga	13	16	9	7	45
Kapeya-Nkala	15	17	22	16	70
Mulandi (Pêcheurs) ou Konsi	72	60	71	74	277
	164	155	156	145	620

## B. *Commentaires.*

1. Nous avons effectué des dénombrements par sondage dans plusieurs villages. Nous avons compté la population case par case ; cette enquête a été complète pour les villages de la région de Mangombo et a coïncidé avec notre enquête de géographie agraire. Nous connaissions personnellement la plupart des agriculteurs de la région et leur famille ; il nous a donc été possible d'effectuer un dénombrement qui fût à peu près exact. Nous avons obtenu de chiffres qui ne différaient guère de ceux du recensement administratif ; l'écart entre nos chiffres et ceux de l'Administration n'atteignait pas 5 %.

Nous avons également effectué des sondages dans les régions moins connues, en nous servant des fichiers de l'administration. Cette méthode a prouvé en 1957, que le nombre de personnes vivant dans les villages soumis à notre investigation, n'était pas très différent de celui que mentionne les fiches. Par contre, lorsque nous reprîmes certains sondages en 1959, les différences étaient beaucoup plus considérables ; elles montraient une diminution dans certaines régions, comme celle de Kitumba près de Luambo, une importante augmentation, dans la région du lac de retenue.

Étant donné l'extrême mobilité de la population du lac, nous avons entrepris dès 1957-1958, de comparer la population masculine des recensements généraux à celle des recensements des moniteurs de pêche.

L'immigration était massive à cette époque ; les chiffres de l'Administration, datant de quelques mois avant l'enquête de pêche, montraient parfois des différences importantes avec celle-ci. C'est ainsi que le village de Mwelwa contenait plus de pêcheurs que le nombre total de ses habitants du sexe masculin. Certains nouveaux venus n'étaient pas encore recensés, ou avaient omis de le faire, lors du passage de l'Administration territoriale. En 1959, ces différences étaient plus considérables encore.

2. Nous avons vérifié, si tous les villages avaient été recensés. C'est là, que nous avons constaté le plus de lacunes et d'erreurs dans les statistiques administratives. Nous pouvons les attribuer au manque de souplesse dans l'adaptation de l'administration aux phénomènes d'itinérance et de fractionnement des villages.

En voici des exemples :

Dans le recensement de la chefferie de Pande, le gros village de Kapanda figure trois fois sur la liste des villages : une fois sous le nom de Kapanda, qui est le nom exact reconnu par les indigènes, une fois sous le nom de Kitana, qui est le nom de la rivière qui l'arrose, une fois encore sous le nom de Kilimina, qui est le nom d'un de ses quartiers.

Lors du fractionnement de villages, l'Administration refuse parfois de reconnaître l'individualité de nouveaux hameaux, parce que cette formation est contraire à sa politique de regroupement. Par conséquent, les fiches des habitants de ces hameaux sont toujours classées avec celles du village principal. On voit combien pareil système est dangereux. Il conduit à l'ignorance de l'évolution de la population dans ces hameaux, lors d'une forte immigration d'étrangers par exemple.

L'erreur devient encore plus grave si la population d'une partie d'un village émigre pour aller habiter dans un autre village. On continue de recenser les villages comme si la répartition de la population n'avait pas changé.

Ainsi le village de Kambula s'était détaché, en 1957, de celui de Sakati. Ce village est toujours recensé avec Sakati, alors que sa population, lors de notre dernier passage, avait certainement doublé. Nous souhaitons qu'un nouveau recensement vienne mettre de l'ordre dans ces chiffres.

De même, on a omis dans le recensement de séparer Kimboye de Kisunka, considérant Kimboye comme un simple camp de pêche. A présent, à Kimboye est venu s'adjoindre un autre village, celui de Lupepa, et ces deux villages réunis ont une importance au moins double de celle de Kisunka.

Dans le bassin de la Mufuvya, de nombreux villages se sont disloqués lors de la création d'une Réserve de Chasse. Le recensement de 1957 continue cependant à ne mentionner qu'un seul centre d'habitat.

De telles conceptions manquent de réalisme ; elles empêchent de situer les faits humains à leur emplacement exact et donnent une idée fausse de la répartition des hommes. Qu'il nous soit permis de suggérer, que ces recensements devraient se faire, non pas sur la base des villages relevés au précédent recensement, mais sur celle des lieux réellement habités au moment du nouveau dénom-

brement, en indiquant chaque fois l'origine des nouveaux centres d'habitat constatés.

## ANNEXE III.

Tableau 8. — Diminution de la population pendant la seconde guerre mondiale.

	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total
<i>Population au 31/12/42.</i>					
Secteur des Basanga	1 728	1 981	1 527	1 532	6 768
Secteur des Balembe	1 949	2 181	1 799	1 786	7 715
<i>Population au 31/12/43.</i>					
Secteur des Basanga	1 575	1 867	1 399	1 463	6 304
Secteur des Balembe	1 894	2 179	1 860	1 752	7 685
<i>Population au 31/12/44.</i>					
Secteur des Basanga	1 539	1 821	1 398	1 451	6 209
Secteur des Balembe	1 911	2 167	1 885	1 775	7 738

## ANNEXE IV.

*Étude critique des recensements anciens.*

Pour décrire l'évolution du peuplement depuis 1960 environ, nous nous sommes servi de statistiques de recensement trouvées dans les Archives du Territoire de Kambove.

Ces recensements ont été effectués par des personnes diverses, dans des circonstances variables, avec des moyens techniques souvent réduits. La plupart des spécialistes des sciences humaines ont montré à leur égard une grande méfiance, pour ne pas dire un grand scepticisme. En 1948, P. GOUROU écrivait :

Nous croyons ce pourcentage d'erreur (des statistiques officielles) assez élevé, pour qu'il ne soit pas possible de comparer utilement

les valeurs de population données pour des années successives [33, p. 29].

Ayant suivi de près des opérations de recensement en 1957, nous pensons également que le pourcentage d'erreur peut être élevée par endroits. Mais nous ne croyons pas qu'il faille pour cela rejeter les chiffres proposés par l'administration : ce serait se condamner à l'inaction, car ce sont les seuls qui existent. Nous pensons seulement, qu'il faut retenir de ces chiffres un ordre de grandeur et non une valeur précise. En outre, il faut, comme le proposait A. RYCKMANS [60], confronter ces valeurs avec leur contexte historique, et notamment les conditions démographiques, médicales et socio-politiques du moment. C'est pourquoi le géographe humain possède quelque habileté à cette tâche, car elle suppose une information très large et l'aptitude à synthétiser les conditions d'un milieu. Dans le cadre de ce travail, nous estimons avoir réuni les conditions demandées, puisqu'en fait notre but est d'interpréter des chiffres dans un contexte humain, et non faire œuvre de pur démographe.

Les premières statistiques recueillies, datent des environs de 1910. Leur valeur nous paraît douteuse.

1. Elles ne sont certainement pas exhaustives, car elles portent chacune sur un certain nombre de villages différents pour un même groupement.

Ainsi, chez Pande, un recensement de la population pubère mâle porte sur 16 villages ; un recensement complet effectué à la même époque, c'est-à-dire en 1911, en comporte 14.

2. Les critères employés pour différencier l'adulte de l'enfant, varient selon le recenseur. Il en sera ainsi jusqu'à l'introduction du suffrage universel en 1958, pour lequel, théoriquement, l'âge de chaque habitant devait être connu. Il en résulte des différences considérables dans les chiffres indiquant le nombre de personnes de chaque catégorie : en 1911, selon un premier recenseur, Malembeka compte 20 hommes, mais un autre signale à la même époque, que ce village possède « 35 mâles pubères ». Sur quels critères les deux recenseurs ont-ils basé leur appréciation ?

Il nous est d'ailleurs impossible de les suivre, lorsque pour le village de Kasonkomona, l'un trouve « 28 mâles pubères » et l'autre 36 hommes !

Les techniques statistiques se sont améliorées depuis et la formation des recenseurs, en l'occurrence les agents territoriaux, a fait de grands progrès. Mais les statistiques restent entachées d'erreurs, car, comme le dit RYCKMANS [60],

le recensement est l'une des mille occupations du territorial, surchargé de besogne.

Pour les périodes récentes, nous avons critiqué les chiffres réunis, en interrogeant les hommes mûrs sur les faits saillants de l'évolution de leur village. Nous avons comparé également le nombre des lieux habités signalés sur les statistiques, à celui des cartes territoriales de l'époque, ou à celles du C. S. K.

Pour certains cas bien précis, nous avons comparé l'étendue des ruines de villages abandonnés à celle que l'on pouvait induire des statistiques de l'époque pour ces mêmes villages. Ce fut le cas notamment de Mwepo, dont la superficie se réduit à chaque déplacement, en même temps que décroît le nombre de ses habitants [85].

Ce sont évidemment des méthodes bien empiriques ; mais il n'est pas possible d'en trouver de plus précises, puisque tout autre renseignement numérique fait défaut.

Nous avons d'ailleurs cherché à tracer l'évolution générale du peuplement, plutôt que de la rechercher dans chacun des lieux habités. Nous avons cependant fait à cet égard une expérience :

Au moyen des statistiques administratives, nous avons tenté de retracer l'évolution de la population dans 19 villages du bassin de la Lufira et 15 de la Mufuvya. Ces chiffres figurent aux *tableaux 9 et 10*.

Il n'existe pas de synchronisme général dans les recensements ; aussi ne peut-on pas comparer les chiffres de tous les villages pour des périodes restreintes.

Chez Lukoshi, comme dans la partie nord de la Mufuvya, par exemple, les données manquent pour la période comprise entre 1911 et 1930.

Bien que tous les chiffres ne soient pas significatifs, on y note les grands mouvements de population dont nous vons parlé plus haut : diminution de la population entre 1915 et 1930 ; augmentation assez sensible de 1930 à 1936 ; puis diminution se marquant plus ou moins suivant les groupements envisagés de 1936 à 1940.



## 222 LA RÉPARTITION DE LA POPULATION DANS LA DÉPRESSION

Nous avons évité de nous servir de ces chiffres pour établir des cartes comparées de la répartition absolue à diverses époques. Nous avons donné un seul exemple d'une telle carte pour le groupement de Kiembe ; encore s'agissait-il de périodes récentes (1939-1957) et de chiffres dont nous étions particulièrement sûrs (colligés par l'administrateur GRÉVISSE dans une région qu'il connaissait bien).

Tableau 9. — Lufira : Évolution de la population dans 19 villages.

	1911	1912	1925	1929	1931	1933	1936	1939	1955	1957
1. <i>Katanga (Sud)</i> .										
Katanga	79		824	411	570		307		529	413
Kipoye	38			113	112		188		133	145
Mwepo	44		224	122	98		95		75	74
Mangombo	46		306	148	141		145			
Mushikatala	148		239	255	259		211		216	280
2. <i>Mulandi (Sud-Est)</i> .										
Mulandi			149	172	188		206		182	193
3. <i>Lukoshi (Nord)</i> .										
Lukoshi		182				163	201	116	247	267
Makosa		11				18	54	61	66	91
Kapeni		—				—	—	53	229	229
Katobio		9				51	88	71	170	169
Kalubamba		21				57	98	87	113	143*
Kilepa						—	28	30	86	77
Lukungu		—				62	—	175	47	36
Mututubanya		11				36	—	?	88	88
4. <i>Kiembe (Est)</i> .										
Kiembe			101				217	200	120	140
Kingombe			313				124	72	87	99
Kumbi			93				79	65	58	53
Kalasa			220				145	133	19	19
Kimengwa			31				61	48	112	112

\* Avec Mwandeulu.

Tableau 10. — Mufuvya : Évolution de la population dans 15 villages.

	1911 (1)	1911	1915	1930	1931	1934	1936	1938	1955	1957
<i>Mufuvya Centrale</i>										
Pande	83				159	232	462	485	563	451
Saya	2				135	182	182	161	154	143
Lupashia	11	37				69	67	59	228	101
<i>Partie Nord.</i>										
Sangatile	17				314	309	262	228	231	224
Shyamwange	50				184	165	149	86	109	102
Kyala	4				99	112	144	156	111	57
Nkala	21				235	291	274	276	102	111
<i>Partie Sud.</i>										
Kasonkomona	36	152				170	173	151	134	139
Malembeka	37	173				197	170	185	94	119
Kapenga			97	125		174	153	154	141	161
Tambo	5		161	76		104	103	131	209	277
Matafu	14			94		132	127	129	128	131
Mwepu			94	109		132	185	153	163	156
<i>Bassin Luambo.</i>										
Kalunkumia			216	54		65	99	111	104	121
Ndakata						?	148	157	148	134

## ANNEXE V.

*Dénombrement par la méthode du comptage des cases.*

Cette méthode n'a donné aucun résultat ; il fallait s'y attendre, puisque comme on l'a dit plus haut, la maison ne représente pas la cellule familiale. Il n'a pas été possible de trouver une valeur moyenne qui, pour un grand nombre de sondages, exprimerait une relation même très imparfaite entre la population d'un village et le nombre de maisons qu'il contient.

Les 3 exemples du tableau ci-dessous en sont la démonstration.

(<sup>1</sup>) Cette colonne concerne uniquement la population mâle adulte.

Tableau 11. — Dénombrement par la méthode du comptage des cases.

Groupement	Villages	Nombre d'hommes de femmes		Population totale	Nombre de cases
Groupement de Pande	Kabela	9	11	45	30
	Kamanga	19	31	90	30
	Kapenga	40	45	161	60
	Shenteli	4	7	20	30
	Makongo	16	17	76	32
	Milangwe (Luivi)	32	53	154	53
	Musompo (Luivi)	23	26	79	15
	Kisunka—				
Groupement de Kisunka (rive occiden- tale du lac)	Kimboye	84	79	340	190
	Lusambo	44	54	212	80
	Kalebuka	23	19	65	14
	Katolo	30	20	84	31
	Mwelwa	250	197	1 000	455
	Milangwe	23	21	95	22
	Kankwale	39	42	139	29
	Lupidi	87	93	380	193
Groupement de Kiembe ( <i>hinterland</i> du lac)	Kiembe	26	39	140	46
	Kariangina	17	22	72	29
	Mwifule	17	22	87	48
	Kanamina	10	11	30	15
	Mulobilobi	8	11	35	20
	Mululu	11	10	42	16
	Katalu	7	11	28	14
	Lubanza	14	11	60	23
	Kilemo	7	7	32	13
	Kindalo	11	8	38	17

## ANNEXE VI.

*Méthode des courbes d'isodensité.*

Cette méthode avait déjà été utilisée en Europe. J. ALEXANDRE s'en était servi dans son étude sur HERSTAL [1] ; depuis lors, elle a rendu certains services dans les études d'aménagement en milieu urbain <sup>(1)</sup>.

<sup>(1)</sup> Notamment des enquêtes de « l'Équerre », pour la région industrielle liégeoise.

Rappelons le procédé :

Sur la surface cartographique à étudier, on étend un réseau de carrés dont la maille est proportionnée à la précision souhaitée.

On calcule la densité de la population à l'intérieur de chacun des carrés.

Ces carrés, arbitrairement fixés, ont une position quelconque par rapport au semis de peuplement : certains coupent un village en deux ou séparent un lieu habité de ses champs. En outre, selon qu'un carré englobe deux villages ou un village et ses cultures, la densité trouvée varie considérablement.

Il faut en quelque sorte compenser la densité trouvée par celle du milieu environnant. C'est pourquoi, nous avons fait, pour chaque carré, la moyenne arithmétique de la somme des valeurs trouvées dans ce carré et dans les 8 carrés qui le joignent.

A partir des valeurs ainsi trouvées, on trace des courbes interpolées d'isodensités.

Dans le cas qui nous occupe, nous avons choisi des mailles d'un kilomètre de côté. L'équidistance entre les courbes est de 10 en 10 pour les surfaces faiblement peuplées, de 40 en 40 pour les surfaces à forte densité de population. Il en résulte que la valeur au centre de chaque carré est influencée par celle des points situés au maximum à un kilomètre et demi de distance. Ceci permet d'intégrer aux aires habitées, une bonne partie des terres cultivées qui en dépendent.

## ANNEXE VII.

### *Origine des populations actuelles.*

A. Il semble que les premiers occupants de la région aient été des *pygmoïdes*. GRÉVISSE [35, p. 81] signale leur existence ancienne dans la région, puis sur les Kundelungu. Nos informateurs ont fait état de la présence de « Tumambwe », hommes de petite taille, lors de l'arrivée des Kunda dans la dépression. Nous n'avons pas continué ces investigations, car elles débordaient du cadre de cette étude, ces populations ayant totalement disparu.

B. *Les Bakunda* eux-mêmes, d'après les renseignements recueillis dans divers villages, s'installèrent au bord de la plaine de la Mufuvya vers le nord, c'est-à-dire le long de ses affluents, Konkwa et Kakoma (où se trouve encore le village de Shyamwange). Ils s'étendirent également plus au sud, dans le bassin de la Luambo, au bord du lac Tshangalele. Il semble bien aussi, que les hommes mystérieux dont parle GRÉVISSE, et qu'il situe aux environs des chutes Cornet, soient aussi des Kunda. Leur nombre devait être important, car on en retrouve dans tous les vieux villages et aux sièges des chefferies.

Ces Kunda ignoraient l'agriculture, du moins à l'origine. Ils connaissaient le feu, et s'en servaient pour cerner le gibier. Ils étaient apparentés aux Kunda qui occupent actuellement la chefferie de Tondo, au nord des monts Dipompa. Un certain nombre de clans apparentés les suivirent dans leur migration, clans dont il est bien difficile de retrouver l'origine : les Bena Mbushi, par exemple. Ces clans sont encore représentés dans la population de nombreux villages. Selon les endroits, ils furent assimilés ou exterminés par les lundaïsés ; mais ceux du versant des monts Dipompa paraissent avoir conservé une certaine indépendance, et des droits fonciers.

C. Il est très probable que les *Aruund ou Lunda* venus par l'extrémité nord-ouest (les actuels Sanga) aient subi l'influence des Luba, dans la région du Lualaba, tant du point de vue somatique, que du point de vue linguistique. En effet, les quelques rudiments de langage que nous avons pu noter et interpréter, grâce à la collaboration de notre clerc, montrent de curieuses similitudes avec le Kiluba du Katanga ; mais ils se rapprochent encore plus du Kikunda de l'ouest ; il y a là un phénomène d'assimilation de plusieurs dialectes, que nous signalons en passant.

Au contraire, l'influence culturelle des Bemba du Luapula se fait sentir dans la partie sud-orientale. Ainsi la région se trouve à la limite de deux cultures : celle des Luba du Katanga dans la partie nord-ouest et celle des Bemba dans la partie sud-est.

La différence ethnique, qui fait du Kisanga et du Kilamba deux langues distinctes, provient probablement de l'isolement relatif des groupes, au début de leur installation du moins.

Nous signalons cette observation en espérant qu'elle aura l'heur d'intéresser des ethnologues.

## ANNEXE VIII.

*Le partage du sol et le « Kipupe Kyalo ».*

Le rite d'exorcisme des sols, ou Kipupe Kyalo, décrit déjà par MARCHAL en 1926 <sup>(1)</sup>, donne toute sa signification au morcellement de la région en domaines d'usage et, par delà, en groupements fonciers, jaloux de leurs prérogatives.

Ce rite ne fait pourtant que consacrer une appropriation du sol réalisée par les agriculteurs conquérants. La tradition, que nous avons recueillie, le montre clairement, quand elle relate la progression de l'occupation et la découverte des gîtes agricoles intéressants.

Cette découverte semble s'être faite de proche en proche et par l'intermédiaire de la chasse ; c'est en chassant, que KIEMBE découvre le Kilemba, car la légende <sup>(2)</sup> rapporte que « sa femme y trouva des défenses d'éléphant, ce qui est un heureux présage ».

La délimitation des terres entre les nouveaux maîtres de la région tint d'ailleurs autant compte des terroirs giboyeux que des sols fertiles.

Ainsi, la limite entre Kisunka et Pande est fixée au *Kinwabalembe*, c'est-à-dire « le lieu où les chasseurs vont boire » ; il s'y trouve en effet une mare s'asséchant lentement au cours de l'été. Après la disparition de l'eau, l'endroit est encore suffisamment humide pour entretenir un tapis vert où se rassemblent les herbivores.

Par l'exorcisme des sols, il se produit une identification d'un clan ou d'une communauté à un terroir déterminé. Dès lors, outre le nom clanique, la communauté portera celui du berceau régional, où elle s'est formée : ainsi les gens de Katanga sont appelés Bena Bowa, c'est-à-dire « ceux du champignon », mais aussi Balembe, c'est-à-dire « gens du Kilemba » ; les gens de Kiembe sont Bapumpi, c'est-à-dire ceux de la cynhyène, mais aussi Batemba, c'est-à-dire « gens du Ditemba » (dans le cours moyen de la Mwera, à son entrée dans la plaine).

<sup>(1)</sup> Notes trouvées dans les Archives du Territoire de Kambove.

<sup>(2)</sup> Recueillie au village de Kamuse.

Le *Kipupe Kyalo* est pratiqué par tous les notables, qui exercent la surveillance sur une partie des terres d'un chef (appelés *Bakabwa*).

Il résulte de la conception même du *Kipupe Kyalo*, que les droits qu'il confère sur la terre sont inaliénables et indestructibles ; ils sont impersonnels, puisque conférés à une communauté. Le chef de terre n'est donc que le délégué de celle-ci, son fondé de pouvoir. Cette conception persiste encore de nos jours. Elle est momentanément éclipsée par le prestige personnel des chefs politiques reconnus par l'Administration ; mais ceux-ci, si grand que soit leur pouvoir personnel, ne peuvent impunément accorder une concession aux Européens, sans en avoir référé aux chefs de terre.

Il n'est pas possible de savoir, si les limites de terres ont varié ou non depuis leur établissement. Il semble que non, si l'on en juge par la répartition des villages des *Bakabwa* qui, jadis, était, *grosso-modo* la même qu'actuellement.

## ANNEXE IX.

### *Dépeuplement causé dans la région par les guerres de MSIRI.*

Sanga et Lamba se soulevèrent à maintes reprises contre le despotisme grandissant de MSIRI.

Les premiers semblent avoir été les gens de Katanga ; au cours de luttes entre ceux-ci et PANDE, celui-ci avait fait appel à MSIRI, qui vainquit les Balemba et les mit en fuite. A plusieurs reprises, dans la suite, il envoya chez eux des expéditions guerrières qui dépeuplèrent le pays. Les Balemba se retirèrent dans les collines du sud, sur les bords de la Sofumwango, non loin de leurs alliés les Balamba du sud. Le Kilemba à cette époque est donc vide. Il le sera jusqu'aux environs de 1890, car en 1891, BIA et CORNET y trouvèrent Katanga, revenu sur ses terres du nord.

Les Bena Ngoni, qui vivaient près des chutes Cornet, furent eux aussi opprimés par MSIRI et, de plus, subirent les razzias incessantes des Wabundu, venus du nord, au déclin du règne du despote. Comme on l'a vu, la variole acheva de les décimer.

Chez les Sanga, le mouvement migratoire prit de l'importance à partir du moment où MSIRI, résidant d'abord chez son ami PANDE, quitta les terres de celui-ci pour aller s'installer avec sa très nombreuse clientèle et ses esclaves à Lubembe (Bunkeya) au nord des monts Dipompa. De nombreux Sanga le suivirent et peuplèrent tout le revers nord des monts et la vallée de la Di-kulwe. On y retrouve encore à présent de nombreux descendants de ces Sanga qui, soit dit en passant, forment une bonne partie de la population dite Yeke.

## ANNEXE X

Tableau 12. — Population des villages vers 1910

(Archives du Territoire de Kambove).

	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total	Nombre de cases	Population en 1957
--	--------	--------	---------	--------	-------	-----------------	--------------------

## 1. Populations de quelques villages du groupement de Pande en 1911.

Makaka	45	45	35	31	156	47	112
Muyembe-							
Kamanga	23	26	10	11	70	19	90
Malembeka	37	55	37	44	173	35	74
Lupashya	11	15	4	7	37	13	101
Kasonkomona	36	55	29	32	152	40	139

## 2. Villages du groupement de Lukoshi en 1912.

Lukoshi	58	66	26	32	182		247
Mututubanya	4	5	—	2	11		88
Kalubamba	12	5	3	1	21		113
Kabale	5	3	1	1	10		160
Makosa	3	6	2	—	11		66
Katobio	2	4	1	2	9		170

## 3. Groupement de Katanga en 1911.

Katanga	27	40	4	8	79		413
Sumbanama	11	11	2	1	25		37
Shinangwa	7	7	4	10	28		64
Kuliobwa	9	7	2	4	22		16
Mangombo	17	20	5	4	46		74
Mwepo	18	20	1	5	44		
Mushikatala	41	64	22	21	148		280



Ce tableau permet de se faire une idée du peuplement, au cours de la période précédant la première guerre mondiale. Les chiffres de chacune des catégories ne sont vraisemblablement pas exacts, car les recoupements montrent des différences assez sensibles entre les recensements effectués par des personnes différentes (voir *annexe 2*). Néanmoins, ils donnent les indications suivantes :

1. Dans le groupement de Pande (Mufuvya), les habitants semblent être concentrés dans quelques gros villages. Ces villages étaient, en général, plus peuplés, qu'ils ne le sont aujourd'hui.

2. Dans le bassin de la Lufira, au contraire, la population est très réduite et groupée dans un ou deux gros villages, le reste étant réparti dans des minuscules unités d'habitat. Le nombre d'enfants, si l'on en croit les statistiques, était très faible ; il est caractéristique d'une population appauvrie et malade.

3. Le fait le plus important pour cette étude, est que les gros villages de cette époque existent encore actuellement et demeurent des centres de peuplement d'importance moyenne à grande. La pérennité de leur occupation confirme notre opinion selon laquelle, il existe une *constance de l'occupation dans certains terroirs* : les zones de peuplement des agriculteurs lundaïsés.

## ANNEXE XI.

### *L'émigration entre 1920 et 1930. Documents et chiffres.*

(Notes extraites des *Archives du Territoire* de Kambove).

#### *Groupement de Katanga.*

1. « Une partie des gens de Katanga sont partis chez Kaponda entre 1920 et 1930 ; KIPASA, notable, quitte la chefferie en 1923 ».

2. « En 1927, 544 personnes ont émigré sur une population estimée à 2 530 habitants. Depuis 1921, la chefferie a perdu la moitié de ses habitants ».

	Hommes	Femmes	Enfants	Total
Fin 1921 :	1081	1336	1488	3905
En effet, Fin 1927 :	806	828	986	2620

d'où : différence 1 285 en moins alors que, pendant le même temps, on a adjoint Mulandi (157 hab.) à la chefferie et qu'on y a installé quelque 200 maraîchers ;

La perte totale se chiffre donc à 1 642 personnes

(Note de l'administrateur A. MARCHAL).

3. « Le 9 juin 1924, départ du notable LUBUNZE vers la Rhodésie, avec 60 personnes, au lieu d'aller se regrouper à la Luafi, avec Katanga, ainsi qu'il lui avait été ordonné ».

Tableau 13. — Statistiques de recensement.

	1925	1929
Mangombo	306	148
Mwepo	224	122
Mushingé	48	47
Katanga	824	411

#### *Grouperment de Kiembe.*

1. En 1927, on fixe de nouvelles limites à la chefferie de Kiembe. La limite orientale est fixée à la crête de partage Lufira-Kafubu : il en résulte qu'une partie des villages vont passer à la chefferie de Shindaïka (territoire de Kipushi actuel).

Un certain nombre de villages viennent se regrouper à la Luembe ; mais les villages de Kikwesa et Kinke sont définitivement perdus pour Kiembe, alors qu'ils appartiennent au clan des Bapumpi.

On peut voir ici un exemple de l'affaiblissement du pouvoir coutumier sous l'action de l'Administration. Ces villages, au nombre de cinq étaient éloignés du chef-lieu de groupement, maison comprend mal, que pour lutter contre cette dispersion, l'administration ait procédé à un démembrement, qui a affaibli le groupement. Perte de plus de 200 habitants sur un total de 1 500.

2. En 1926, il y a à Kiembe, 24,3 % de femmes en excès sur le nombre des hommes.

3. De 1926 à 1928, le chiffre de la population tombe de 1 516 à 1 176.

## ANNEXE XII.

### *La culture maraîchère.*

Les échanges ont un triple aspect : une partie de la production est vendue au village à des paysans non maraîchers ; une autre est livrée aux abords de Jadotville à des acheteurs venant du Centre extra-coutumier, et dans la cité européenne elle-même, par un commerce de porte-à-porte et un marché bi-hebdomadaire.

Si le nombre de paysans maraîchers est faible, quelque 80 à 90 familles pour la zone maraîchère, le nombre d'intermédiaires est très élevé. Un sondage effectué un jour de marché à Jadotville a révélé que, sur 320 vendeurs, 140 seulement venaient de la zone rurale ; parmi ces derniers les 3/4 étaient d'authentiques maraîchers. *On peut donc conclure que, pour une personne pratiquant la culture maraîchère, il y en a deux autres qui s'occupent exclusivement de la vente.*

La situation n'est cependant pas identique dans tous les terroirs maraîchers de la dépression Mufuvya-Lufira. Dans la partie orientale, c'est-à-dire celle du lac, on écoule peu les légumes en ville ; il s'y fait surtout du commerce de passage au bord des routes, comme dans la partie occidentale, le long de la route de Kolwezi. Quelques maraîchers sont installés également en chefferie de Lukoshi et alimentent partiellement le poste de Mwadin-gusha en légumes frais. Enfin, aux abords des principaux villages de chefferie, quelques producteurs de légumes fournissent les gîtes de l'État, lors du passage d'agents de l'administration. Certains colons, maraîchers eux-mêmes, rachètent d'ailleurs une partie de la production des villages avoisinants.

La consommation locale de légumes est pour ainsi dire nulle, si l'on excepte les tomates, qui servent dans l'assaisonnement du *bukari* (bouillie de manioc, maïs ou sorgho) ou du poisson en zone du lac. Le commerce est donc axé sur la vente à l'Européen. Il va sans dire que les événements actuels ont pour consé-

quence de ralentir considérablement ce commerce ; par suite des haines inter-ethniques, la vente aux habitants des centres extra-coutumiers est interdite par les chefs coutumiers. Il en résulte un marasme économique dans les régions maraîchères.

Outre la vente des légumes, leur culture elle-même occupe également une population assez nombreuse. Nos interviews nous ont appris, qu'un paysan maraîcher se fait généralement aider par des parents ou amis qu'il rémunère à la journée, comme nos ouvriers agricoles.

En général, un champ de 30 ares occupe 2 à 3 paysans.

Tout l'intérêt de la culture maraîchère réside dans le fait qu'elle produit en brousse des rentrées importantes d'argent. En effet, la croissance des légumes est fort rapide et l'on peut procéder au moins à deux mises en culture par an. La saison des fraises, par exemple, dure plusieurs mois. Les paysans se déplacent en chemin de fer pour aller vendre ces fruits jusqu'à la base de Kamina. Nous avons assisté au départ d'un paysan aidé de jeunes gens et transportant plusieurs centaines de paniers de fraises à Kolwezi et Kamina. Le bénéfice de la vente s'élevait à 2 000 F. Cette rentrée d'argent est inespérée dans un milieu pauvre, comme l'est celui de la brousse. Aussi, voit-on dans les villages certains signes extérieurs de bien-être, qui n'existent pas ailleurs, sauf en zone du lac : voitures, camionnettes destinées à transporter les légumes (mais aussi, les maraîchers moins fortunés), mobilier rudimentaire dans les maisons et jusqu'à des postes de radio portatifs.

Tableau 14. — Véhicules utilisés pour le transport des légumes.

Villages	Genre de véhicule	Nombre
Kapenga	voiture automobile	1
Tambo I et II	camionnette	2
Luambo	camionnette	5
	voiture automobile	5
Pande-Pindi	voiture »	1
Matafu	voiture »	1
Pitrosi	camionnette	1
Les autres villages	vélos	

Mais l'indice de l'existence de moyens financiers plus importants dans la région, est incontestablement le bar. Comme on le

verra au chapitre consacré au commerce, la consommation de bière européenne est étroitement localisée aux zones économiquement les plus florissantes ; ailleurs, les bières locales, brassées par les femmes, alimentent le commerce. Le *tableau 14* nous montre les moyens de locomotion dont disposent les paysans des différents villages maraîchers pour se rendre au marché. On note l'incontestable supériorité de la zone du Kiziba Pande et de Lumambo, sur le reste des villages maraîchers.

## ANNEXE XIII

Tableau 15. — Distance Champs-Villages en km.

		Dist. max. aux champs coutumiers	Dist. min. aux champs coutumiers
<i>A. Mufuvya.</i>			
Groupement Pande	Makito	0,8	0,7
	Lupashia		0,2
	Saya		0,4
	Kasenga	2	0,8
	Kapanda	5,6	3
	Kitesheni	2	0,2
	Nkala	3	1,5
	Walunda	3	1,5
	Pande	4	0,8
	Shyamwange	0,6	0,3
	Kilumba	0,5	0,2
	Keshye Kilumba	0,6	0,2
	Shiampenge	3,6	0,8
	Sangatile	1,8	0,1
	Mwepu	1,2	0,3
	Mukabe	1,2	
	Tambo I	1,2	0,1
	Tambo II	1,5	0,3
	Kapenga	2,5	0,4
	Malembeka avec Makaka	2,5	1,5
	Kipavu	1,5	0,2
	Kiziba	1,6	0,6
	Matafu	8	2,4
	Luambo I	1,5	0,1
	Luambo II	2,8	0,1
	Luambo III	1,8	0,6
(Bassin Lufira)	Kitumba	1,5	0,2
	Sumba	1,5	1
	Kakengela—		
	Kikolele	2	0,3
	Kalunkumia	3	0,4
	Mubemba	0,2	0,1
	Ndakata	4,5	0,2
	Kasonkomona	2,5	0,4
	Djemusi	2,2	0,3
	Kimano	1	0,2
	Makaka	2,6	1,2
	Makungu	0,4	0,1
	Kyala	0,4	0,4
	Kapaso	1	0,8

*Distance Champs-Villages (suite)<sup>1</sup>*

		Dist. max. aux champs coutumiers	Dist. min. aux champs coutumiers
B. Bassin de la Lufira.			
Groupement Poyo	Poyo	2,5	1
	Lobati	1	0,6
	Djolomba	0,8	0,2
	Kansalabwe	1,5	0,2
	Kiabatama	0,6	0,1
	Lukama	0,8	0,1
	Popolo-		
	Mitobo	0,6	0,1
	Katobole	0,5	0,1
	Kinkoyo	1	0,1
	Yapiri	2,5	1,5
	Kwanza	2,5	1,5
	Kumba-Kumba	0,8	0,5
Groupement Kisunka	Kisunka	1,2	0,3
	Mutupa	0,5	0,3
	Kimboye	0,2	
	Lupepa	0,2	
	Mukuma	0,8	
	Lusambo	0,8	
	Katolo	0,6	0,1
	Kankwale	0,2	
	Lupidi	0,5	
	Mwelwa	0,2	
	Kalebuka	0,6	
	Milangwe	0,3	
	Kinsenya	0,3	
Groupement Lukoshi	Kampemba	0,2	
	Kasumbalesa	0,4	0,2
	Kienge	1,2	0,2
	Makosa	0,6	0,1
	Shakapote	0,4	0,1
	Senga	0,4	0,2
	Katobio	0,4	0,1
	Sakati	0,2	0,1
	Kapeni	1	0,2
	Katakashiala	0,3	0,1
	Mututubanya	0,4	0,1
	Kalubamba-Mwandeulu	0,8	0,2
	Kipowe-Kibwe	0,4	
	Lukoshi	2,8	0,1
	Kaswende	1,2	0,2

*Distance Champs-Villages (fin).*

		Dist. max. aux champs coutumiers	Dist. min. aux champs coutumiers
Groupement Kiembe	Kiembe	2	0,2
	Kanamina	0,6	0,2
	Kariangina	1,5	0,3
	Kindalo	1,2	0,3
	Mululu	0,4	0,2
	Katalu	1,6	0,2
	Kingombe	0,4	
	Kamuse	0,6	
	Kimengwa	1	0,2
	Kalasa	0,3	
	Kinsamba	1	0,1
	Kitonge	1,6	1,4
	Kolonka	1	0,1
Groupement Mulandi	Mulandi	0,8	0,1
	Konsi	0,1	
	Kibambale	0,5	0,1
	Kapeya	2	0,2
	Mulanga-Ngombe	0,4	0,1
	Nkala	0,4	0,1
Groupement Katanga	Katanga	1,5	0,1
	Membo	1,5	0,4
	Kipoye	2,8	0,8
	Mose	2	0,1
	Kuliobwa	0,5	0,3
	Mangombo	0,8	0,2
	Shinangwa	0,8	0,1
	Lusuba	0,2	0,1
	Kipaye Joseph	0,1	
	Kioma	0,2	
	Pa Mwala	0,1	



## BIBLIOGRAPHIE

- [1] ALEXANDRE, J. : Quelques vues sur le Bassin Aval de Liège et la Basse Hesbaye, Herstal (Mém. de licence inédit).
- [2] ARNOT, F. S. : Garenganze or Seven Years Pioneer Mission Work in Central-Africa (London, 1889).
- [3] BEAUJEU-GARNIER, J. : Géographie de la population (Éd. M. Th. Génin, Paris, Librairie Médicis, 1956, 2 vol.).
- [4] BAUMANN, H. et WESTERMANN, D. : Les Peuples et les Civilisations de l'Afrique, suivi des langues et de l'Éducation (Payot, Paris, 1957).
- [5] BEGUIN, H. : Géographie humaine de la région de Bengamisa (I.N.É.A.C., Bruxelles, 1958).
- [6] — : La mise en valeur agricole du Sud-Est du Kasai (I.N.É.A.C., Bruxelles, 1960).
- [7] BERNIER, G. et LAMBRECHTS, A. : Étude sur les boissons fermentées indigènes du Katanga (A.R.S.O.M., Bruxelles, 1959).
- [8] BOIGELOT, A. : Rapport sur l'hygiène des travailleurs noirs. Période de mai 1918 à mai 1919 (Vromant et Cie, Bruxelles, 1920).
- [9] BOUILLENNE-WALRAND, M. et BOUILLENNE, R. : Sur l'isolement et les propriétés d'un nouveau complexe amylolytique puissant, l'Éminiasse, extrait de *Eminia sp.* (A.R.S.O.M., *Bull. des séances*, N. S., V-1959, pp. 1335 à 1355).
- [10] BOURGUIGNON, P., STREEL, M. et CALEMBERT, J. : Contribution à l'étude pédo-botanique des plaines supérieures de la Lufira (F.U.L. R.E.A.C., Liège, 1961).
- [11] BRELSFORD, W. V. : Fishermen of the Bangweulu Swamps (The Rhodes-Livingstone Papers, Livingstone, Northern Rhodesia, 1946).
- [12] CHAPELIER, A. : Élisabethville, Jadotville et Kolwezi. Étude de géographie urbaine comparée (Mém. de doctorat, 1955-56).
- [13] — : Élisabethville. Essai de Géographie urbaine (A.R.S.O.M., Bruxelles, 1957).
- [14] COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA : Commémoration du 50<sup>e</sup> anniversaire. Compte rendu du Congrès Scientifique d'Élisabethville 1950 (Vol. 4, Tome I, Bruxelles 1950).
- [15] CONGRÈS COLONIAL NATIONAL : XIII<sup>e</sup> Session, 1958 : La promotion des milieux ruraux au Congo belge et au Ruanda-Urundi. Assemblées générales des 7 et 8 novembre 1958, Rapports et Comptes-rendus.

- [16] CORNET, J. : Observations sur les terrains anciens du Katanga faites au cours de l'expédition Bia-Francqui (1891-1893) (Vaillant-Carmanne, Liège, 1897).
- [17] CORNET, R. J. : Katanga. Le Katanga avant les Belges de l'expédition Bia-Francqui-Cornet (Édition L. Cuypers, Bruxelles 1943).
- [18] CORNEVIN, R. : Histoire de l'Afrique des origines à nos jours (Payot, Paris, 1956).
- [19] DAMAS, H., MAGIS, N. et NASSOGNE, A. : Contribution à l'étude hydro-biologique des lacs de Mwadingusha, Koni et N'Zilo (*Bull. du CEPSI*, n° 46, pp. 1 à 49).
- [20] DE HEMPTINNE (M<sup>er</sup>) : Les mangeurs de Cuivre du Katanga (*Congo*, Bruxelles, Mars 1926).
- [21] DENIS, J. (S. J.) : Le Phénomène urbain en Afrique Centrale (A.R.S.O.M., Bruxelles, 1958).
- [22] — : Jadotville. Matériaux pour une étude de la population africaine (*Bull. du CEPSI*, n° 35).
- [23] DERRUAU, M. : Précis de Géomorphologie (Masson, Paris, 1958).
- [24] DE SCHLIPPE, P. : Vers un progrès social planifié. Rapport d'une Mission au Ruanda-Urundi (Usumbura 1957, stencylé).
- [25] DEVROEY, E.-J. : Observations hydrographiques au Congo Belge et au Ruanda-Urundi (1949-1950) (A.R.S.O.M., Bruxelles, 1952).
- [26] DRESCH, J. : Paysans montagnards du Dahomey et du Cameroun *Bull. de l'Association des géographes français*, 1952, p. 2-9).
- [27] FORTEMS, G. : La densité de la population dans le Bas-Fleuve et le Mayumbe (A.R.S.O.M., Bruxelles, 1960).
- [28] F.U.L.R.E.A.C. : 1<sup>er</sup> Rapport de la Mission Scientifique interdisciplinaire d'Études du Haut-Katanga (Mai 1957, 54 p.).
- [28<sup>bis</sup>] — : Le territoire de Mangombo. 2<sup>e</sup> rapport de la Mission Scientifique interdisciplinaire d'Études du Haut-Katanga (Juin 1958, 36 p.).
- [29] GEORGE, P. : Questions de Géographie de la population (Colombes, 1959).
- [30] GOORTS, P., MAGIS, N. et WILMET, J. : Les aspects biologiques, humains et économiques de la pêche dans le lac de la Lufira (Katanga) (F.U.L.R.E.A.C., Liège, 1961).
- [31] GOUROU, P. : Les pays tropicaux (P.U.F., Paris, 1948).
- [32] — : La densité de la population rurale au Congo Belge (A.R.S.O.M., Bruxelles, 1955).
- [33] — : La densité de la population au Ruanda-Urundi (A.R.S.O.M., Bruxelles, 1933).
- [34] — : Géographie du Katanga (*Industrie*, 1956, n° 11, p. 696-710).
- [35] GREVISSE, F. : Notes ethnographiques relatives à quelques populations autochtones du Haut-Katanga industriel (*Bull. du CEPSI*, n° 32, 33, 34, Élisabethville).
- [36] — : Les Bayeke (*Bull. Juridict. indigènes*, Élisabethville, 1937).
- [37] — : Salines et saliniers du Katanga (*Bull. du CEPSI*, n° 11, Élisabethville, 1950).

- [38] LAMBRECHTS, A. et HOLEMANS. K. : Étude sur l'alimentation indigène en territoire de Feshi (A.R.S.O.M., Bruxelles, 1956).
- [39] — et BERNIER, G. (avec la col. de FALYSE, J. et HUBIN, C.) : Enquête alimentaire et agricole dans les populations rurales du Haut-Katanga (1957-58) (F.U.L.R.E.A.C., Liège, 1961, 236 p.).
- [40] LE BOURDONNEC, (R. P.) : Les langues du Katanga (*Cahiers de St-André*, 1951, VIII, 27, pp. 72-77).
- [41] LEFÈVRE, M. : La Langue Sanga (*Aequatoria*, 1948, n° 2, pp. 41-49).
- [42] LENELLE, J. et PARENT, M. : Contribution à l'étude de l'état de nutrition du Noir au Katanga (*Ann. de la Soc. B. de Médec. trop.*, 1951, XXXI, 2, pp. 251 à 287).
- [43] LHOAS, J. A. : Monographie forestière de la Province du Katanga (Min. des Col., Publ. de la Div. de l'Agric. et de l'Elevage, Bruxelles, 1957, 102 p.).
- [44] MAGIS, N. : La pêche dans les lacs de Koni et de N'Zilo I (Haut-Katanga) (F.U.L.R.E.A.C., Liège, 1961, 53 pp.).
- [45] — : Nouvelle contribution à l'étude hydrobiologique des lacs de Mwadingusha Koni et N'Zilo (F.U.L.R.E.A.C., Liège, 1961, 71 pp.).
- [46] MARCHAL, A. : Mœurs et Croyances des Balamba (*Bull. Juridict. indig.*, Élisabethville, 1933).
- [47] MARTHOZ, A. : Le problème de l'Énergie électrique au Katanga (*Revue Énergie*, n° 124, 1954).
- [48] MINISTÈRE DU CONGO BELGE ET DU RUANDA-URUNDI : Promotion de la Société rurale du Congo Belge et du Ruanda-Urundi. Rapport des journées d'Études coloniales tenues à l'Institut Universitaire des Territoires d'Outre-Mer, à Anvers, les 23, 24 et 25 avril 1957 (Bruxelles, 1958).
- [49] MINISTÈRE DES COLONIES : Aperçu sur l'Économie Agricole de la Province du Katanga (Bruxelles, 1956, 51 pp.).
- [50] MOTOULLE, L. : Quelques statistiques médicales et démographiques concernant la M.O.I. de l'U.M.H.K. 1925-1944 (*Annal. Sté Méd. Trop.*, 1946).
- [51] MUNONGO, A. : Lettres de Mwanda II à S. M. le Roi Albert (*Bull. Juridict. indig.*, Élisabethville, 1938).
- [52] NICOLAI, H. : Problèmes du Kwango (*Bull. Soc. B. d'Et. Geogr.*, t. XXV, 1956, n° 2, pp. 248-275).
- [53] PÉLISSIER, P. : Les paysans Sérères. Essai sur la formation d'un terroir au Sénégal (*Cahiers d'Outre-Mer*, 1953, p. 105-127).
- [54] PROTHERO, R. M. : Population patterns and migrations in Sokoto Province, Northern Nigeria. Report of a Symposium held at Makerere College, 1955. International Geographical Union (Edited by Dudley Stamp, London, 1956, pp. 49-54).
- [55] RENSON, H. : La pêche dans les eaux retenues par les barrages des centrales hydroélectriques du Katanga (*Bull. du CEPSI*, n° 35, Élisabethville, déc. 1956, pp. 61-71).

- [56] RICHARDS, A. I. : Land Labour and Diet in Northern Rhodesia International Institute of African Languages and Cultures (London, 1939).
- [57] ROBERT, M. : Géologie et Géographie du Katanga y compris l'étude des ressources et de la mise en valeur (Bruxelles 1956, 629 pp.).
- [58] ROLAND, H., R. P. : Récits historiques des Basanga (*Bull. Mission.*, Suppl. I, 1937, n° 16, 9 à 32).
- [59] ROMANIUK, A. : Évolution et perspectives démographiques de la population au Congo (*Zaire*, 1959, vol. XIII-6 pp. 563 à 624).
- [60] RYCKMANS, A. : Étude sur les statistiques démographiques au Congo Belge (*Zaire*, vol. VII, n° 1, Janvier 1953, pp. 3-34).
- [61] SAUVY, A. : Théorie générale de la population (P.U.F., 1952, 2 vol.).
- [62] SCHMITZ, A. : Essai de délimitations des régions naturelles dans le Haut-Katanga (*Bull. Agric. du Congo Belge*, vol. XVIII, n° 3, pp. 697-734, Bruxelles, 1952).
- [63] — : Les muhulu du Katanga méridional (Thèse inédite, 1959-1960).
- [64] SORRE, M. : Les migrations des peuples. Essai sur la mobilité géographique (Bibl. de Philosophie Scientifique, Flammarion, 1955, 265 pp.).
- [65] — : Les fondements de la Géographie Humaine (A. Colin, Paris, 1951, 3 vol.).
- [66] STOCK, F. O. : La maladie du sommeil au Katanga (Londres, Constable et Co, 1912).
- [67] STREEL-POTELLE, A. : Contribution à l'étude géomorphologique de la plaine supérieure de la Lufira (Mém. de Licence inédit, Liège 1958-59).
- [68] TOUSSAINT, J. : L'avenir de la population bantoue du Haut-Katanga industriel (*Bull. du CEPSI*, 1950, n° 14, pp. 31 à 44).
- [69] TRICART, J. : Les échanges entre la zone forestière de la Côte d'Ivoire et les savanes soudaniennes (*Cahiers d'Outre-Mer*, n° 35, Juil.-sept. 1956, p. 209-238).
- [70] TULIPPE, O. : L'habitat rural en Seine et Oise. Essai de géographie du peuplement (Cercle des Géographes Liégeois, fasc. 22 des *Travaux*, Liège 1934).
- [71] — : Les Paysannats indigènes au Kasai (*Bull. de la Société Belge d'Études Géographiques*, t. XXIV, 1955, pp. 21 à 67).
- [72] UNESCO : Problèmes des régions tropicales humides (Paris, 1958).
- [73] UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA : (Monographie publiée en 1944, Élisabethville).
- [74] VANDENPLAS, A. : La pluie au Congo Belge (Institut R. Météorologique de Belgique, Bruxelles, 1943).
- [75] VAN MALDEREN, A. : Contribution à l'histoire et à l'ethnologie des indigènes du Katanga (*Bull. Juridict. indigènes*, 1940, 8<sup>e</sup> ann., 7, 199 à 206, 8, 227 à 239).
- [76] VAN WING, J. : Population du Katanga (*Industrie*, 1956, n° 11, pp. 711 à 713).

- [77] VERBEKEN, A. : Msiri, Roi du Garenganze, l'Homme Rouge du Katanga (Édition Cuypers, Bruxelles, 1956).
- [78] — : Contribution à la géographie historique du Katanga et des régions voisines (A.R.S.O.M., Bruxelles, 1954).
- [79] VERHULPEN, E. : Baluba et Balubaïsés du Katanga (Anvers, 1936).
- [80] WEIS, G. : Le Pays d'Uvira. Étude de Géographie Régionale sur la bordure occidentale du lac Tanganika (A.R.S.O.M., Bruxelles 1959).
- [81] WILMET, J. : Essai d'une Écologie humaine au Territoire de Luiza, Kasai, Congo Belge (*Bull. de la Soc. B. d'Études Géogr.*, t. XXVII, 1958, n° 2, pp. 307-363).
- [82] — : Recherches géographiques effectuées dans la région de Mangombo en 1957-58, (Rapport F.U.L.R.E.A.C., stencylé).
- [83] — : L'agriculture et l'aménagement du territoire dans l'hinterland d'Élisabethville et de Jadotville (En préparation).
- [84] DEBRA, A. et WILMET, J. : Rapport sur les possibilité d'installation d'une école d'agriculture dans la région de Mangombo (U.M.H.K., dactylographié).

*On a consulté également les documents suivants :*

- Archives du territoire de Kambove (A.T.K. dans le texte).
- Atlas C.S.K. du Katanga.
- Cartes du territoire au 1/200.000.
- Cartes de prospection pour l'établissement du barrage de Mwadingusha (SOGEFOR).
- Cartes des zones d'influence des pluviomètres (SOGEFOR).
- Carte des densités de population dressée par P. Gourou pour l'Atlas du Congo.
- Carte topographique établie par les services de l'UMHK pour la région de Mangombo (équid. : 1 mètre ech. 1/5.000).
- La carte de prospection de la vallée de la Mwera, établie par le service photogrammétrie de l'Université de Liège (échelle 1/5.000, équid. 1 mètre).
- Les photos aériennes des degrés carrés de Kambove, Lukafu, Élisabethville (échelle plus ou moins 1/40.000).

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

### A. CARTES

1. — Situation de la région étudiée .....	12
2. — Densité de la population dans la dépression par rapport aux groupements voisins .....	17
3. — Le relief .....	18-19
4. — Réseau hydrographique .....	25
5. — Répartition des qualités des sols .....	29
6. — Répartition des lieux habités .....	41
7. — Importance absolue des lieux habités .....	42-43
8. — Densité par groupements .....	46
9. — Densités des parties de groupements comprises dans la dépression.....	48
10. — Densités par groupes de terres .....	50
11. — Répartition relative de la population par courbes d'iso- densités. Hors-texte entre les pages .....	52-53
12. — Répartition des villages par rapport au réseau hydrogra- phique .....	57
13. — La mise en place.....	74
14. — Répartition des villages en 1930 .....	84
15. — Situation des villages de la chefferie de Pande en 1918 ..	85
16. — Évolution du réseau routier .....	87
17. — Répartition des lieux habités en 1939 dans le bassin de la Lufira .....	<i>in fine</i>
18. — Mines exploitées avant l'arrivée des Européens .....	96
19. — Rives du lac : superficie défrichées par unité de consomma- tion de 1955 à 1959 .....	119
20. — Échantillons du levé des superficies défrichées pour la saison agricole 1957-1958. Hors-texte entre les pages	128-129

## 244 LA RÉPARTITION DE LA POPULATION DANS LA DÉPRESSION

21. — Situation des anciens villages dans la région de la Lupembashi .....	136
22. — Le parcellaire foncier à Mangombo .....	141
23. — Évolution du parcellaire à Kapanda .....	142
24. — Localisation ancienne des villages de pêcheurs .....	145
25. — Lac de retenue de la Lufira : situation des villages et réseau routier .....	160
26. — Origine géographique des pêcheurs .....	167-168
27. — Répartition ethnique par village .....	173-174
28. — Localisation des bars, magasins et boutiques .....	184

### B. FIGURES.

1. — Distribution des classes de villages en % de la population totale .....	44
2. — Évolution du pourcentage d'enfants par rapport à la population totale .....	69
3. — Pyramides d'âges à Kisunka, Kimboye et Pande .....	70
4. — Évolution comparée du nombre des hommes et des enfants dans le groupement de Katanga (1948-1957) .....	71
5. — Diagrammes des distances champs-villages .....	127
6. — Pourcentage des pêcheurs dans la population masculine totale de leurs villages .....	153

### C. HORS-TEXTES 1 à 8 .....

*in fine.*

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	3
SAMENVATTING .....	3
SUMMARY .....	4
AVANT-PROPOS .....	5
I <sup>ère</sup> PARTIE. — LE CADRE GÉNÉRAL DE L'ÉTUDE .....	11
<i>Section I. — Un problème de peuplement</i> .....	11
1. Situation .....	11
2. Place du territoire de Kambove dans le peuplement du Haut-Katanga .....	11
3. Importance de la population dans la région étudiée par rapport aux zones voisines .....	14
<i>Section II. — Caractéristiques du milieu physique, de l'économie         et de l'évolution administrative</i> .....	19
1. Le cadre naturel .....	19
2. L'environnement économique de la région étudiée ....	32
3. Évolution de la région, du point de vue administratif ..	33
2 <sup>ème</sup> PARTIE, ANALYSE .....	35
<i>Section I. Les faits de répartition</i> .....	35
1. Données numériques globales et évolution du nombre des habitants .....	37
2. Répartition absolue de la population .....	40
3. La densité de la population .....	45
<i>Section II. Les facteurs de la répartition de la population</i> .....	54
I. Influence des facteurs physiques .....	55



A. Le rôle du relief .....	55
B. Rôle des facteurs hydrologiques et hydrographiques .....	56
C. Le rôle des agents pathogènes .....	63
II. Le rôle du milieu humain .....	68
A. Facteurs démographiques .....	68
B. Les mouvements migratoires .....	73
a) Migrations liées à l'histoire politique .....	74
1. — La mise en place des populations étudiées .....	74
2. — Les migrations résultant de l'histoire politique ancienne .....	78
3. — Les mouvements liés à l'établissement de la colonisation belge .....	80
4. — Les migrations liées à l'histoire administrative .....	81
5. — Les déplacements de populations dus à la politique coutumière .....	93
b) Les migrations industrielles .....	95
1. — Les migrations liées à l'industrie ancienne.....	95
2. — L'émigration vers les mines au cours de la colonisation belge .....	97
3. — Les mouvements migratoires provoqués par l'industrialisation dans la brousse ..	102
c) Le rôle de la structure sociale et des coutumes .....	104
Conclusions .....	109
C. Les techniques d'exploitation de l'espace .....	111
1. — L'agriculture .....	111
a. Les superficies défrichées .....	112
b. La spécialisation des cultures et le peuplement .....	122

DES RIVIÈRES MUFUVYA ET LUFIRA (HAUT-KATANGA)	247
c. Liaison du lieu habité au finage exploité	126
1° La distance des champs au vil- lage .....	126
2° La répartition des champs et le peuplement .....	128
Conclusions .....	137
2. — La pêche .....	143
a. L'évolution du genre de vie .....	144
b. Répartition des pêcheurs .....	150
c. Les éléments explicatifs de la répartition	158
a) Environnement et conditions éco- nomiques .....	158
b) Cadre physique .....	164
c) Milieu humain .....	167
d. Originalité du milieu de la pêche .....	179
D. Influence du commerce sur la répartition des hommes .....	180
3 <sup>eme</sup> PARTIE, SYNTHÈSE ET CONCLUSIONS .....	186
<i>Section I. Synthèse générale</i> .....	186
1. — L'état actuel et ses causes .....	186
2. — Dynamique du peuplement .....	189
<i>Section II. Conclusions</i> .....	192
1. — Conclusions théoriques .....	192
A. Valeur des techniques de recherche em- ployée .....	192
B. Résultats scientifiques .....	194
1° Limites administratives et peuplement ..	194
2° Importance des divers facteurs du peu- plement .....	197
2. — Conclusions de science appliquée. Suggestions pour un aménagement futur de la région .....	201
ANNEXES .....	211

## 248 LA RÉPARTITION DE LA POPULATION DANS LA DÉPRESSION

1. Schéma géologique .....	211
2. Techniques de dénombrement .....	212
3. Diminution de la population pendant la seconde guerre mondiale .....	219
4. Étude critique des recensements anciens .....	219
5. Dénombrement par la méthode de comptage des cases ....	223
6. Méthode des courbes d'iso-densités .....	224
7. Origine des populations actuelles .....	225
8. Kipupe Kyalo .....	227
9. Dépeuplement causé par les guerres de Msiri .....	228
10. Populations des villages vers 1910 .....	229
11. Émigration entre 1920 et 1930 .....	230
12. Culture maraîchère .....	232
13. Distances champs-villages .....	235
BIBLIOGRAPHIE .....	de 238 à 242
TABLE DES ILLUSTRATIONS .....	243
TABLE DES MATIÈRES .....	245
HORS-TEXTES .....	<i>in fine</i>

---





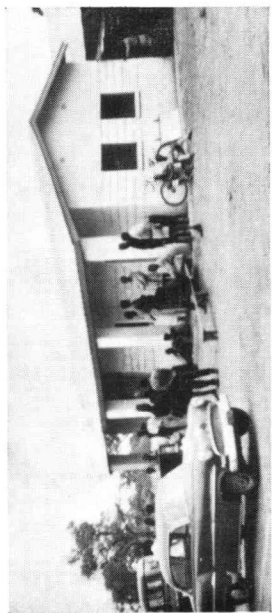


PHOTO 1. — Bureau du poste territorial à Mwelwa.

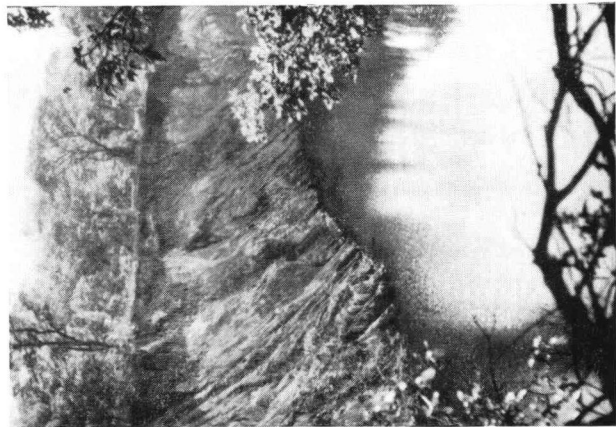


PHOTO 2. — Mine de Shandwe (abandonnée à l'heure actuelle).

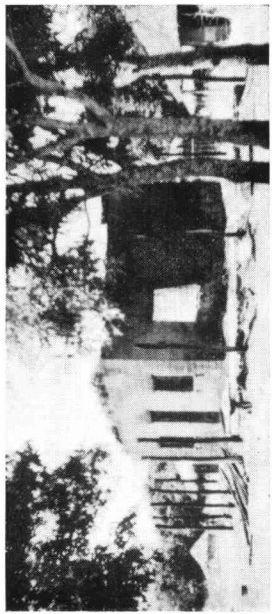


PHOTO 3. — Maison du sorcier à Mafu, incendiée avant son départ.

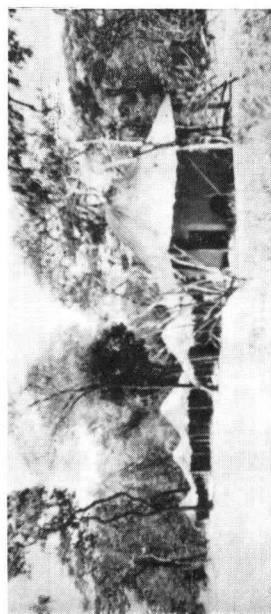


PHOTO 4. — Village de Kitesheni. Seule la maison à l'avant-plan est encore occupée.



PHOTO 5. — Champ maraîcher à Tambo I.



PHOTO 7. — La Lufira entre ses levées dans le lac.  
On remarque l'enherbement important à l'avant-plan (partie ouest).

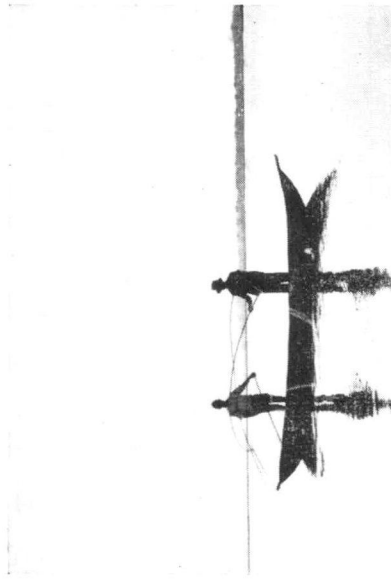


PHOTO 6. — Pêche au filet « Mutobi » près de Kumbi.



PHOTO 8. — Éventaire d'un maraîcher sur la route de Kolwezi.  
On aperçoit dans le fond le commerçant surveillant son étal.





---

Achevé d'imprimer le 28 février 1963  
par les Editions J. DUCULOT, S. A., Gembloux (Belgique)